

ACADÉMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

STUDIA
ALBANICA

2

STUDIA ALBANICA

Conseil de Rédaction :

Seit MANSAKU (Rédacteur en chef)
Muzafer KORKUTI (Rédacteur en chef adjoint)
Arben LESKAJ (Secrétaire scientifique)
Francesco ALTIMARI
Jorgo BULO
Emin RIZA
Shaban SINANI
Marenglen VERLI
Pëllumb XHUPI

© 2011, Académie des Sciences d'Albanie

ISSN 0585-5047

Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences sociales
7, place Fan S. Noli
AL-1000 Tirana

Pëllumb XHUPI**LA MACÉDOINE OCCIDENTALE DANS L'HISTOIRE
DES ALBANAIS DU VII^e AU XV^e SIÈCLE**

Les sources de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen-âge, bien que de façon brumeuse, parlent d'une nette séparation entre l'Illyrie et la Grèce. Ainsi, dans son ouvrage *De Aedificiis*, Procope de Césarée (VI^e siècle) fait-il état d'un défilé () au nord des Thermopyles, qui séparait d'après lui l'Illyrie de l'Hellade¹. L'idée d'une « frontière » existant entre l'Illyrie et la Grèce du côté de la Macédoine du Sud-Ouest se trouve également matérialisée dans la Nouvelle 11 de Justinien, qui portait sur la création d'un nouveau centre dans l'Illyricum, Justiniana Prima, parallèlement à celui précédent de Thessalonique². Des siècles plus tard, on trouve des éléments explicites concernant le tracé que suivait concrètement cette frontière. Ainsi, au XIV^e siècle, Kastoria était-elle considérée comme faisant partie de l'Albanie (*Castoria in partibus Albaniae*)³. C'était l'extrémité orientale de ce qui, du XVI^e jusqu'au début du XX^e siècle, a été appelé dans un sens large l'Albanie Inférieure (*Arbëni Poshtëre, Albania Inferior, Bassa Albania, Basse Albanie, Lower Albania,*)⁴. Là aussi, comme dans l'ensemble de la Macédoine,

¹ Procopius Caesariensis, *De Aedificiis* (plus loin Proc., *De Aed.*), IV, 1, 3-4 et 11-14, éd. Haury, p. 103-104; Gilbert Dragon, « Les villes dans l'Illyricum protobyzantin », in *Villes et Peuplement dans l'Illyricum Protobyzantin. Collection de l'École Française de Rome*, 77, Rome, 1984, p. 3-4.

² G. Dragon, « Les villes... », p. 3.

³ B. Kreki, *Dubrovnik (Raguse) et le Levant*, Paris, 1961, p. 229.

⁴ Pjetër Bogdani, *Cuneus Prophetarum*, Padova, 1685, éd. A. Omari, I^{ère} partie, Tirana, 2005, p. 181 (*Arbëni Poshtëre*); Ph. Cluverius, *Introductio in universam geographiam tam veteram quam novam*, Guelferbyti, 1686, p. 387; G. Cantelli da Vignola, *Albania detta anche Macedonia occidentale*, Modena, 1689; Mauro Orbini, *Il regno de gli Slavi*, Pesaro, 1601, p. 148, 149; J. P. Bellaire, *Précis des opérations générales de la division française du Levant*, Paris, 1805; G. B. Depping, *La Grèce ou description topographique de la Livadie, de la Morée et de l'Archipel*, vol. I^{er}, Paris, 1823, p. 269 (*l'ancienne Épire, ou Basse Albanie*); J. C.

les circonstances ethniques se sont compliquées particulièrement avec l'établissement des colonies slaves, à la suite des invasions des VI^e-VII^e siècles. Toutefois, les régions occidentales se trouvaient à la périphérie des principaux couloirs de la descente des Slaves en direction de Thessalonique et de la Thrace, qui, dans le cas de la Macédoine, étaient les cours de la rivière Stroumitsa et du Vardar⁵. Les sources respectives ne donnent pas de témoignages directs de l'établissement des Slaves dans cette partie de la Macédoine Occidentale⁶. Nous savons qu'au VII^e siècle, la tribu slave des *Dragoubites* s'était installée dans l'espace entre Véria et Monastir⁷. Selon certaines opinions, les slaves *Verzites* se seraient établis plus à l'ouest de Monastir⁸. Même si les données faisant état d'un établissement de populations slaves dans cette partie de la Macédoine Occidentale sont isolées et, pour la plupart, non confirmées par d'autres sources, nous ne pouvons pas ignorer les données indirectes qui sous-entendent néanmoins une apparition de l'élément slave depuis ce temps-là même sur la bande entre le Vardar et les lacs d'Ohrid et de Prespa. Les sources byzantines attestent ainsi que divers empereurs byzantins, entre le VIII^e et le XI^e siècle, ont effectué une déportation massive des populations slaves de cette zone, qui s'y étaient installées, paraît-il, à une période antérieure. L'Empire byzantin considérait ces expulsions comme une mesure indispensable pour sécuriser la circulation sur les voies qui conduisaient vers les

Hobhouse, *A journey through Albania*, vol. I, London, s. a., p. 176; Panaiotis Aravantinos, *Perigraphe tes Epeirou*, vol. I, Joannina, 1984, p. 121 (

). Même dans le langage officiel d'Athènes, le terme *Albanie Inférieure* au sujet de la vaste aire de l'Épire et de la Macédoine du Sud-Ouest a été en usage jusqu'en 1913, quand elle a été annexée à la fin des Guerres balkaniques. Voir Basilis Kondis, *Ellenismos tou Boreiou Epeirou kai elleno-albanikes scheseis*, vol. I (1897-1918), Athènes, 1995, p. 237.

⁵ P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Demetrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, Paris, 1979, p. 175, 214, 229.

⁶ Kristo Frashëri, « L'appellation des Albanais au Haut Moyen Âge », in *Studia Albanica*, n° 2, 2010, p. 5.

⁷ F. Bariši -B. Ferjan i , « Vesti Dimitrija Homatjana o vlasti Draguvita », in *ZRVI*, 20 (1981), p. 41-48; I. Duj ev, « Dragovista-Dragovitia », in *REB*, 22 (1964), p. 215-221.

⁸ G. Cankova-Petkova, « Über die Herkunft einiger slawischer Ethnonyme und Toponyme und ihre Bedeutung für das gesellschaft-politische Leben auf dem Balkan », in F. Winkelmann (Ed.), *Byzanz im 7. Jahrhundert. Untersuchungen zur Herausbildung des Feudalismus*, Berlin, 1978, p. 73-76.

centres principaux de Byzance, Thessalonique et Constantinople⁹. Toutefois, des communautés slaves considérables sont restées notamment dans la partie orientale et centrale de la Macédoine. Au début du XIII^e siècle, l'archevêque d'Ohrid Démétrios Chomatianos affirmait que le synode de sa diocèse était composé d'évêques « illyriens », mais aussi d'évêques « bulgares », sans cependant préciser où passait la ligne de démarcation de cette séparation ethnique¹⁰.

Néanmoins, au XV^e siècle, une sorte de frontière s'était tracée dans ces contrées entre les Albanais et les Slaves. Le chroniqueur Jean Muzaka déterminait à l'époque comme frontière de démarcation entre l'Albanie et la « Bulgarie » les hauteurs de Péristéri, à proximité de Monastir, ou plus exactement la source dite de Dobrida qui coulait de cette montagne (*s'incontrarno in uno loco nomine la montagna di Peristeri, e lì v'è una fontana nominata Dobrida, e là se divide l'Albania dalla Bulgaria*)¹¹.

Cependant, dès les débuts du XIII^e siècle, dans une correspondance épistolaire entre le métropolite de Naupacte, Jean Apokaukos, et Georges Bardanès, métropolite de Corfou, cette bande peu claire qui commençait quelque part au nord de Thessalonique et terminait sur le littoral de l'Épire, était appelée une part de l'Illyrie, alors que du point de vue d'une grécophone, en l'occurrence Apokaukos, la population locale était qualifiée de *barbarophone*¹².

Au XIV^e siècle, les cartes des rois serbes pour les monastères de Tetovo et de Skopje mettent clairement en évidence la présence de l'élément albanais dans ces régions-là¹³. Les Albanais, identifié en

⁹ G. Ostrogorsky, *Storia dell'Impero Bizantino*, Torino, 1968, p. 154.

¹⁰ « ὁ φ φ ἰ ῥ μ ἦ ὦ
I ὦ ἰ ὦ ἦ, ἦ ἰ ἦ ὦ ὦ, ὦ μῆ ἦ
ἔ », voir J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*, vol. VI, Paris-Roma, 1891, col. 579.

¹¹ G. Musachi, "Genealogia dei Musachi", in Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, p. 281.

¹² V. Vassilievskij, « Epirotica saeculi XIII », in *Vizantijskij Vremjenik*, 3 (1896), p. 248.

¹³ A. Solovjev, « Jedna srpska župa za vreme carstva », in *Glasnik Skopskog Nau nog Drštva*, III (1928), p. 31-32; G. Palikruševa-A. Stojanovski, « Etni kite priliki vo severozapadna Makedonija vo XV vek », in *Jugoslovenski Istorijski asopis*, 1-2 (1970), p. 35; S. Gashi, « Prania e etnosit shqiptar », in

tant que tels par leur ethnonyme « albanais » ou bien par le caractère explicitement albanais de leurs noms, figurent comme agriculteurs, éleveurs et soldats qui fréquentent le marché du monastère de Saint-Georges (à Skopje)¹⁴.

La conclusion d'A. Ducellier semble ainsi bien fondée : « Dans le monde balkanique, au temps de la conquête turque et bien au-delà, l'espace albanais est donc à la fois très vaste et très morcelé, si l'on en excepte l'actuelle Albanie, la Kosova et bonne part de la Macédoine occidentale, où le peuplement albanais est très majoritaire »¹⁵.

Au cours des siècles du Moyen Âge, la bande de territoires entre Ohrid et Monastir, au sud, et Dibra et Pollog, au nord, a été le théâtre de certains des développements les plus emblématiques de l'histoire des Albanais et de leurs rapports avec d'autres États et d'autres peuples. C'est vers Dibra et Ohrid que se prolongeaient les deux artères principales qui commençaient de la ville portuaire de Durrës et qui menaient en profondeur du territoire byzantin. Sous cet aspect, de nombreux faits de l'histoire politique, économique, culturelle et religieuse se développent dans un cercle géographique et humain qui comprend aussi bien Durrës et l'Arbanon (Ἄρβανον, Arbanum,)¹⁶ que les régions plus à l'est, celles de Dibra, de Skopje, d'Ohrid, de Devoll, de Monastir ou de Kastoria.

Sur l'aile méridionale, la défense de la vallée et de la ville de Devoll (Deabolis) elle-même représentait un impératif historique, afin

Shqiptarët dhe trojet e tyre, Akademia e Shkencave e Republikës së Shqipërisë, Tiranë, 1982, p. 257-258.

¹⁴ S. Novakovi, *Zakonski spomenici*, Beograd, 1912, p. 620; Kristo Frashëri, « Trojet e shqiptarëve në shek. XV », in *Shqiptarët dhe trojet e tyre*, Tiranë, 1982, p. 208-209.

¹⁵ Alain Ducellier, « Les Albanais et les espaces intérieurs des Balkans à la fin du Moyen âge », in *The Kosova Issue, a Historic and Current Problem. Symposium in Tirana 15-16 April 1993*, Tiranë, 1996, p. 59.

¹⁶ L'Arbanon, baptisé autrement comme « le noyau des pays des Albanais », comprenait les contrées entre Lezha, Durrës, Ohrid et Dibra, où se sont manifestés tout d'abord les signes d'une organisation politique des Albanais au Moyen Âge. Voir M. Angold, *A Byzantine Government in Exile*, Oxford Univ. Press, 1975, p. 280 ; G. Prinzig, « Studien zur Provinz- und Zentralverwaltung im Machtbereich der epirotischen Herrscher Michael I und Theodoros Dukas », in *Epirotika Chronika*, 25 (1983), p. 57 ; Pëllumb Xhufi, « Vëzhgime mbi emrin Arbëri dhe Arbëresh në Mesjetë », në: *Dilemat e Arbërit*, Tiranë, « Pegi », 2006, p. 3-23.

forteresse de Sfetigrade (Kodjadjik), un peu au sud de Dibra, était une des clefs du système défensif de l'État de Skanderbeg et son occupation par les Turcs, en 1448, a ouvert la voie aux attaques ottomanes sur cette aile, prouvant ainsi le grand rôle stratégique que cette région avait toujours joué pour la défense des régions occidentales et des villes côtières albanaises²⁶. En effet, dès le XII^e siècle, Anne Comnène avait indiqué Dibra comme le bouclier de l'Arbanon : celui qui se rendait maître de Dibra avait libre accès pour pénétrer dans l'Arbanon par l'Est²⁷. C'est ce que confirme, un siècle et demi après elle, Georges Akropolitès, le commandant des provinces occidentales de l'Empire byzantin, qui raconte que Dibra a été la destination d'une marche difficile qu'il a effectuée durant l'hiver 1257, en partant de Durrës et parcourant les contrées rudes de l'Arbanon, à travers la Kunavia, la Mauvaise Pierre (Guri i Bardhë ?) et le Mat, pour arriver enfin à Dibra et continuer ensuite à Kërçova (Kicevo) et Prilep²⁸.

Durrës et l'Arbanon avaient un lien presque organique avec Ohrid et, encore plus loin, Monastir (la Pélagonie, Bitola) et Thessalonique, qui étaient les stations majeures de l'aile occidentale de la voie Egnatia, « la principale artère du cœur byzantin »²⁹.

En 1185, Thessalonique était défendue contre l'invasion normande par une unité de guerriers originaires de la Kunavia, en Arbanon³⁰. Rappelons que, dès avant 1014, le *patrice* David Arianitès, un Albanais, a été nommé par l'empereur Basile II comme gouverneur de Thessalonique³¹. Des années plus tard, un autre personnage de la famille albanaise des Arianiti, Constantin Arianitès,

²⁶ *Ibid.*, p. 158-159.

²⁷ Anna Comnena, *Alexias*, éd. A. Reifferscheid, vol. II, Lipsiae, 1884, p. 190 ; G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, 2, Auflage, Wiesbaden, 1966, p. 166.

²⁸ « ἔ μ ὦ ὦ ἰ ὠ ἄ ἦ ἰ ὀ ὀ ὠ ἄ ὀ ἦ ἦ ἄ ἰ μ », voir Akropolitès, p. 140.

²⁹ M. Šufflay, *Srbi i Arbanasi*, Beograd, 1925, p. 3-5, 34-35.

³⁰ S. Kyriakides, *Eustazio di Tessalonica: La espugnazione di Tessalonica*, Palermo, 1961, p. 92.

³¹ Scylitzès-Kédrènos, *Synopsis...*, vol. II, p. 454 ; A. Ducellier, « L'Arbanon et les Albanais au XI^e siècle », in *Travaux et Mémoires*, III (1968), p. 359.

qui portait le titre de *magistros*, était nommé le commandant des provinces de l'Occident (ὁ ἡγεμὼν τῆς ἡγεμονίας)³².

Un peu plus haut, nous avons touché au passage le fait que, pour garder l'unité géopolitique de cette zone, les empereurs byzantins ont procédé par des déportations massives des populations slaves qui s'y étaient établies lors des invasions des VI^e-VII^e siècles. Les premiers transferts de populations slaves en direction de l'Asie Mineure sont liés au nom de l'empereur byzantin Constantin II (641-668). En 658, il a entrepris une grande campagne contre les Slaves en Macédoine, laquelle a été accompagnée du déplacement forcé de grandes masses de Slaves vers l'Asie Mineure³³. Selon Théophane (VII^e siècle), l'empereur Justinien II (685-695), après son expédition de l'an 689 contre les Slaves de la Macédoine, a lui aussi déplacé une grande masse de ces derniers en Bithynie et dans le thème d'Opsikon de l'Asie Mineure³⁴. Leur nombre devait être très important, puisque de ces Slaves on pouvait former une armée de 30 mille hommes³⁵. En 762, l'empereur Constantin V a déporté 208 mille Slaves en Bithynie de l'Asie Mineure³⁶. D'autres vagues de transferts de populations slaves des régions de la Macédoine Occidentale se sont produites aussi lorsque l'empereur Basile II le Bulgaroctone a défait l'Empire bulgare de Siméon et de Samuel (1014). À cette occasion-là, il a fait transférer les Slaves qui restaient de la Macédoine Occidentale à l'embouchure du Danube, en Mésie Inférieure (ὁ ἡγεμὼν τῆς ἡγεμονίας)³⁷.

Le régime des thèmes, que l'Empire byzantin a mis en application même dans les régions albanaises après le retrait du danger slave (IX^e siècle), a renforcé le rôle des populations

³² Scylitzès-Kédrènos, *Synopsis* ..., vol. II, p. 596 ; Attaleiatès, éd. I. Bekker, Bonn, 1853, p. 34.

³³ G. Ostrogorsy, *Storia dell'Impero* ..., p. 103, 132, notes 77, 78.

³⁴ P. Charanis, « The Slavic Element in Byzantine Asia Minor », in *Byzantion*, 18 (1948), p. 69 sq. ; G. Ostrogorsky, *Storia dell'Impero* ..., p. 113-114, 134, notes 109, 110 ; M. Gräbner, « The Slavs in Byzantine Population: Transfers of the 7th and 8th Centuries », in *Études Balkaniques*, 11/1 (1975), p. 40-52.

³⁵ P. G. Papademetriou, « Thesmikes scheseis kai stadia ensomatoses ton slavikon plethysmon ste byzantine autokratoria kata to deutero miso tou 7^{ou} aiona », in *Byzantina*, tom. 24, Tessalonike, 2004, p. 208.

³⁶ J. Herrin, in *L'Impero Bizantino*. Storia Universale Feltrinelli 13, ed. F. G. Maier, Milano, 1974, p. 110.

³⁷ Nic. Gregorae, *Historia byzantina*, II, 2, 2 (éd. Bonn, 1830) ; Constantin Jirek, in *Byzantinische Zeitschrift*, 13 (1904), p. 193.

autochtones et des forces militaires locales (ἐπιτοπία)³⁸. L'exemple le plus éloquent de ce nouveau développement est apporté par le cas susmentionné des stratèges Arianiti, de la famille des seigneurs bien connus albanais d'Elbasan, qui contrôlaient le tracé occidental de la voie Egnatia³⁹.

L'unité géopolitique des territoires allant de Durrës à l'Arbanon et à la Macédoine Occidentale s'étendait également dans les relations ecclésiastiques. Les archevêques d'Ohrid entre le XII^e et le XIII^e, Théophylacte d'Ohrid et Démétrios Chomatianos, exerçaient leur pouvoir juridique et religieux même sur les territoires de l'Arbanon⁴⁰. Akropolitès raconte que l'archevêque d'Ohrid en 1246, Constantin Kabasilas, ainsi que ses deux frères, Jean et Théodore, appartenaient à une famille originaire de Durrës⁴¹. Plus tôt, Constantin avait été justement l'archevêque de sa ville natale, Durrës⁴². Le portrait de saint Clément figure peint ensemble avec celui de saint Constantin Kabasilas sur la façade septentrionale de l'église de Saint-Clément (Sainte-Mère-de-Dieu-Perivlepta) à Ohrid. Constantin Kabasilas, archevêque d'Ohrid vers la moitié du XIII^e siècle, figure en peinture même à l'église de Saint-Jean de Kaneo et à la petite église des Saints-Anargyres, toujours à Ohrid⁴³. L'apparition de l'archevêque Kabasilas comme un saint pose le problème de sa canonisation, dont il n'existe aucune preuve écrite. Il est opportun de dire également que ces portraits de l'archevêque Constantin Kabasilas représenté en saint se rattachent à une période limitée, celle du règne de l'empereur Andronic II Paléologue (1282-1328), une période quand le noble albanais, Progon Skurra, qui avait épousé Eudocie, la nièce de l'empereur Andronic II, a bâti l'église de Saint-Clément en

³⁸ E. Tsolakes, *E synecheia tes Chronographias tou Ioannou Skylitze*, Tessalonike, 1968, p. 163.

³⁹ Scylitzès-Kédrènos, *Synopsis ...*, p. 454 ; A. Ducellier, « L'Arbanon et les Albanais au XI^e siècle », in *Travaux et Mémoires*, III, Paris, 1968, p. 359.

⁴⁰ J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica spicilegio Solesmensi parata*, vol. VI, Romae, 1891, col. 1-48 et 423-437, 517-542.

⁴¹ Akropolitès, p. 166.

⁴² D. M. Nicol, *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957, p. 166 ; A. Ducellier, *La façade...*, p. 70.

⁴³ R. Ljubinkovi -M. orovi , « La peinture médiévale à Ohrid », in *Ohrid. Recueil de travaux du passé historique et culturel d'Ohrid*, Ohrid, 1961, p. 113-114.

question. Il est notoire que la période du règne de l'empereur Andronic II correspond, sur le plan culturel, au développement du dit « humanisme » byzantin, alors que sur le plan politique, à une période de décentralisation et de développement des autonomies locales. Ce n'est pas par hasard que, au passage du XIII^e au XIV^e siècle, tout comme à l'époque de l'établissement du régime des thèmes, aux IX^e-X^e siècles, l'élément albanais se manifeste avec une présence inhabituelle dans les structures dirigeantes administratives et militaires byzantines, non seulement provinciales, mais aussi centrales⁴⁴. Dans ce cadre caractérisé par l'influence et la promotion des facteurs politiques et culturels locaux, si le culte d'un saint local, saint Jean Vladimir⁴⁵, a connu une grande propagation sur les territoires de l'Arbanon, un autre culte de saint local, celui de l'archevêque Constantin Kabasilas, s'est répandu dans la région voisine d'Ohrid. Soulignons que ce culte coïncide avec le règne « libéral » d'Andronic II Paléologue et que ce n'est pas un fait dû au hasard que, immédiatement après le retrait de Byzance de cette aire, le culte de saint Constantin Kabasilas s'est éteint définitivement avec l'arrivée de nouveaux envahisseurs, les Némania serbes⁴⁶.

Quant à l'origine et à l'emplacement historique de la famille Kabasila, une information de 1108 parle d'un certain Alexandre Kabasilas qui commandait les troupes byzantines établies à la citadelle de Petrela avec l'objectif d'arrêter la marche sur Ohrid des troupes normandes de Bohémond, qui avaient déjà occupé Durrës⁴⁷. En effet, il y a plusieurs témoignages qui attestent que les Kabasila étaient originaires de Durrës⁴⁸. Nous pouvons donc aller plus loin et affirmer que les Kabasila de Durrës étaient sûrement des Albanais. Et

⁴⁴ H. Hunger, « Zur Humanität Kaisers Andronikos II Palaeologos », in *Zbornik Radova Vizantologskij Institut*, cah. VIII, n^o. 1 : Mélanges G. Ostrogorskij, Beograd, 1963, p. 149-152 ; Pëllumb Xhufi, *Nga Paleologët te Muzakajt. Berati e Vlora në shek. XII-XV*, Tirana, 2008, p. 163-169.

⁴⁵ J. G. Hahn, *Albanesische Studien*, Jena, 1854, p. 83-84 ; M. Šufflay, *Srbi i Arbanasi ...*, p. 98-99.

⁴⁶ R. Ljubinkovi -M. orovi , *La peinture médiévale à Ohrid*, p. 114.

⁴⁷ Anne Comnène, vol. II, p. 190.

⁴⁸ En 1246, un certain Démétrios Kabasilas, *diakon* et *kastrensies*, apposait sa signature à titre de témoin dans un acte notarié fait à Durrës, où l'une des parties était Simon Vrana, lui aussi un personnage d'une famille célèbre de la ville (voir *Acta Albaniae*), I, 181 ; A. Ducellier, *La façade...*, p. 199) ; J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica spicilegio Solesmensi parata*, vol. VII, p. 423 sq.

cela non seulement du fait que leur nom se rencontre encore aujourd'hui comme nom de famille ou de localité dans beaucoup de régions albanaises. Le fait est que, en 1223, justement à Durrës, on mentionne un *Kabasila* et sa femme *Kabasilina*, qui avaient leur maison, paraît-il, à l'intérieur de la citadelle de Durrës (ë ò ù)⁴⁹. Ce *Kabasila* était le fils de *Tanush* () et le petit-fils d'un certain *Gjon* ()⁵⁰. Il ne fait pas de doute que ces prénoms typiques albanais sont assez éloquents sur leur origine ethnique, ainsi que sur celle de leur fils et petit-fils, *Kabasila*.

Si l'histoire de la zone d'Ohrid est liée à des noms de familles illustres albanaises, telles que les *Skurra* et les *Kabasila* ou même la famille des *Thopia*, « princes de l'Arbanon »⁵¹, l'histoire d'une aire encore plus vaste de la Macédoine Occidentale qui comprenait, en plus d'Ohrid, même *Dibra* et *Pollog*, est liée pendant près de trois siècles à la famille des boyards albanais *Gropa*. Leur nom apparaît pour la première fois dans les sources historiques dans les années 70 du XIII^e siècle. À ce moment-là, on parle de *Pal Gropa*, un personnage illustre des rangs de la noblesse albanaise de l'époque, qui portait le haut titre de *sébate*⁵². Les empereurs de Byzance accordaient généralement ce titre aux chefs de groupes ethniques étrangers⁵³. D'un acte angevin de 1273, il résulte que le sébate *Pal Gropa* possédait de vastes territoires dans la région de *Dibra*. L'acte en question cite comme ses domaines les pays de la *Grande Radika* et de la *Petite Radika*, de *Kokobishte*, un autre lieu nommé *Zuadigorica*, *Sirklan*, *Kraja* et *Zessica*⁵⁴. Il est aisé de comprendre que les toponymes en question ont été déformés par le greffier étranger de l'acte angevin. Toutefois, ils peuvent être identifiés plus ou moins

⁴⁹ J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica spicilegio Solesmensi parata*, vol. VII, p. 423 sq.

⁵⁰ *Ibid.*, VII, 424 ; *Acta Albaniae*, I, 160.

⁵¹ Theofan Popa, *Mbishkrime të kishave në Shqipëri*, Tiran, 1998, p. 50-51.

⁵² Le document intégral chez J. Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*, vol. II, Paris, 1843, p. 303-304. Un regeste en a été publié par L. Thalloczy-C. Jirek-M. Sufflay, *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia (Acta Albaniae)*, vol. I, Vienne, 1913, n°. 300.

⁵³ H. Ahrweiler, *Sébate-chef de groupes ethniques*, Polychronion, Heidelberg, 1966, p. 34-38.

⁵⁴ J. Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*, vol. II, Paris, 1843, p. 303-304 ; *Acta Albaniae*, I, 300.

avec certitude avec des toponymes qui continuent d'exister encore de nos jours dans la région de Dibra. Par exemple, *Radika* est resté aujourd'hui comme le nom d'une rivière qui descend de la partie est de la ville de Dibra et se joint au Drin Noir un peu plus au sud. Il est certain qu'au Moyen Âge il y avait aussi une localité à ce nom. Sur la base d'autres exemples aussi, nous savons que les noms des cours d'eau tiraient souvent leur origine des noms des agglomérations connues. Ainsi, le fleuve Devoll a pris son nom de la ville byzantine qui se dressait jadis sur sa rive, alors que le Vrego a été appelé par ce nom à cause du centre commercial qui est né au XIII^e siècle sur son embouchure⁵⁵. Le chercheur autrichien T. Ippen identifie le lieu dit *Kokobishte* de l'acte angevin susmentionné à un certain *Kosoveci*⁵⁶. Nous considérons qu'il est mieux possible de rapprocher la *Kokobishte* de Pal Gropa avec la localité actuelle de *Klloboçishte*. Du point de vue géographique, la *Klloboçishte* en question se trouve à proximité des autres domaines identifiés de Pal Gropa et communique de façon naturelle avec elles. *Zuadigorica* est très vraisemblablement l'actuelle *Gjorica*, qui se trouve légèrement à l'ouest de Dibra. Le *Sirklan* de notre document de l'année 1273 est avec certitude *Zerqan*⁵⁷. De même, *Kraja* est facile à identifier à la *Kraja* actuelle, tandis que *Zessica*, qui se situait selon le document angevin dans la vallée d'une rivière au nom indéchiffrable d'*Ebu*, devrait être l'actuelle *Zepishta*⁵⁸.

Quoi qu'il en soit, compte tenu de l'étendue géographique et de l'importance des localités susmentionnées, il résulte que le sébaste Pal Gropa a dû être un très grand propriétaire. Les autres propriétaires fonciers originaires de Dibra, mentionnés dans le document antérieur byzantin, étaient certainement d'un rang inférieur. Un de ces propriétaires était Tanush Gjini, qui est mentionné autour de l'an 1230, mais qui a perdu ses biens et est devenu un serf (*paroikos*)

⁵⁵ *Acta Albaniae*, I, 140, 649 ; *Acta Albaniae*, II, 6, 31, 89, 133, 319.

⁵⁶ Theodor Ippen, « Contribution à l'histoire de l'Albanie du XII^e au XV^e siècle », in *Albania, Revue d'archéologie, d'histoire, d'art et des sciences appliquées*, a. 1932, p. 29.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁸ Ippen l'appelle *Sebishta*, voir T. Ippen, *ibid.*, p. 29.

ordinaire, étant exclu de la succession par ses frères⁵⁹. Un seigneur plus important que Tanush devait être un certain Georges Skorra, qui est mentionné dans une lettre de l'archevêque d'Ohrid, Démétrios Chomatianos, datée de 1224⁶⁰. Il y est appelé comme « le très illustre monsieur Georges Skorra » (*megalepifanestatos*). Si l'on admet que les domaines de Skorra s'étendaient autour du village de Konjara, où il y a toujours une famille au nom *Skorra*, on peut conclure que le féodal Georges Skorra de l'année 1224 était un vassal de la famille Gropa. En effet, la position géographique de Konjara se situe entre Dibra, Klloboçishte et Gjorica, et elle était donc incluse dans les possessions des Gropa, telles qu'elles se présentent dans le document angevin de l'année 1273.

Au moment où les Gropa apparaissent à la lumière de l'histoire, la région de Dibra était devenue un objet de conflit entre l'Empire byzantin et le Royaume serbe qui, après avoir occupé les centres principaux du Kosovo et de la Zéta (au Monténégro), aux dernières années du XII^e siècle, continuait son expansion en direction du Sud⁶¹. L'historien byzantin Georgios Akropolitès raconte que, vers les années 1260, les Albanais de Dibra avaient réussi à chasser les armées byzantines et, en même temps, avaient tenu en respect les incursions de rapine des Serbes de Stefan Uroš⁶².

Mais la situation s'était compliquée durant les années successives, puisqu'en 1273, le boyard Pal Gropa a décidé de mettre ses possessions sous la souveraineté du roi de Naples, Charles I d'Anjou. À cette époque-là, celui-ci était devenu maître de la bande côtière entre Durrës et Vlora, y compris Kruja, grâce à un accord conclu au début de l'année 1272 avec les boyards albanais des familles Skurra, Blinishti, Jonima, Arianiti, Vrana, Suma, Thopia,

⁵⁹ J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*, vol. VI, Paris, 1891, p. 425.

⁶⁰ B. Ferjan i , « Pljemestvo u epirskoj državi prvje polovine XIII vjeka », in *Gllas*, nr. 343, kniga 5, Beograd, 1986, p. 151-153.

⁶¹ S. Hafner, *Stefan Nemanja nach den Viten des Heiligen Sava und Stefans des Erstgekrönten*. Serbisches Mittelalter, Graz-Wien-Köln, 1962, p. 82, 87; Constantin Jire ek, *Geschichte der Serben*, I. Band, Gotha, 1911, p. 329.

⁶² Georgii Acropolitae, *Chronike syngraphe*, Lipsiae, 1903, p. 144-145.

etc⁶³. Le nom des Gropa est absent dans ce premier accord avec les Angevins.

Les points de l'accord de l'année 1272 sont désormais notoires et ont été largement commentés. Les boyards albanais reconnaissaient Charles I d'Anjou comme leur roi, alors que ce dernier prenait sous sa protection souveraine les boyards en question et leurs domaines, leur garantissant la reconnaissance des privilèges qui leur avaient été accordés par les anciens empereurs de Byzance, des titres et de leurs vieilles coutumes⁶⁴. Il s'agit donc d'un contrat typique féodal entre le suzerain et ses nouveaux vassaux albanais. Or il faut dire que les seigneurs albanais ont jeté ce pas de vassalité par rapport au roi angevin de l'Italie du Sud poussés par les circonstances exceptionnelles que traversait le pays à cette époque-là et qu'ils ne l'ont pas fait sans hésiter sérieusement. On sait en effet que les négociations pour atteindre le compromis de l'année 1272 ont duré cinq ans.

Ceci dit, un an seulement s'était écoulé depuis la signature de cet accord quand le chef de Dibra, le sébaste Pal Gropa a décidé de s'adresser lui aussi à Charles d'Anjou, en lui proposant de mettre ses possessions sous la protection angevine et de reconnaître comme suzerain souverain le roi d'Anjou. Il ne fait pas de doute que, par cette alliance avec les Angevins, Gropa cherchait à s'assurer une couverture extérieure contre les Serbes et les Byzantins qui menaçaient ses possessions.

En réalité, les Angevins avaient des rapports amicaux avec les Némania serbes et, à l'époque, le roi Stefan Uroš avait d'ailleurs épousé une princesse angevine, tandis que leurs rapports avec l'Empire byzantin étaient ceux d'un conflit ouvert⁶⁵. Si le roi d'Anjou acceptait d'établir des liens de vassalité avec le boyard albanais, il était obligé automatiquement sur la base du droit féodal à prendre sous sa protection le nouveau vassal, Pal Gropa, et à engager la guerre contre les Serbes pour les empêcher de continuer à descendre vers

⁶³ *Acta Albaniae*, I, 269, 333 ; P. Xhufi, « Shqiptarët përballë Anzhuinëve », in *Studime Historike*, Tirana, 1987, n° 1, p. 210.

⁶⁴ « *omnia privilegia eis concessa ab antiquis imperatoribus Romaniae et omnes bonos usus et consuetudines eorum* », voir *Acta Albaniae*, I, 269.

⁶⁵ G. Jirek, *Geschichte der Serben...*, p. 319-323.

Dibra. Il serait également obligé de s'engager à tenir en respect loin de cette région l'autre menace, la puissance byzantine.

Pal Gropa avait donc très bien fait ses calculs : le contrat de vassalité avec Charles I d'Anjou lui garantissait un protecteur qui avait de l'autorité et de puissantes alliances en Europe et qui serait en mesure de garder loin des possessions de Gropa aussi bien les Serbes que les Byzantins. Mais le roi angevin n'a pas été dupe du jeu du boyard albanais. Dans la lettre de réponse qu'il a envoyé à Pal Gropa en mai 1273, Charles I d'Anjou l'informait qu'il était prêt à se lier avec le noble albanais et de l'accepter comme son vassal, mais à condition que son domaine soit « libre » et ne fasse partie ni du « Royaume de l'Arbanon » (*Regnum Albaniae*) proclamé par les Angevins, ni du Royaume de Serbie. Pal Gropa pouvait donc se joindre aux Angevins seulement au cas où ses possessions apportaient un nouvel élargissement de la domination angevine en Albanie et ne faisaient pas partie des territoires qui avaient déjà reconnu leur pouvoir ou des territoires que prétendait la Serbie, alliée des Angevins⁶⁶.

Bref, le roi angevin a préféré les relations avec les Serbes à celles avec le boyard albanais Pal Gropa. En fin de compte, la région de Dibra était en dehors des intérêts angevins qui visaient aux territoires de Durrës et de Vlora, ainsi qu'à ceux le long de l'itinéraire de la voie Egnatia, dans la direction Ohrid-Thessalonique-Constantinople, où Charles I d'Anjou rêvait d'arriver un jour pour devenir le maître de Byzance⁶⁷.

De toute façon, le sébaste Pal Gropa a fait un deuxième effort pour s'entendre avec le roi angevin. Au printemps de l'année 1274, il s'est rendu à Durrës pour rencontrer le lieutenant général du roi Charles I d'Anjou, le capitaine Nardo de Tusi⁶⁸. Il est intéressant de constater qu'à cette occasion Pal Gropa apparaît aussi comme le représentant de tout un groupe de chefs albanais. Nous savons que, en plus des chefs qui se sont liés à Charles I d'Anjou en 1272, il y avait

⁶⁶ « *dummodo non sint de pertinentiis regni nostri Albaniae, neque regni Servie* », voir *Acta Albaniae*, I, 300.

⁶⁷ A. Ducellier, *La façade maritime ...*, p. 230-232.

⁶⁸ *Acta Albaniae*, I, 318 ; K. Hopf, *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf zu unserer Zeit*, vol. II, Leipzig, 1867, p. 300, note 74.

aussi un autre groupement de boyards albanais qui n'avaient pas encore précisé leurs rapports avec le roi angevin. Notons que, dans cette mission de représentation auprès du lieutenant général du roi Charles à Durrës, Pal Gropa était accompagné d'un autre seigneur illustre, Gjin Muzaka, à l'époque maîtres des territoires entre Berat et Korça⁶⁹. À ce qu'il paraît, c'est de ce temps-là que datent les origines de l'amitié et de l'alliance que les deux familles féodales albanaises allaient conserver même durant les années à venir⁷⁰.

L'entrevue de Durrës, comme on pourrait l'appeler, n'a apporté rien de nouveau dans les relations de Pal Gropa, de Gjin Muzaka, ainsi que des autres chefs albanais qui étaient derrière eux, avec le roi Charles I d'Anjou. Il est significatif que, immédiatement après cette rencontre, les documents angevins sur l'Albanie commencent à parler de plus en plus fréquemment d'accrochages entre ceux que l'on qualifie de « rebelles » albanais et les forces angevines⁷¹. Voire, dans certains cas, les insurgés albanais se sont sentis suffisamment forts pour s'attaquer aussi aux bastions de la domination angevine en Albanie, comme les citadelles de Durrës et de Vlora⁷².

C'est précisément lors d'une des nombreuses batailles qui ont eu lieu autour des murs d'enceinte de Durrës que Gjin Muzaka, l'accompagnateur de Pal Gropa aux entretiens de Durrës avec le lieutenant général du roi angevin, a été fait prisonnier et a été envoyé enchaîné à la prison de la citadelle de Brindisi en Italie⁷³. Avec Muzaka, dans la même citadelle étaient détenus aussi des boyards des familles Blinishti et Skurra, lesquels appartenaient au groupement dit « philo-angevin » qui avait négocié la paix avec le roi Charles en 1272⁷⁴. Un tel fait laisse entendre que le cercle hostile à Charles I

⁶⁹ K. Hopf, *Geschichte Griechenlands...*, II, p. 300, note 74 ; *Acta Albaniae*, I, 318 ; P. Xhufi, *Nga Paleologët te Muzakajt. ...*, p. 280-282.

⁷⁰ Entre les Muzaka et les Gropa il y avait aussi des alliances par le mariage, voir G. Musachi, *Genealogia*, in Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, p. 281.

⁷¹ A. Ducellier, *La façade maritime ...*, p. 244 ; P. Xhufi, *Shqiptarët përballë Anzhuinëve...*, p. 213.

⁷² *Acta Albaniae*, I, 323, 330.

⁷³ R. Minieri-Riccio, « Il regno di Carlo I d'Angiò », in *Archivio Storico Italiano*, 3 (1879), p. 163-164.

⁷⁴ *Acta Albaniae*, I, 396, 589.

d'Anjou s'était élargi et comprenait désormais certains de ses anciens vassaux aussi.

Les rapports des Gropa avec les Angevins ont continué à être tendus même par la suite. En 1308, l'empereur titulaire de Constantinople, Charles de Valois, cousin et suzerain du prince angevin Philippe de Tarente, a conclu une alliance militaire avec le roi serbe Stefan Uroš II contre l'empereur de Byzance Andronic II Paléologue. En échange de l'assistance que le roi serbe lui offrirait dans l'effort en vue de reprendre Constantinople, le prétendant français acceptait de reconnaître à Uroš des droits de propriété sur les territoires s'étendant jusqu'au cours du Mat, y compris, à l'est, les contrées de Dibra, avec Prilep, Kërçova, Stip et la région d'Ohrid⁷⁵. En 1299, l'empereur de Byzance, Andronic II Paléologue, avait fait la même chose, afin de gagner l'amitié du roi serbe⁷⁶.

Le fait qu'un noble albanais, d'une autre famille illustre comme les Skurra, se présente à la fin du XIII^e siècle comme le gouverneur byzantin d'Ohrid, parle en réalité d'un affaiblissement du rôle des Gropa dans la zone Dibra-Ohrid. Cette faiblesse a été cependant passagère, car au XIV^e siècle, on mentionne de nouveau comme maître de cette aire Andrea Gropa, qui a participé en 1389 à la bataille de la Plaine du Kosovo, aux côtés de Théodore Muzaka⁷⁷.

Les données historiques, bien que rares, attestent une présence claire de l'élément albanais à cette époque-là non seulement du côté de Dibra et de Tetovo, mais aussi à Stip et, avec certitude, à Ohrid⁷⁸. De l'autre part, l'existence de communautés catholiques en Macédoine Occidentale, tout comme au Kosovo, dès le XII^e siècle, donc avant leur occupation par l'État serbe des Némania, constitue elle-même une preuve tangible de l'existence ancienne de la

⁷⁵ « *contrata a confinibus castris nomine Prilep usque ad confines castris nomine Prisek, et contrata Ouciepoullie usque ad confines castris nomine Stip, et contrata de Deber usque ad flumen nomine Mahat, et contrata Quiciaue usque ad confines Hoquerie* », voir *Acta Albaniae*, I, 589.

⁷⁶ G. Ostrogorsky, *Storia dell'Impero Bizantino*, Torino (Einaudi), 1968, p. 445.

⁷⁷ G. Musachi, *Genealogia*, p. 281-282 ; P. Xhufi, *Nga Paleologët te Muzakajt...*, p. 271, 273.

⁷⁸ J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica ...*, vol. VI, col. 423-425, 517.

population albanaise sur ces territoires-là⁷⁹. Comme le faisait remarquer Pjetër Bogdani, archevêque de Skopje en 1685, dans ces régions-là « les Slaves, par antonomase, considèrent la religion catholique comme la religion des Albanais (*arbanaska vera*) »⁸⁰. Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, Ohrid, qui restait le point le plus septentrional des possessions byzantines, avait-elle encore pour gouverneur un noble albanais, le *grand hétériarque* Progon Skurra. Comme il résulte de son inscription de fondateur de l'église de Saint-Clément à la citadelle d'Ohrid, il avait épousé une nièce de l'empereur byzantin Andronic II, d'où sa qualification comme son « gendre » (*gambros*), et avait gagné ainsi le haut titre de *megas hetaireiarchès*⁸¹. Progon Skurra et son épouse, Eudocie, ont offert à l'église qu'ils ont fondée une *podea* qui représentait la crucifixion du Christ⁸².

L'histoire de Dibra et des Gropa à la première moitié du XIV^e siècle reste généralement obscure. Nous savons cependant que, après la mort du tsar Étienne Douchan et la chute de l'Empire serbe qu'il avait bâti, c'est le grand župan Andrea Gropa qui est mentionné comme seigneurs des régions de Dibra et d'Ohrid⁸³. Ce dernier a réussi à frapper monnaie, ce qui montre qu'il était parvenu à bâtir une principauté assez puissante⁸⁴. Andrea était le gendre de l'autre puissant boyard albanais, le *despote* Andrea Muzaka de Berat⁸⁵.

⁷⁹ Ainsi, en 1204, est-il question d'un archevêque catholique de Skopje, au nom de Marin, alors que, toujours à la même époque, Prizren avait pour archevêque catholique un certain Abraham. Voir A. Theiner, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium Historiam Illustrantia*, tomus I (1198-1549), Roma, 1863, nr. 45, p. 29.

⁸⁰ P. Bogdanus, *Cuneus Prophetarum*, pars prima, Patavii, 1685 (Introduction) ; P. Xhufi, « Albanian Heretics in the Serbian mediaeval Kingdom », in *The Truth on Kosova*, The Academy of Sciences of Republic of Albania, Tirana, 1993, p. 48-52.

⁸¹ H. Gelzer, *Der Patriarchat von Achrida*, Leipzig, 1902, p. 13.

⁸² A. Frolov, « La *podea*, un tissu décoratif de l'église byzantine », in *Byzantion*, XIII/2 (1938), p. 487 ; R. Ljubinkovi -M. orovi , *La peinture médiévale à Ohrid*, p. 119.

⁸³ G. Musachi, *Genealogia...*, p. 281-282 ; P. Xhufi, *Nga Paleologët te Muzakajt...*, p. 271, 273.

⁸⁴ C. Jirek, *Geschichte der Serben...*, p. 433 ; R. Mihajlić, *Kraj srpskog carstva*, Beograd, 1975, p. 232.

⁸⁵ G. Musachi, *Genealogia...*, p. 282.

En 1271, Andrea est allé à l'aide de son beau-père dans la bataille pour la prise de Kastoria contre le prince serbe Marko Krajlevi⁸⁶. Suite à la défaite de ce dernier, non seulement Kastoria est passé aux mains de Muzaka, mais aussi Ohrid a été prise par Andrea Gropa. Ce fait est attesté par la chronique connue de Gjon Muzaka, mais aussi par une inscription de l'année 1378 de l'église susmentionnée de Saint-Clément, où Andrea Gropa est désigné justement comme le maître d'Ohrid⁸⁷. C'est précisément à cette période que se rapporte une inscription historique sur un codex d'Ohrid, qui parle des liens entre cette ville et Charles Thopia, le prince de l'Arbanon, après la mort d'Étienne Douchan⁸⁸.

Pour conclure, nous voudrions présenter également une considération concernant une éventuelle participation des Gropa et des habitants de Dibra à la bataille connue de la Plaine du Kosovo en 1389. Grâce à une brève information du chroniqueur Gjon Muzaka, qui écrivait en 1510, nous savons que le frère du despote Andrea Muzaka, Théodore Muzaka, a pris part avec d'autres seigneurs albanais à la bataille de la Plaine du Kosovo, où il a perdu la vie⁸⁹. À l'exemple du cas susmentionné de la bataille de Kastoria en 1371 et de certains autres cas⁹⁰, nous savons que les divers seigneurs s'engageaient avec leurs armées dans des territoires loin de leurs possessions, lorsque cela leur était imposé par leur qualité de vassal ou de parent du féodal directement impliqué au conflit. Puisque les Muzaka n'avaient de rapport de vassalité avec aucun des seigneurs des régions du Kosovo et de la Macédoine Occidentale, sachant aussi qu'ils avaient des relations anciennes et actuelles, y compris des liens de mariage, avec les Gropa de Dibra et d'Ohrid, il nous semble plus

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ J. Ivanov, *Bllgarski starini iz Makedonije*, Sofija, 1970, p. 42.

⁸⁸ V. Mošin, « Les manuscrits du Musée National d'Ochrida », in *Ohrid. Recueil de travaux du passé historique et culturel d'Ohrid*, Ohrid, 1961, p. 174.

⁸⁹ « *Teodoro Mosachi secondo genito de nostra casa et altri signori d'Albania uniti insieme vennero alla bataglia, e fu rotti i Christiani, e ce morse il predicto Theodoro che portava seco grossa banda d'Albanesi* », voir G. Musachi, *Genealogia ...*, p. 273.

⁹⁰ La chronique des Tocco (début du XV^e siècle), nous apprend que, à la bataille de Cranée contre le comte Charles Tocco (1412), le seigneur albanais Gjin Zenebishi a été secouru par ses alliées par mariage, les Spata, les Muzaka, etc. Voir G. Schirò, *Cronaca dei Tocco di Cefalonia*, Roma, 1975, p. 344.

que légitime de supposer que les Muzaka se sont rendus à la bataille de la Plaine du Kosovo appelés par leurs alliés et vieux amis de Dibra. La présence des Gropa à la Plaine du Kosovo semble donc être un fait assez certain.

Shaban DEMIRAJ

**SUR CE QUE RÉVÈLE L'EXTINCTION DE L'INFINITIF
DANS LES LANGUES BALKANIQUES**

Comme on le sait, surtout après la parution de l'ouvrage de Kristian Sandfeld *Linguistique balkanique : problèmes et résultats* en 1930, nombre de linguistes se sont intéressés particulièrement à ce phénomène qui s'est manifesté, tôt ou tard, dans toutes les langues des Balkans, y compris le serbe méridional. Compte tenu de son étendue géographique, l'extinction de l'infinitif est apparue dans un plus grand nombre de langues des Balkans que la postposition de l'article défini, qui se présente préposé en grec.

Dans le présent article, je ne m'arrêterai pas sur les opinions des divers linguistes sur l'origine ce phénomène ou la façon dont il s'est répandu dans les langues balkaniques, que j'ai déjà abordé dans d'autres études, d'autant plus que je me propose ici d'apporter un peu de lumière sur la question à savoir ce dont témoigne l'extinction de l'infinitif dans les langues balkaniques. Bien entendu, pour éclaircir cette question, il est nécessaire de dire quelques mots sur la catégorie de l'infinitif dans les langues indo-européennes. Le présent article ne pourra non plus passer sous silence la question de l'infinitif en albanais.

Les indo-européanistes, en général, ont noté que l'infinitif s'est développé dans les langues indo-européennes de façon parallèle depuis des périodes anciennes, à travers la verbalisation d'un nom verbal. Il ne s'agit donc pas d'une catégorie héritée, comme dans le cas du participe passé. Il suffit de se rappeler que ce dernier se présente dans les diverses langues indo-européennes avec des formants semblables et provenant d'une source commune, tandis que l'infinitif se présente avec des formants différents dans les diverses branches des langues indo-européennes. Rappelons, à titre d'exemple,

les formants servant à construire l'infinifit en grec ancien, en latin, dans les langues slaves et dans les langues germaniques.

De toute manière, après son intégration dans le système verbal, l'infinifit a pris quelques catégories caractéristiques du verbe, telles que les oppositions suivant la voix, l'aspect et le temps. Mais en tant que forme verbale impersonnelle, il n'a généralement pas développé les catégories grammaticales de la personne et du nombre.

Dans les langues balkaniques, comme on le sait, l'infinifit est attesté en tant que catégorie verbale synthétique (avec des formes différentes par rapport au participe passé) en grec ancien, en roumain et dans les langues slaves. Notons que l'infinifit peut être employé, par rapport au verbe auxiliaire, dans toutes les fonctions syntaxiques, y compris celles de sujet et de complément d'objet. Notons également que l'emploi de l'infinifit est rencontré notamment derrière les auxiliaires de mode, quand son sujet exprimé ou sous-entendu est le même que celui de l'auxiliaire de mode.

Il faudrait noter aussi que, dans toutes les autres langues balkaniques, l'infinifit attesté se présente différemment par rapport au participe, aussi bien compte tenu des formants que par le sens, aussi bien lorsqu'il est employé à valeur verbale que lorsqu'il est substantivé. Alors qu'en albanais, le participe substantivé avec un article préposé du genre neutre (ou même féminin) se présente avec un sens actif, tandis que le participe adjectivé avec un article préposé du genre masculin ou féminin se présente avec un sens passif. Comparer, par exemple, « *të ngrënë-t* tepër dëmton shëndetin » ~ « buka e *ngrënë* », etc.

Il faut noter aussi que l'extinction de l'infinifit dans les langues balkaniques s'est effectué par la même voie et précisément en lui substituant des formes verbales conjonctives (respectivement indicatives, dans les langues slaves) précédées d'une particule. Et une telle substitution, comme on le sait, ne s'est pas effectuée au même moment dans toutes les langues balkaniques.

Pour le grec, un tel phénomène est attesté dès le II^e siècle de notre ère¹, tandis qu'en bulgare il s'est manifesté après le IX^e siècle, puisqu'il est absent dans les écrits de Cyrille et Méthode. En roumain

¹ Voir Kristian Sandfeld, *Linguistique balkanique : problèmes et résultats*, Klincksieck, Paris, 1930, p. 177.

aussi (surtout dans ses parlers méridionaux), ce phénomène est apparu après l'ajout de la particule *s* (d'origine conjonctive) au subjonctif, autrement dit après le X^e siècle². Il a été reconnu, en général, que l'extinction de l'infinitif a été plus importante dans les dialectes et les parlers roumains plus méridionaux, notamment en aroumain, en mégléno-roumain, en daco-roumain méridional. Alors qu'en istro-roumain l'infinitif a été conservé. Même dans les parlers septentrionaux et occidentaux du daco-roumain, l'infinitif n'a pas été trop écarté de l'usage. Notons qu'en daco-roumain l'infinitif est encore conservé dans quelques types de constructions, comme par exemple derrière les auxiliaires modaux *a putea* et *a vrea*³.

Quant à l'albanais, le phénomène en question est très difficile à tirer au jour. Outre le fait que dans cette langue il n'est attesté nulle part un infinitif synthétique avec des formants différents du participe, le dialecte septentrional a employé même avant Buzuku la forme périphrastique du type *me punue(m)* à valeur d'infinitif. L'opinion de certains linguistes que cette forme périphrastique a été en usage dans toute la langue, autrement dit qu'elle a existé même en dialecte méridional, n'a pas été argumentée de manière probante. La voie de sa formation reste également peu claire.

Quoi qu'il en soit, indépendamment des difficultés non surmontées concernant la voie de la formation de l'infinitif du type *me_punue(m)*, sa présence ancienne, ne fût-ce qu'en dialecte septentrional, atteste clairement que l'emploi de l'infinitif n'a pas été inhabituel parmi les ancêtres des Albanais, même à une époque où, dans les autres langues balkaniques, le processus de la substitution de cette forme impersonnelle par les formes personnelles du subjonctif avait déjà commencé.

En outre, dans la période après le siècle de Buzuku, l'ensemble de l'albanais s'est mis à employer à valeur d'infinitif (mais avec des fonctions syntaxiques plus limitées) la forme du type *për të punuar / për të punue*, construite avec le substantif postverbal du genre neutre précédé de la préposition *për*.

De toute façon, en albanais aussi on constate un emploi de plus en plus fréquent des formes du subjonctif même dans les cas où

² Gheorghe Iv nescu, *Istoria limbii române*, Ia i, 1980, pp. 343, 416.

³ K. Sandfeld, *Ibid.*, p. 184 ; G. Iv nescu, *Ibid.*, p. 414.

l'on s'attendrait normalement à l'emploi de l'infinitif. Ce phénomène est plus répandu dans les parlers méridionaux, mais il s'est manifesté aussi dans le dialecte septentrional. Cela est attesté, entre autres, non seulement par le futur du type *do ta ble*, répertorié par Arnold von Harff à Durrës en 1454, mais aussi par son emploi dans les ouvrages des auteurs anciens du Nord.

Selon Mansaku⁴, Buzuku, dans son œuvre, « sur environ quarante-trois constructions avec l'auxiliaire de mode *duhet*, a employé trente-deux fois l'infinitif, onze fois le subjonctif et une seule fois le participe ». L'auxiliaire modal *mund* aussi, d'après Mansaku⁵, est employé environ 226 fois, 188 fois suivi du subjonctif et 38 fois suivi de l'infinitif.

Je m'arrêterai aussi seulement sur deux cas de l'emploi du subjonctif derrière les auxiliaires de mode *duhet* et *mund* dans le Dictionnaire de Blanchus (Frang Bardhi, originaire de Zadrima). Sur la page 209 du Dictionnaire, on trouve l'expression « Gjithkush *duhetë të mbae* pajë mjeshtrij-së vet », qui correspond à l'expression latine « Quilibet de sua, & non de aliorum professione *loqui debet* ». Chez Blanchus, ce phénomène se manifeste aussi derrière l'auxiliaire modal *mund*. Ainsi, à la préface de son Dictionnaire, trouve-t-on « e s dijnë gjuhënë latine, paa të sijet askush s *munë shërbenjë...* ». Ce phénomène surgit aussi à la page 161 du Dictionnaire, quand il explique le mot latin *stypticus*. En l'absence d'un mot correspondant en albanais, il explique : « Ai qi s'*unë dalë* për vetëhe ». Comme on le voit, dans les deux cas, la particule *të* du subjonctif s'est « fondue » dans la syllabe finale *-në* de l'auxiliaire de mode. D'ailleurs, la forme *s unë* apparaît aussi sans l'initiale *m-*. À ce qu'il paraît, un tel phénomène, que l'on constate encore aujourd'hui dans des constructions de ce type dans le parler courant des locuteurs septentrionaux, est relativement ancien. En témoignent aussi les formes *s und* chez Giulio Variboba et *s-ëndë* chez De Rada⁶.

⁴ Seit Mansaku, « Ndërtimet foljore modale *mund* dhe *duhet* », in *Studime filologjike*, 1979/3, p. 149 sq.

⁵ *Ibid.*, p. 141.

⁶ Shaban Demiraj, *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*, Tirana, 1986, p. 871.

De toute façon, derrière l'auxiliaire modal *munë* ou *un-ë* (= *mund të*), Blanchus emploie le subjonctif avec le même sujet que l'auxiliaire modal. Si l'on tient compte du fait que, dans ce cas-là, Blanchus a certainement reflété un emploi du parler populaire de son époque, alors il ne sera pas difficile de conclure que l'emploi du subjonctif derrière l'auxiliaire de mode *mund* n'était pas inhabituel dans les parlers septentrionaux, surtout lorsque les deux verbes se référaient au même sujet. Toutefois, il faut noter que, à la page 147 de ce Dictionnaire (selon l'édition de Mario Roques en 1932), Blanchus a employé l'infinitif derrière cet auxiliaire modal à la première personne du singulier : « *Maa s'po mundinj me duruam* (en latin, « *sedenim durare nequeo*).

Ces exemples attestent clairement que le phénomène de la substitution de l'infinitif par des formes du subjonctif, lesquelles marquaient aussi la personne et le nombre de l'agent, s'est manifesté depuis longtemps. Un emploi de plus en plus fréquent des formes personnelles du subjonctif a probablement occasionné l'extinction graduelle de la forme impersonnelle de l'infinitif dans les parlers méridionaux, au cas où ces derniers avaient eux aussi autrefois l'infinitif attesté du dialecte guègue.

Il est très probable qu'une telle substitution de l'infinitif par les formes personnelles du subjonctif s'est opérée initialement dans les cas où l'infinitif se référait à un sujet différent de celui du verbe auxiliaire, mais, avec le temps, la mise à l'écart de l'infinitif par l'emploi des formes personnelles du subjonctif s'est généralisée de plus en plus. Selon toute vraisemblance, l'éviction de l'infinitif par les formes personnelles du subjonctif a suivi généralement le même chemin dans les autres langues balkaniques aussi. Mais est-ce que ce phénomène s'est produit dans toutes les langues balkaniques de manière indépendante ? Est-ce qu'il s'est manifesté dans une langue ou dans plusieurs langues des Balkans sous l'influence d'une autre langue ? Cela reste à explorer ultérieurement.

C'est pour cette raison que divers chercheurs se sont efforcés d'expliquer l'origine de ce phénomène balkanique, ainsi que la manière dont il s'est propagé dans les diverses langues de la péninsule.

Comme on le sait, l'opinion la plus répandue est celle soutenue notamment par Sandfeld, qui voyait l'origine de ce phénomène dans le grec, où il s'est manifesté plus tôt, tenant compte aussi du fait que le grec, en tant que langue de culture et langue officielle de l'Empire byzantin et de l'Église orthodoxe, a exercé une forte influence sur les autres langues balkaniques. Mais les partisans de cette opinion n'ont pas réussi à expliquer pour quelle raison le grec lui-même, où la catégorie de l'infinitif était jadis très développée, avec les oppositions selon la voix, l'aspect et le « temps »⁷ et qui, en tant que langue de culture, n'avait pas besoin de la catégorie de l'infinitif moins que les autres langues balkaniques, l'a pourtant écarté plus tôt que les autres langues des Balkans. D'autant plus que l'influence d'une langue sur la structure grammaticale d'une autre langue ou de plusieurs autres langues est un processus exceptionnel. Quoi qu'il en soit, un tel effet aurait été impossible si la langue ou les langues influées n'étaient pas « préparées à assimiler » une influence pareille.

En d'autres termes, l'extinction de l'infinitif à travers son remplacement par les formes flexionnelles du subjonctif sous l'influence d'une autre langue n'aurait pu être obtenue que si la langue influée avait développé un emploi fréquent du subjonctif comme synonyme de l'infinitif dans un maximum de fonctions syntaxiques communes. Et cela sous-entend en même temps que les locuteurs de la langue influée aient subi un grand changement dans la manière d'exprimer leurs pensées. Sans une telle préparation *linguistique et mentale* des locuteurs de la langue influée, il serait difficile de concevoir qu'ils puissent généraliser dans l'usage un mode d'expression différent, sous l'influence d'une autre langue. Dans ce cas-là, une telle préparation *linguistique et mentale* est sous-entendue également pour les locuteurs de la langue influente, quelle qu'elle soit.

Prenons, par exemple, le cas du grec qui, au dire de certains linguistes, aurait influé sur les langues voisines à écarter l'infinitif et à

⁷ Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik: auf der Grundlage von Karl Brugmanns Griechischer Grammatik* (dritte Auflage) I, II, München, 1959, pp. 804 sqq.; Helmut Rix, *Historische Grammatik des Griechischen. Laut- und Formenlehre*, Darmstadt, 1976, p. 237 sq.

lui substituer les formes personnelles du subjonctif. Bien qu'en grec ancien, comme on vient de le voir, la catégorie de l'infinifitif ait été très développée, aussi bien par la variété de formes d'opposition selon la voix, l'aspect et le « temps » que par la fréquence de son emploi, vers le II^e siècle⁸ on atteste dans cette langue sa substitution par les formes du subjonctif. Bien entendu, une substitution pareille ne s'est pas opérée en un bref laps de temps. Elle a dû être le produit d'une période relativement longue de « concurrence » entre le subjonctif et l'infinifitif, qui s'est achevée par l'éviction graduelle des formes de l'infinifitif.

Une chose pareille a dû se produire aussi dans les autres langues balkaniques. Prenons, par exemple, le cas du roumain qui, à la différence des autres langues romanes, y compris le dalmate « mort », a écarté graduellement l'infinifitif et l'a remplacé par des formes du subjonctif précédées de la particule à origine conjonctive *s*. Dans ce cas (et non seulement dans ce cas), au cours de son évolution historique sur le sol balkanique, le roumain a suivi un chemin différent par rapport aux langues romanes occidentales. Si, dans ces dernières, l'infinifitif a connu parfois une plus grande fréquence d'emploi qu'en latin (comparer, par exemple, le lat. « *venio rogattum* (supin) » et l'it. « *vengo a domandare* »), en roumain son emploi s'est généralement limité de plus en plus jusqu'à une proscription presque totale dans quelques dialectes et parlers, à travers sa substitution par des formes personnelles du subjonctif.

L'éviction de l'infinifitif à travers son remplacement par les formes personnelles du subjonctif s'est amorcée avant la période littéraire du roumain, autrement dit avant le XVI^e siècle. Ce phénomène est rencontré dans les textes anciens roumains, mais il n'est pas généralisé.

Comme on vient de le souligner, la substitution de l'infinifitif par le subjonctif a été obtenue probablement lorsque ce dernier s'était muni de la particule *s*, d'origine conjonctive. Entre temps, en roumain, tout comme en albanais, il a été obtenu aussi un phénomène

⁸ K. Sandfeld, *ibid.*, p. 177.

contraire. Il s'agit de l'emploi du participe passé passif⁹ précédé de la préposition *de*, *pentru*, etc. avec la valeur d'un infinitif à fonctions syntaxiques limitées¹⁰. Il va de soi que les constructions de ce type ont donné la possibilité d'écarter en partie les formes du subjonctif. Comparer, par exemple, roum. « era *de sp lat* » (alb. « ishte për t'u shplarë ») et roum. « îl chemasse *pentru scuturat* » (alb. « e kishte thirrur për ta shkundur »). Ces derniers siècles, en roumain tout comme en albanais, parallèlement à la tendance de substituer à l'infinitif des formes du subjonctif, on voit se manifester donc aussi la tendance contraire par la création de certaines formes périphrastiques à valeur verbale qui limitent dans une certaine mesure l'emploi du subjonctif. Il est toutefois notoire que le subjonctif, en roumain tout comme en albanais (surtout dans son dialecte méridional), est d'un usage fréquent même dans les cas où les langues qui ont l'infinitif emploient ce dernier.

Il reste cependant obscur pourquoi un tel phénomène ne s'est pas produit dans les autres langues indo-européennes, comme par exemple dans les langues romanes occidentales, où l'infinitif est en usage tout comme le subjonctif.

Néanmoins, un phénomène semblable, mais pas identique, s'est manifesté aussi dans quelque langue romane occidentale. Il s'agit concrètement du portugais où, parallèlement à la forme habituelle de l'infinitif (*infinitivi impessoal*), il est apparu aussi l'infinitif personnel (*infinitivi pessoal*). Ce dernier, aussi bien à la forme simple qu'à la forme de l'infinitif passé, lorsqu'il se réfère à un sujet à la deuxième personne du singulier ou bien à un sujet à une des trois personnes du pluriel, se munit des désinences personnelles *-es* (à la deuxième personne du singulier, par exemple *falar-es*) et respectivement des désinences *-mos*, *-des*, *-em* au pluriel (par

⁹ Il est question des formes du type *f cut*, *scris*, etc., traitées dans cet emploi comme *supin*. Voir *Gramatica limbii române*, I (2^e édition), Bucarest, 1963, p. 268.

¹⁰ Il s'agit de constructions du type *pentru scris*, *am de citit*, *greu de spus*, etc. À propos des groupements du type *de f cut*, *pentru scris*, etc., certains linguistes comme Sandfeld (*ibid.*, p. 130) pensent qu'ils accomplissent la fonction de l'infinitif (le plus souvent, avec une acception finale), tandis que la *Gramatica limbii române* traite ce genre de constructions comme *supin*. Notons qu'une telle forme est employée aussi derrière le verbe impersonnel *trebuie*, par exemple *trebuie f cut*.

exemple, *falar-mos, falar-des, falar-em*). Ce phénomène apparaît non seulement à l'infinitif simple, mais aussi à l'infinitif passé où les désinences personnelles sont postposées à l'infinitif de l'auxiliaire *ter* suivi du participe passé du verbe principal. L'infinitif personnel (*infinitivi pessoal*) est employé surtout lorsqu'il se réfère à un sujet qui est différent de celui de l'auxiliaire¹¹. En portugais aussi, il s'est produit donc quelque chose d'exceptionnel pour l'infinitif des autres langues romanes.

Selon la littérature que j'ai pu consulter, un tel phénomène s'est manifesté également dans le parler de la région de la Galicie, dans la partie nord-ouest de l'Espagne et dans quelques parlers de l'Italie centre-méridionale. Or, dans ce cas-là, il ne s'agit pas d'une éviction de l'infinitif, mais de la création d'un *infinitif personnel* parallèlement à l'*infinitif impersonnel*, tandis que dans les langues balkaniques il est question de l'éviction de l'infinitif à travers les formes personnelles du subjonctif (respectivement, l'indicatif précédé de la particule *da* en bulgare-macédonien). Mais la question à savoir *quand et comment* un phénomène pareil a pu se produire en portugais, ainsi que dans certains parlers d'Espagne et d'Italie, dépasse les objectifs du présent article et mes connaissances actuelles sur l'évolution historique de ces langues. D'autant plus que, dans certains parlers du portugais et ailleurs, des désinences personnelles sont prises également par le gérondif. Aussi, revenons donc à notre question sur l'éviction de l'infinitif par les formes personnelles du subjonctif dans les langues balkaniques.

En réalité, l'explication de cette question est très difficile par les seuls moyens de la linguistique, car elle dépasse les possibilités de cette science. Mais moi, en transgressant les conseils du proverbe cité par Blanchus, *Gjithëkush duhetë të mbae pajë mjeshtrij-së vet*, qui correspond au dicton latin *Quilibet de sua, & non de aliorum professione loqui debet*, je me permettrai d'avancer une opinion, plutôt dans le but d'animer le débat sur cette question.

¹¹ Maria Helena Mira Mateus, *Gramática de língua portuguesa: elementos para a descrição da estrutura, funcionamento e uso do português actual*, Lisbonne, 1983, pp. 240 sqq. ; Maria Teresa Hundertmark-Santos Martins, *Portugiesische Grammatik*, Tübingen, 1998, p. 197; N. P. Evtsiokov, *Samouchitel portugalskogo iazyka*, Moscou, 1972, pp. 247 sqq.

De ce que l'on vient de voir, il devient plus ou moins clair que la question de l'extinction de l'infinitif dans les langues des Balkans reste ouverte au débat. Il est très probable que ce phénomène ait une origine commune pour toutes les langues où il s'est manifesté, mais elle ne doit pas nécessairement être recherchée dans l'influence supposée du grec ou d'une autre langue.

Vu les circonstances, il me semble plus raisonnable d'admettre qu'il s'agit ici, essentiellement, d'une des conséquences plus évidentes d'une vieille tendance des langues du Balkan à rendre aussi explicite que possible la communication orale, en recourant à cette fin même à un usage redondant des moyens linguistiques.

L'emploi des formes personnelles du subjonctif à la place de la forme impersonnelle de l'infinitif, qui ne distingue pas la personne de l'agent (ou des agents) de cette dernière forme verbale, semble avoir été une des conséquences de cette tendance. Certes, il s'agit du facteur originel qui a rendu possible l'apparition et la propagation de ce phénomène dans les langues des Balkans. Mais, de l'autre part, on ne peut pas exclure la possibilité d'une influence réciproque ou de l'influence de telle ou telle langue dans la propagation ultérieure de ce phénomène dans les Balkans. Or cette influence a dû se manifester par le biais des parlers populaires avoisinants et notamment de ceux des aires limitrophes où les gens, parallèlement à leur langue maternelle, avaient la possibilité d'apprendre et de parler aussi une seconde langue lors des contacts avec la population alloglotte.

À la diffusion de ce phénomène d'une langue à l'autre, un rôle important ont dû jouer aussi les cas où une population donnée, dans la langue de laquelle prédominaient les constructions avec l'infinitif, pour une raison ou une autre, a subi l'influence d'une autre langue où prédominaient les constructions avec le subjonctif.

Dans certains cas, comme on vient de le dire, il ne faudrait donc pas exclure l'influence extérieure lorsque les circonstances géographiques et historiques l'ont rendue possible. Selon toute vraisemblance, une telle influence peut être supposée notamment pour le bulgare-macédonien occidental, où se sont manifestés aussi d'autres phénomènes qui le distinguent des autres langues slaves, y compris le bulgare. Il suffit de rappeler, à titre d'exemple, le fait que

la phrase en macédonien occidental standard¹², à la différence des langues slaves en général¹³, peut commencer par un mot non-accentué¹⁴. Dans ce cas-là, l'influence extérieure est indéniable. Le macédonien occidental (et, par conséquent, le macédonien standard) s'est éloigné dans ce cas-là (mais pas seulement) du type des langues slaves où, semble-t-il, il a été conservé un trait ancien des langues indo-européennes qui consiste à ne pas commencer la phrase par un mot non-accentué (la loi de Wackernagel).

Pour conclure, je dois souligner que la question de l'éviction de l'infinitif par les formes personnelles du subjonctif dans les langues balkaniques exige des recherches ultérieures plus complètes.

Littérature :

Idriz Ajeti, « Për historinë e marrëdhënieve të hershme gjuhësore shqiptare-sllave », in *Studime filologjike*, 1972.

Henning Andersen, « Le lingue slave », in *Le lingue indoeuropee*, a cura di A. G. Ramat & P. Ramat, Il Mulino, Bologna, 1993.

Besim Bokshi, *Prapavendosja e nyjës shqese në gjuhët ballkanike*, Prishtina, 1984.

Shaban Demiraj, *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*, Tirana, 1986.

Shaban Demiraj, *Gjuhësi ballkanike*, Skopje, 1994.

Shaban Demiraj, *Some distinctive features of the standard Macedonian* (communication adressée à un symposium de l'Académie des Sciences de la Macédoine), 2003.

N. P. Evtsiokov, *Samouchitel portugalskogo iazyka*, Moscou, 1972.

¹² Blaže Koneski, *Istorija na makedonskiot jazik*, Kultura, Skopje, 1967, p. 14.

¹³ Henning Andersen, « Le lingue slave », in *Le lingue europees*, Il Mulino, Bologne, 1993, p. 476 sq.

¹⁴ Horace Gray Lunt, *A Grammar of the Macedonian Literary Language*, Skopje, 1952, p. 23.

Wilfried Fiedler, « Zhvillimi i infinitivit gegë nga aspekti i ballkanologjisë », in *Gjurmime albanologjike*, Seria e shkencave filologjike, V-1975, Prishtina 1976, pp. 27-49.

Wilfried Fiedler, « Zur Typologie der grammatischen Interferenz zwischen den Balkansprachen im Bereich der Konnektive », in *Linguistische Studien*, Reihe A, Berlin, 1987.

Wilfried Fiedler, « Zur Arealtypologie des Konjunktivs in den Balkansprachen », in *Linguistische Studien*, Reihe A, Berlin, 1987.

Wilfried Fiedler, *Das albanische Verbalsystem in der Sprache des Gjon Buzuku (1555)*, Prishtina, 2004.

Gramatica limbii române, I (2^e édition), Bucarest, 1963.

Maria Teresa Hundertmark-Santos Martins, *Portugiesische Grammatik*, Tübingen, 1998.

Gheorghe Iv nescu, *Istoria limbii române*, Ia i, 1980.

Radoslav Kati i , *The Ancient Languages of the Balkans*, 1-2, the Hague-Paris, 1976.

Blaže Koneski, *Istorija na makedonskiot jazik*, Kultura, Skopje, 1967.

Horace Gray Lunt, *A Grammar of the Macedonian Literary Language*, Skopje, 1952.

Maria Helena Mira Mateus, *Gramatica de lingua portuguesa: elementos para a descriçao da estrutura, funcionamento e uso do português actual*, Lisbonne, 1983.

Haralambie Mih escu, *Influen a greceasc asupra limbii române pân în secolul al XV-lea*, Editura Academiei, Bucure ti, 1966.

Seit Mansaku, « Ndërtimet foljore modale mund dhe duhet », in *Studime filologjike*, 1979/3.

Franz von Miklosich, *Über die Einwirkungen des Türkischen auf die Grammatik der südosteuropäischen Sprachen* , Tempsky, Wien, 1889.

Le lingue indoeuropee, a cura di Anna Giacalone Ramat e Paolo Ramat, Il Mulino, Bologna, nuova edizione 1994.

Helmut Rix, *Historische Grammatik des Griechischen. Laut- und Formenlehre*, Darmstadt, 1976.

Kristian Sandfeld, *Linguistique balkanique : problèmes et résultats*, Klincksieck, Paris, 1930.

Eduard Schwyzer, *Griechische Grammatik: auf der Grundlage von Karl Brugmanns Griechischer Grammatik* (dritte Auflage) I, II, München, 1959.

Georg Renatus Solta, *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*, Darmstadt, 1980.

Gunnar Svane, « Slavische Lehnwörter im Albanischen », *Acta Jutlandica LXVIII*, (Humanistische Reihe 67), Aarhus 1992.

Jacob Wackernagel, « Über ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung », *Indogermanische Forschungen*, 1, 1892.

Ruzhdi USHAKU

**UN ANTHROPONYME ALBANAIS DE 1188
- De l'anthroponyme « Floquart »
dans *Florimont* d'Aimon de Varennes -**

Le roman de *Florimont*, écrit en ancien français, fut composé en 1188. C'est avant tout un roman d'aventures dont le sujet est essentiellement albanais-balkanique. Très tôt, cet ouvrage suscita l'intérêt des érudits. Cependant ce n'est qu'en 1932 que le savant Alfons Hilka fit paraître une édition du manuscrit F¹. Ce roman, bien que publié tardivement ne cessa d'intéresser les chercheurs. Il comprend, entre autres, plusieurs toponymes et anthroponymes d'un grand intérêt pour l'onomastique balkanique médiévale,

L'anthroponyme *Floquart*, objet de ce travail, a été partiellement étudié et présenté dans le cadre d'une conférence scientifique préalable². À cette occasion, nous nous proposons de consacrer, une analyse particulière et plus détaillée, à l'anthroponyme *Floquart* qui, à notre connaissance, n'a fait auparavant l'objet d'une interprétation ou analyse étymologique. Avant de procéder à l'étude ou à l'interprétation de cet anthroponyme, il convient de mentionner certains critères méthodologiques qui nous ont servi de guide dès le début de notre étude :

- Les noms de personnes dans le roman de *Florimont*, excepté leurs graphies ou formes de base, apparaissent dans certains manuscrits, et parfois dans les mêmes manuscrits, sous des

¹ Alfons HILKA, *Aimon de Varennes, Florimont*. Ein altfranzösischer Abenteuerroman, unter Benützung der von Alfred Risop gesammelten handschriftlichen Materialien, Göttingen, 1932, CXLII+638 pages.

² La communication intitulée *O nekim antroponimima i toponimima u srednjovekovnom romanu "Florimont" (iz XII veka)* a été présentée à une conférence yougoslave (VII Jugoslovenska onomasti ka konferencija) qui a eu lieu à Prishtina du 6 au 9 octobre 1987.

graphies ou formes modifiées, souvent dues aux fautes commises par les copistes.

- Ces anthroponymes, suivant leurs fonctions syntaxiques dans le texte du roman, sont souvent soumis à la flexion (au cas sujet, cas régime ou cas obliques) propre à l'ancien français.
- Comme point de départ méthodologique pour l'analyse des noms de personnes dans ce roman, y compris le nom de personne *Floquart*, doit nous servir la forme standard et, dans le cas concret, la structure lexico-sémantique de base du mot composé, abstraction faite de la forme graphique que peut prendre un anthroponyme suivant la flexion en ancien français.

En conséquence, vu les critères morpho-syntaxiques et flexionnels de l'ancien français, il est logique que comme forme de base se présente celle du cas-régime *Floquart*³ aussi bien que la forme *Florimont*, le cas-sujet de ces noms de personnes étant *Floquars* et *Florimons*.

A. La forme “Floquart” comme forme de base pour l’analyse et l’interprétation de la structure lexico-sémantique d’un mot composé

Le nom de personne *Floquart* dans ce roman apparaît, en dépendance de sa fonction syntaxique, sous la forme *Floquars* ou *Floquart*, ce qui nous permet, dès le départ, de la considérer forme de base pour l'analyse lexico-sémantique et étymologique. Cependant, il convient de mentionner que parfois apparaît une forme **Floquarz** (ou

³ Voir. Marcel COHEN, *Histoire d'une langue : Le Français* (dès lointaines origines à nos jours), IV^e édition, Paris, Editions sociales, 1973, p.111 ; Guy RAYNAUD de LAGE, *Introduction à l'ancien français*, V^e édition, Paris, Société d'Enseignement Supérieur, 1986, p. 16 ; Edouard BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, Paris, C. Klincksieck, 1967, § 302, a.p. 629; Cf. aussi HILKA, *op. cit.*, pages LXVI; LXXIII; XCV; XCVI; 629.

Flocarz), avec un **z** de flexion, ce qui s'explique par la combinaison de la dentale **t** avec la spirante **s** donnant l'affriquée **ts** (écrite **z**)⁴.

A l'appui du manuscrit F (manuscrit de base pris par A. Hilka), nous avons compté, suivant la flexion, les formes ou graphies *Floquars* ou *Floquart* soixante-six fois, contre trois fois de l'apparition de ce nom de personne sous une forme différente comme *Fouquart* deux fois et *Fouquars* une seule fois (cf. les vers 1876; 1897 et 1864 du roman). Il est à signaler que ces trois formes isolées apparaissent, dans certains manuscrits, en variantes plus proches de la forme la plus fréquente *Floquart* ou *Floquars* mentionnée plus haut⁵. En conséquence, les trois exceptions concernant une forme différente sont, selon toute apparence, dues à la faute du copiste.

En dehors de la forme *Floquart*, acceptable et acceptée comme forme de base et réelle de l'anthroponyme en question, il est nécessaire de préciser sa transcription phonétique. Dans ce sens il est à noter que le groupe **qu** en ancien français est souvent employé pour marquer le phonème **c= k**, autrement dit, la graphie **qu** équivaut au phonème **k**. Pour le phonème **k** on trouve souvent dans certains manuscrits de ce roman les graphèmes **c** ou **k**, soit l'anthroponyme en question sous la graphie *Flocart*, *Flokars* et ainsi de suite⁶. En ce qui concerne la consonne finale ou le graphème **t** de la forme de base *Floquart*, il est à mentionner qu'elle est prononcée en ancien français. De là, nous croyons pouvoir conclure que la transcription phonétique de l'anthroponyme *Floquart* doit être *Flocart* (Flokart) et comme telle elle doit nous servir de critère indispensable pour l'analyse et l'interprétation sémantique ou étymologique de ce nom de personne.

L'anthroponyme *Floquart*, à la différence des anthroponymes *Florimont*, *Garganeus*, *Edorie* et d'autres interprétés par l'auteur du roman, ainsi que de certains anthroponymes interprétés par nos prédécesseurs, l'anthroponyme *Floquart* n'a pas été interprété ni par l'auteur du roman ni, à notre connaissance, par nos prédécesseurs. L'anthroponyme *Mataquas* n'a pas été interprété non plus, et ces

⁴ Cf. Guy RAYNAUD de LAGE, *op. cit.*, p. 19-20; Pierre GUIRAUD, *L'ancien français*, Paris, P.U.F., Que sais-je?, 1971, p. 69.

⁵ Voir Alfons HILKA, *op. cit.*, p. 73 (*Flocars*, *Floquars*, *Floquarz*, *Floxart*, *Folquarz*, *Folquaz*).

⁶ *Idem, ibidem*, les notes aux pages 73; 104; 105; 106; 114; 128; 158; 282; 367 *passim*.

deux personnages du roman *Florimont* sont attestés comme personnages albanais ou personnages dans la Cour de *Duras d'Albanie*. Ces faits nous ont ramené, étant donné le contexte ethnique-géographique où sont mentionnés ces personnages, à chercher leur source étymologique dans la culture, la tradition et la langue albanaises de l'époque où l'auteur du roman a recueilli les légendes et les traditions correspondantes.

B. L'anthroponyme *Floquart* comme structure motivée albanaise

Au cours de notre analyse de l'anthroponyme *Floquart*, nous n'avons pas rencontré de traces ou d'éléments convaincants qui nous ramèneraient à une source grecque, latine, française, ou à des arguments nécessaires qui rendraient interprétables cet anthroponyme par des phénomènes linguistiques de ces langues ou d'autres langues de l'époque, parlées dans les Balkans. Cependant, dans la langue et la tradition anthroponymique albanaises est conservé, même de nos jours, l'adjectif composé *flokart* (= "aux cheveux d'or", devenu substantif *flokart* et employé par tradition comme nom de personne *Flokart* (masc.) et *Flokartë* (fém.). Nous croyons donc pouvoir déduire que le nom de personne *Floquart* dans le roman de *Florimont* représente un nom composé albanais de structure lexico-sémantique motivée, interprétable au moyen de la langue albanaise à partir d'un premier élément *Floqu-*, *Floc-*, *Flok-* = "cheveu" et un deuxième –art= "d'or" de combinaison nom+adjectif.

Pour exclure toute conjecture intuitive, il convient d'apporter d'autres arguments en faveur d'une origine proprement albanaise de l'anthroponyme en question.

1. L'anthroponyme *Floquart*, selon le roman, désigne le maître du héros principal *Florimont* dans la cour de Duras d'Albanie.
2. En conséquence, il est logique, en dehors des noms grecs, latins et d'autres mentionnés dans le roman, qu'on trouve aussi quelques noms de personnes albanais, surtout quand il s'agit des personnages du pays nommé Albanie, ou des personnages qui appartiennent au contexte ethnique-géographique albanais.

3. Dans l'anthroponyme *Floquart*, qui coïncide avec le même nom composé et anthroponyme albanais *flokart*, il est bien évident et possible d'y chercher et d'y trouver un nom motivé, correspondant à l'esprit de la formation des noms de personnes à cette époque-là, d'autant plus que dans ce roman il existe d'autres noms de personnes composés et motivés de cette nature tels que *Florimont* ("La Fleur du monde(ou de la montagne)", "Li Povres Perdus" ("Le Pauvre perdu") *Quacopedie* (= "Le mauvais garçon") et d'autres.

Excepté ces données, nous trouvons utile et nécessaire de procéder à une analyse et interprétation plus complète de ce nom de personne au niveau linguistique ou philologique.

C. Analyse linguistique et philologique de l'anthroponyme Floquart

L'anthroponyme *Floquart*, pensons nous, appartient à la catégorie des noms de personnes mots composés qui, comme on vient de le signaler, apparaissent souvent dans ce roman. C'est un nom de personne appellatif composé, comprenant deux éléments composants de structure nom+adjectif = nom composé, respectivement de structure lexico-sémantique albanaise *flok* ("le cheveu" et *-art* (= "le /aux/ cheveux d'or").

Le premier élément composant, soit le lexème ou mot albanais *flok*, *floku*, est un mot standard albanais désignant le cheveu qui recouvre le crâne de l'homme, employé régulièrement dans la langue albanaise écrite et parlée.

Les traces du mot albanais *flok*, *floku* sont rencontrées dans des sources patronymiques et toponymiques telles que *Flocha* de 1409, *Floku* de 1431, *Flokovci* de 1348⁷, ce dernier désignant un village médiéval, considéré village albanais dont le nom est mis en rapport avec le mot albanais *flokë*⁸. Dans le *Dictionarium Latino-*

⁷ Dhimitër S. SHUTERIQI, "Fjalë nga leksiku i shqipes para Buzukut" (879-1553), in *Studime filologjike* 1/1981, p. 177.

⁸ Voir Petar SKOK, *Etimologijski rje nik hrvatskoga ili srpskoga jezika I*, A-J, Zagreb, JAZU, 1971, p. 522.

Epiroticum de 1635 de F. Bardhi, on trouve pour le mot latin *capilli* le correspondant albanais *flokët*.

En faveur de l'ancienneté de ce mot albanais, nous croyons pouvoir citer le dérivé albanais *floçkë* désignant la figure folklorique et fabuleuse albanaise, imaginée comme "une belle jeune fille aux cheveux longs qui hante les fleuves, les rivières, la mer, et qui apparaît souvent au bord de la mer pour se coiffer". C'est tout simplement la nymphe ou la naïade albanaise. Dans la tradition de certaines régions maritimes albanaises, cet être mythique est imaginé comme "une sorte de Sirène ("mi-jeune fille et mi-poisson"). La motivation de la formation de ce mot et sa fonction référentielle sont suffisamment claires et le nom *floçkë* est mis, croyons-nous, à juste titre, en rapport avec le mot albanais *flok*, ou son dérivé *flokëç*⁹. Ce dérivé *flokëç*, *floçkë* du mot base *flok* est particulièrement important du fait qu'il désigne le nom de la figure mythique ou fabuleuse albanaise *floçkë*, *floçka* (=nymphe, naïade) appelée ainsi à cause de ses cheveux longs.

Le deuxième élément composant *-art* ("d'or") est un dérivé du mot albanais *ar*, *ari* issu du latin *aurum* désignant le métal précieux. Le mot albanais *ar* est attesté dans le Dictionnaire de F. Bardhi cité ci-dessus (de 1635) pour équivalent du mot *aurum* (=or) du latin.

L'emploi de l'adjectif composé *flokart* est attesté dans la tradition folklorique épique ou légendaire des *Arbëreshë* (Albanais d'Italie), *flokart*, épithète d'un héros légendaire albanais ("po i bukur, *flokart*=ma bello dai cappelli d'oro...), preuve d'une formation remontant haut dans le passé ou plus précisément comme un composé albanais. D'autre part, le mot *flok* est très productif dans les composés albanais de cette catégorie : *flokargjend*, *flokëbardhë*, *flokëkuq*, *flokëverdhë*, *flokëbutë*, *flokëdredhur*, *flokëlëshuar*, *flokëthinjur*, *flokëbardhur*. Le deuxième élément composant *-art* est aussi assez productif et il apparaît dans des composés albanais tels que *dorartë* ou *duarartë*, *gojartë*. Analogiquement on emploie le composé

⁹ Voir Dr. Eqrem ÇABEJ, *Studime gjuhësore I*, Prishtinë, Rilindja, 1976, p. 190.

albanais (=“*këmbargjend* où le mot *ar* est remplacé par le mot *argjend* (=“argent”).

Il convient de mentionner que dans la tradition anthroponymique albanaise est attesté l’anthroponyme *Flokart* et *Flokartë*¹⁰ de même qu’un nombre d’anthroponymes de cette catégorie tels que *Dorart*, *Gojart*, *Mollart*, *Kryeart*¹¹ qui, par la formation et la structure lexico-sémantique analogue, ne peuvent être séparés des composés mentionnés plus haut et, en conséquence, ni des composés – noms appellatifs de motivation correspondante lexico-sémantique ou étymologique. Parmi ces derniers, le nom *Gojart* apparaît en 1555 dans l’œuvre *Meshari* de Gjon Buzuku.

Il est à signaler aussi qu’en 1634-1650 est attesté un nom de famille albanais *Gojë-arti* (*Shën Gjon Gojë-arti*)¹² employé comme sobriquet, et par la suite dans l’œuvre *Cuneus Prophetarum* de Pjetër Bogdani en 1685¹³, ce qui prouve une haute tradition de l’emploi des noms albanais analogues à l’anthroponyme *Flokart*.

De manière analogue on rencontre dans d’autres langues et cultures de plus haute tradition les noms de personnes ou sobriquets. Il suffit de rappeler ici les personnages dans la *Chanson de Roland* tel que Charlemagne “à la barbe fleurie” ou Thierry avec l’épithète les cheveux noirs (“Noirs les chevels”), de même que dans le *Roman de Tristan* (XII^e s.) Iseut la Blonde ou “*la belle aux cheveux d’or*”¹⁴ et ainsi de suite.

D. L’anthroponyme composé *Flokart* – un type d’ancienne construction albanaise

En dehors de la structure lexico-sémantique de l’adjectif composé *flokart* ou de l’anthroponyme *Flokart*, il est à noter que dans

¹⁰ Cf. A. KOSTALLARI - M. DOMI - P. DAKA - S. MANSAKU, *Emra njerëzish mbi bazën e gjuhës shqipe*, Tiranë “8 Nëntori”, 1982, pages : 32 ; 94.

¹¹ A. KOSTALLARI..., *op. cit.*, pages: 26 ; 34 ; 114.

¹² Cf. I. ZAMPUTI, *Relazione mbi gjendjen e Shqipërisë Veriore dhe të Mesme në shek. XVII*, t. II (1634-1650), Tiranë, 1975, p. 185.

¹³ CVNEVS PROPHETARVM a Petro BOGDANO, Pars prima, Patavii, MDC LXXXV, Scal.I. Lig. VI, 43, p. 244/245.

¹⁴ Cf. Ruzhdi USHAKU, *Hulumtime etnolinguistike –Ethnolinguistic Researchs*, Prishtinë, Fakulteti i Filologjisë – University of Prishtina-Faculty of Philology, 2000, p. 233.

cet anthroponyme nous distinguons le type d'un composé, ou l'ancien type des composés albanais employés de nos jours comme toponymes tel que *Fushëbardhë*, *Malbardhë*, *Malkeq*, *Ujmir*¹⁵. D'autre part., la construction de l'anthroponyme *Flokart* est analogue à celle des toponymes composés où l'épithète est régulièrement postposée au substantif : *Mali i Thatë*, *Ujt e Zi* et d'autres¹⁶. Les constructions du type nom+adjectif sont rencontrées dans les documents les plus anciens de l'albanais écrit aussi bien que dans les sources onomastiques¹⁷. Tels sont les composés *buzëgjanë*, *bukëzezë*, *bukëmirë*, *burrëmadh*, *gojëmadh*, *këmbëkeq*, *qimekeq*, *buzëbardhë*, et d'autres attestés dès le début du XIV^e siècle comme noms de famille-sobriquets : *Marino Buzëgjani* (1304), *Bucceseos* (1304), *Paulus Burmad* (1335), ainsi qu'un grand nombre de noms de familles qui apparaissent dans le *Catasto Veneto di Scutari* des années 1416-17, tels que *Alessio Buchemir*, *Benco goglimadj*, *Jon cammmadj*, et plus tard *Busibardhi* (*Buzëbardhi*) de 1467 et d'autres¹⁸.

En faveur de l'ancienneté des épithètes albanaises de ce genre, et surtout de l'épithète *flokart* (= "aux cheveux d'or") dans la tradition ethnolinguistique illyrienne ou albanaise, nous rajouterions des données dues aux écrivains et chroniqueurs anciens sur les Illyriens qui se distinguaient par leurs "cheveux d'or", y compris huit personnalités illyriennes témoignées dans l'histoire romaine comme "aux cheveux d'or" ou "aux cheveux bruns", excepté Julianus "aux cheveux noirs"¹⁹.

Pour en terminer nous citerions une source récente due à un savant français qui mentionne un personnage *Flocart* dans le roman d'Abladane du XIII^e siècle et constate que "Flocart provient en effet du roman de *Florimont*, écrit en 1188 par Aimon de Varennes. Et

¹⁵ Cf. Dr. E. ÇABEJ, *Studime gjuhësore VII*, Prishtinë, Rilindja, 1986, p. 248.

¹⁶ J. GJINARI, "Mbi vazhdimësinë e ilirishtes në gjuhën shqipe" in *Ilirët dhe gjeneza e shqiptarëve*, Tiranë, USHT, 1972, p. 178.

¹⁷ Androkli KOSTALLARI, "Mbi disa veçori të fjalës së përbërë në gjuhën shqipe", in *Studime mbi leksikon dhe mbi formimin e fjalëve në gjuhën shqipe*, I, Tiranë, USHT, 1972, p. 75.

¹⁸ *Idem, ibidem*, p. 75; Cf. Dhimitër S. SHUTERIQI, "Fjalë nga leksiku (...)", in *Studime filologjike*, 1/1981, p. 170; 2/1981, p. 154; 161.

¹⁹ Cf. Otto Reche, "Raca dhe djepi i indogermanëve" (1936), in *Bota shqiptare*, Tiranë, 1943, 99-100; 104-105.

c'est ce texte, plutôt que son épitaphe, qu'a dû lire sinon Richard de Fournival-l'auteur du Roman d'Abladane"²⁰.

Les faits ci-dessus prouvent que, au moyen âge, chez les Albanais de même que chez les autres peuples des Balkans étaient en emploi fréquent les sobriquets selon les traits physiques en fonction des surnoms familiaux²¹. On rencontre aussi des exemples semblables dans l'anthroponymie moyenâgeuse²², phénomène qui revient à l'anthroponyme albanais *Flokart* et en conséquence à l'anthroponyme *Floquart* dans le roman moyenâgeux *Florimont*.

C o n c l u s i o n

En conclusion, pour ce qui est de l'anthroponyme *Floquart* attesté dans le roman de "Florimont" de 1188 et à l'appui des faits présentés dans notre travail, nous croyons pouvoir énoncer les constatations suivantes :

- L'anthroponyme *Floquart*, ainsi que certains anthroponymes de cette nature témoignés dans le roman *Florimont*, comprend une structure lexico-sémantique complexe et motivée.

- À la différence de certains anthroponymes de cette catégorie, interprétés par l'auteur du roman ou par nos devanciers, l'anthroponyme *Floquart* est l'un des noms de personnes qui n'a pas fait l'objet d'une interprétation ou explication étymologique préalable soit de l'auteur du roman lui-même, soit des chercheurs précédents.

- Bien que cet anthroponyme restât plus ou moins obscur au niveau étymologique, il est bien évident que, en premier lieu, il désigne le maître du prince *Florimont* à la *Cour de Duras d'Albanie*.

- En conséquence, le nom de personne *Floquart* ne peut être éloigné ni exclu du contexte ethnique-géographique où se déroulèrent des événements légendaires décrits dans ce roman.

²⁰ Cf. Christopher LUCKEN, "Écrire les Fondations. Amiens et le Roman d'Abladane", in *Villes écrites. Espaces et société*, L'Harmattan 94/1998, p. 95-111.

²¹ Voir Konstantin JIRE EK, *Romani u gradovima Dalmacije tokom srednjega veka II*, Beograd, SANU, 1962, p. 50 ; 77 ; 86-88.

²² *Idem, ibidem*, p. 50.

- En recueillant les motifs et les événements légendaires de l'époque, l'auteur du roman aurait noté le nom de ce personnage tel qu'il l'aurait entendu, sans donner une information plus détaillée concernant son étymologie ou sa motivation lexicale-sémantique.

L'anthroponyme *Floquart*, comme on vient de le voir, peut être interprété au niveau philologique ou linguistique, ethnique-géographique, géographique, comme il apparaît, d'une façon plus complète au moyen de l'albanais.

En tenant compte de nos connaissances actuelles sur les premières traces de l'albanais écrit²³, l'anthroponyme *Floquart* attesté dans le roman *Florimont* de 1188 serait désormais non seulement le plus ancien anthroponyme albanais de forme composée, mais aussi le plus ancien mot composé albanais témoigné sous une forme écrite.

²³ Voir Dhimitër S. SHUTERIQI, *Shkrimet shqipe në vitet 1332-1850*, p. 27, 32 passim. *Idem*, "Fjalë nga leksiku (...)", in *Studime filologjike*, 1/1981 et 2/1981.

BEQIR META**QUELQUES DONNEES HISTORIOGRAPHIQUES
SUR L'ORIGINE, LA POPULATION
ET LES AGGLOMERATIONS DES VALAQUES**

La question complexe du nombre et de l'étendue des agglomérations de Valaques dans les Balkans, ainsi qu'en Albanie, est une des plus controversées. Les données dont on dispose à ce sujet sont différentes et parfois diamétralement contradictoires.

Selon Alexic, les Aroumains de Macédoine, d'Albanie et d'Épire n'atteignaient pas le chiffre de 300 mille âmes.

Des chiffres intéressants que l'on peut considérer comme crédibles et non tendancieux ont été avancés aussi par Gustav Weigand, qui a voyagé à travers les agglomérations de Valaques en Albanie en 1889¹. Il séparait les Aroumains dans les groupes suivants² :

I – Les Aroumains d'Albanie des hauteurs du Gramoz :

- Densk (dans la partie sud-ouest des montagnes), 400 habitants,
- Pilgades (dans la partie méridionale), 250 habitants, et
- Gramoz (dans la partie est), les villages de Nikolica, LInotrop, Fusha, Varten, 300 habitants.

II – Le groupe des hauteurs de la Morava :

- Plasa, 540 habitants valaques,
- Stropan, 240 habitants valaques, et
- Morava, 180 habitants.

¹ Gustav Weigand, *Die Aromunen - Ethnographisch - Philologisch - Historische Untersuchungen*, Leipzig, 1895.

² *Ibid.*, p. 286.

III – Le groupe des hauteurs de Kamne :

- Llënga, 450 habitants valaques,
- Niça, 150 habitants valaques, et
- Grabova, 400 habitants.

IV – Le groupe Dörfer en Musachie (les villages de la Myzeqe), la zone à l'ouest de Berat jusqu'à la mer Adriatique, où six villages étaient à majorité valaque. Weigand affirmait qu'il y avait également quelques maisons éparses qui, avec les autres dans les trente-huit villages de la Myzeqe, faisaient en tout un millier de foyers comptant 7 mille habitants. Leur nombre en hiver, au retour de la transhumance, pouvait aller jusqu'à 10 mille habitants. Weigand donnait le chiffre global de 16 850 Valaques en Albanie.

Quelques décennies plus tard, l'Institut national de la statistique et des études économiques de France donnait lui aussi un chiffre modéré et proche des résultats de Weigand. Selon une publication de cet institut, les Aroumains et les Koutso-Valaques d'Albanie étaient calculés entre 10 mille et 20 mille personnes. Ils avaient émigré de Roumanie ou bien pouvaient être des restes des colonies romaines ou des descendants de la population illyro-latine, bien qu'ils soient considérés par les Roumains comme des Thraco-latins³.

Pour compléter le tableau, on pourrait apporter d'autres données concernant des zones particulières de l'Albanie. Ainsi, le consul allemand à Thessalonique pensait-il que Frashër comptait 120 habitants valaques, Zarkan 50, Mitsan 30, Zavalan 75, alors que Voskopoja avait 120 familles aroumaines et 100 familles albanaises, lesquelles comptaient en tout 720 habitants, Korça 600 Aroumains, Bilisht 120, Elbasan 500.

Hahn donnait pour Tirana 100 maisons avec 1 000 habitants, pour Kavaja 10 maisons avec 80 habitants, pour Durrës 50 habitants, Vlora 60 habitants, Berat 3 000 habitants⁴. Selon les calculs de Haret,

³ *Les minorités ethniques en Europe Centrale et Balkanique*, Institut national de la statistique et des études économiques, Paris, Presses universitaires de France, 1946, p. 14.

⁴ *Ibid.*

dans les deux vilayets de Salonique et de Monastir, il y avait 124 000 habitants koutso-valaques⁵. Tandis que Pouqueville estimait que ce chiffre ne dépassait pas les 47 000⁶.

Les sources officielles turques peuvent être considérées comme assez équilibrées et probablement les plus dignes de foi. Pour le kaza de Korça, les statistiques turques de l'année 1908 donnent les chiffres suivants : 33 894 Roumis (Orthodoxes) albanophones, 34 171 Musulmans (Albanais), 1 544 Orthodoxes valacophones⁷.

Alors que les sources historiques et diplomatiques grecques donnent à propos de la population valaque des chiffres très petits qui sont sûrement tendancieux. D'après Christovassilis, les Koutso-Valaques ne peuplaient pas plus d'une dizaine de villages de l'Épire. Il souligne que « les Koutso-Valaques albanais de l'Épire, qui comptent environ 700 familles nomades éparpillées à Prévéza, Parga, Paramithi, Filat, Delvina, Musakia et dans la localité de Zagoria, parlent couramment et de manière égale trois langues, le grec, le valaque et l'albanais, mais écrivent seulement en grec. Ces nomades ont plus de ressemblances avec les Grecs que les autres Koutso-Valaques épirotes⁸.

Si presque tous les auteurs et les hommes politiques grecs ont eu la tendance de minimiser l'existence des Valaques, Rangabe, le ministre grec des Affaires étrangères, a agi autrement. Il écrivait en 1854 dans la revue *Pandora* d'Athènes que les Aroumains de Macédoine, d'Épire et de Thessalie sont des descendants de colonies venues de Roumanie, mais qui ont un caractère latin, et leur nombre atteint environ 600 mille⁹.

Tout comme au sujet des Albanais, les sources grecques renient l'identité particulière des Valaques. Christovassilis souligne que les Valaques de l'Épire « ont non seulement des aspirations grecques et parlent le grec comme une langue maternelle, mais encore

⁵ Giovanni Amadori-Virgilj, *La questione rumeliota (Macedonia, Vecchia Serbia, Albania, Epiro) e la politica italiana*, Bitonto, N. Garofalo, 1908, p. 317.

⁶ *Ibid.*, p. 311.

⁷ Demetre Kolovani, *La question de Koritza*, Paris, 1916, p. 19.

⁸ Christos Christovassilis, *La forza dell'ellenismo in Epiro e i suoi diritti*, Napoli, 1903, p. 8-9.

⁹ Benedetto De Luca, *Gli Albanesi, Macedo-Romeni e gli interessi d'Italia nei Balcani*, Roma, 1913, p. 39.

ne se distinguent en rien des Grecs quant aux sentiments nationaux et religieux, aux désirs et aux idées politiques, ainsi qu'à l'usage des costumes »¹⁰. Selon lui, c'était pour cette raison que « le célèbre propagandiste hostile aux Grecs, Apostol Margariti, bien que disposant de millions et de millions de francs roumains, bien que bénéficiant de l'assistance des autorités turques, n'a pu transformer en instrument à sa solde pas un seul Koutso-Valaque épirote »¹¹.

Les statistiques grecques donnent un nombre très différent de la population, des élèves et des familles aroumaines¹² :

	Élèves	Familles	Individus
Bellkamen	4	4	20
Korça	100	70	350
Elbasan	5	5	25
Moscopolis	327	20	100
Plasa	60	30	150
Shipska	8	30	150
Total	1485	947	4735

Dans les deux vilayets de Salonique et de Monastir, les statistiques grecques donnent le chiffre de 12 000 Valaques, alors que le gouvernement turc les considérait comme 20 000¹³.

Des données très minimisées au sujet des Valaques étaient fournies également par l'Exarchat bulgare qui avait préparé des statistiques sur la population du sandjak de Korça, d'après les données recueillies par ses agents en 1901¹⁴. Selon ces statistiques, il résultait que la ville de Korça comptait 2 077 habitants (1 440 Albanais orthodoxes, 505 Albanais musulmans, 102 Aroumains). Pour les villages du kaza de Korça, on donnait une population de 10 426 habitants (1 992 habitants dans les villages albanais orthodoxes, 5 123 habitants dans les villages albanais mixtes, orthodoxes et musulmans, 1 525 habitants dans les villages peuplés de Bulgares, 280 habitants dans les villages peuplés de Valaques).

¹⁰ C. Christovassilis, *La forza dell'ellenismo* ..., p. 8.

¹¹ *Ibid.*

¹² G. Amadori-Virgilj, *La questione rumeliota*..., p. 315.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ D. Kolovani, *La question de Koritza*..., p. 40.

Les sources roumaines et italiennes, tout au contraire, fournissent des données très gonflées. L'auteur italien Amadori-Virgilj, par exemple, tout en affirmant qu'il n'y avait pas d'élèves et d'écoles aroumaines dans les villes de Leskovik, Gjirokastra, Delvina, Berat, Skrapar, Vlora, Lionsnia (il mentionne une seule école à Përmet, avec 18 élèves et un instituteur), parle d'un nombre relativement important de la population valaque en Albanie Centrale. Concrètement

	Habitants au total	Valaques
Durrës (ville et environs)	54 190	1 330
Tirana	32 670	1 268
Shijak (Shijak, Ishëm, Preza)	16 031	537
Kavaja (ville et environs)	19 316	1 609
Kruja	17 584	Aucun
Total	139 791	4 744

Des données plus importantes que la présence des Valaques en Albanie sont fournies également par un autre auteur italien, Enrico Aci Monfosca¹⁵. Il donne le tableau suivant concernant les minorités en Albanie, un pas qu'il estimait compter environ 800 mille habitants :

	Habitants	%
Illyro-roumains	30 000	3,75
Grecs	15 000	1,87
Monténégrins	1 900	0,16
Bulgaro-macédoniens	3 000	0,38
Total	49 900	6,16

Dans ces données, on constate une tendance à gonfler seulement le nombre des Valaques, ce qui était une tendance générale de la diplomatie et de l'historiographie italienne, notamment durant la période fasciste.

¹⁵ Enrico Aci Monfosca, *Le minoranze nazionali contemplate dagli atti internazionali*, volume II, Paesi Danubiani, Balcanici e Turchia, Firenze, "Vallecchi", 1929, p. 191.

Monfasca divisait en deux groupes la dite minorité « illyro-roumaine » : les Frashëri, qui étaient peut-être originaires de Frashër, et les Moscopoli, dont le nom provenait de Voskopoja et qui étaient le groupe les plus assimilés par les Grecs et par les Albanais¹⁶. Il soulignait que le phénomène de l'assimilation par les Albanais et les Grecs avait été particulièrement rapide au cours des vingt dernières années et qu'il était lié à l'éveil de la nation albanaise et à l'action concomitante grecque en Albanie Centrale et Méridionale¹⁷.

D'après Monfosca, durant la première décennie du XX^e siècle, la population aroumaine avait été considérable à Durrës, Tirana, Elbasan et Berat. « En Albanie Centrale, écrivait-il, on peut dire que presque toute la population orthodoxe était aroumaine, alors qu'elle est considérée maintenant soit comme albanaise, soit comme grecque ». Il prétendait qu'au centre de Durrës il y avait encore 2 342 habitants, à Kavaja 2 144, à Tirana 721, qui étaient orthodoxes et qui avaient presque totalement des origines aroumaines. Selon lui, dans la province d'Elbasan la population aroumaine comptait 2 221 habitants, au mont Sopot 3 414 habitants, alors que d'autres noyaux plus petits existaient aussi dans les villages. Il soulignait que la population aroumaine de Durrës, Tirana et Elbasan représentait environ 18% de l'ensemble de la population de ces provinces. Il affirmait qu'à sud de Durrës, à Musacchia, on rencontre les groupes les plus importants de Frashëri nomades et que d'autres tribus aroumaines plus stabilisées en Albanie du Sud se trouvaient dans la région de Korça. La ville de Korça comptait, selon lui, 3 000 Aroumains.

D'après De Luca, les centres les plus importants des Valaques étaient Monastir, Crusciova, Hrupiste, Gopesci, Moloviste, Negovan, Ohri, Paticina, Papadia, Perlepe, Vlaho-Clisura, Magarova, Resna, Nevesca, Belkamen, Iancovetzi. Dans la région Korça-Elbasan, il y avait Plasa, Korça, Voskopoja, Shipska, Elbasan, Ferivole, Turia, Abela, Grebenea, Samarina, Vlahoiani, Pretori, Janina, Berat, Briasa, Frashër, Furka. Dans la zone de Salonique, il y avait Livezi, Zerna-Reca, Liumnitza, Huma, Lugunza, Petrici, Osciani, Obar, Poroi, Giumaia, Cupa, Ghevregheli, Birislav, Liposci ; dans la région de Veria, Veria, Sellia, Fetiza-Gramaticova, Veria-Maruschia, Veria-

¹⁶ *Ibid.*, p. 195.

¹⁷ *Ibid.*

Xerolivad, Doliani, Vodena ; alors que dans la région Skopje-Kosovo il y avait Tetovo, Lipopeltzi-Kitea, Coceani, Veles.

Il soulignait qu'un noyau puissant de Valaques habitait dans le Pinde, mais il était complètement dénaturé et grécisé. La population aroumaine était qualifiée de majoritaire par rapport à celle grecque même dans le sandjak de Selfidjé, qui était occupé par les Grecs¹⁸.

De Luca prétendait qu'en Albanie du Sud, les régions de Berat, Gjirokastra, Elbasan, Korça, ainsi que toute la région que les Serbes avaient appelé jusqu'à ce temps-là « Stari Vlah », étaient peuplé à grande majorité par des Albanais et des Valaques¹⁹.

Le chercheur roumain Bolintineanu avançait un chiffre presque fantastique des Valaques dans les Balkans : environ 1 200 000²⁰.

Le gouvernement roumain a lui aussi publié des statistiques exagérées concernant les Valaques. Dans le vilayet de Monastir, d'après ces statistiques, il y avait 101 326 habitants et 1 707 élèves qui fréquentaient les écoles aroumaines²¹. En ce qui concernait les centres albanais, on donnait les chiffres suivants :

	Habitants	Élèves
Bellkamen	3700	40
Korça	?	45
Elbasan	7500	10
Voskopoja	3260	55
Plasa	1380	65
Shipska	360	16

Le même rapport faisait état de 688 élèves des écoles aroumaines en Épire et de 355 en Albanie.

Une étude intéressante sur les Valaques a été publiée en 1914 par Alan J. B. Wace dhe M. S. Thompson²². Ils affirmaient que les

¹⁸ B. De Luca, *Gli Albanesi...*, p. 39.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ G. Amadori-Virgilj, *La questione rumeliota...*, p. 311.

²¹ *Ibid.*, p. 315.

²² Alan John Bayard Wace, M. S. Thompson, *The Nomads of the Balkans*, New York, 1914. Réédité en 1971.

Valaques de l'Albanie étaient connus sous le nom de Frasherots, alors que les Grecs les appelaient Arvanito-Vlakhi, c'est-à-dire Valaco-Albanais. Ces auteurs soulignent que les Valaques habitant à Bellkamen et à Negovan, ainsi que les Albanais, appartenaient au groupe Frasheriotte²³. Ils mentionnent Nikolica et Linotop comme des villages qui, au XVIII^e siècle, avant de tomber aux mains des Albanais, avaient été prospères et célèbres. Leur population avait déjà émigré vers d'autres pays²⁴.

Au nord de Gramoz, ils distinguaient un autre groupe de Valaques dont le centre était à la ville albanaise de Korça. Ce groupe était divisé en deux parties dont l'une s'étendait à l'est de Korça et rassemblait les villages de Plasa, Morava et Stropan, habités principalement de Frasheriottes, qui étaient des bergers, tandis que l'autre était composée de quelques familles qui s'étaient établies dans la ville mixte bulgare-albanaise de Bilisht. Ils considéraient que ces Frasheriottes étaient arrivés tardivement, au XVIII^e siècle.

Les Valaques de Korça, selon eux, étaient originaires des Frasheriottes de Plasa et des villages environnants, mais il y avait aussi quelques familles de Voskopoja qui étaient pour la plupart sous influence grecque, ainsi que peu de familles de la région du Gramoz.

L'autre subdivision des Valaques de cette région s'étendait autour de Voskopoja et de Shipska qui, aux XVII^e-XVIII^e siècles, avaient été des villes grandes et prospères. Des deux Voskopoja, l'une, la Plaine de Musk (*Plain of Musk*), était la plus grande et la plus célèbre, car c'était un important centre commercial pour l'Albanie Centrale et la Macédoine Supérieure. Ses commerçants avaient des filiales à Venise, Vienne et Budapest et fréquentaient la grande foire de Leipzig. La riche colonie orthodoxe de Vienne était composée, dans une grande mesure, par les Valaques de Voskopoja et des autres pays²⁵.

Les habitants locaux croyaient que la ville de Voskopoja avait compté autrefois entre 8 et 10 mille maisons et une population de 60 mille âmes. Weigand avait tendance à y croire, mais Leake était plus

²³ *Ibid.*, p. 213.

²⁴ *Ibid.*, p. 213-214.

²⁵ *Ibid.*, p. 214.

sceptique. Quant à lui, Wace pensait que la population de cette ville avait pu compter 20 mille habitants.

À juger du monastère de Saint-Prodrôme, se situant à une demi-heure plus au nord et qui a été construit en 1632, et de la plupart des églises de la ville qui datent de la période entre 1700 et 1760, ils parvenaient à la conclusion que la période de l'épanouissement de cette ville se situait entre les années 1650 et 1750.

Wace et Thompson croyaient aux légendes sur la destruction de Voskopoja par les Albanais, d'abord en 1769 et ensuite en 1788. En réalité, l'assaut contre cette ville a été encouragé et organisé par la Sublime Porte et par le Patriarcat grec d'Istanbul, qui se sont servis de la population locale albanaise en incitant le fanatisme religieux. Alors que le chercheur Pëllumb Xhufi a argumenté de manière convaincante que la chute de Voskopoja est liée principalement à des raisons économiques et notamment à la crise du commerce de la laine et des autres produits locaux²⁶.

Les auteurs susmentionnés soulignent que c'est finalement le règne despotique d'Ali Pacha qui a entraîné la destruction totale de Voskopoja et que ses habitants se sont dispersés dans les Balkans²⁷.

Il faut noter toutefois que Wace et Thompson ont clairement reconnu la splendeur et la chute de Voskopoja pour des raisons économiques, en avançant aussi quelques arguments sur l'évolution du processus historique de l'assimilation des Valaques. Ils affirment que le commerce que faisaient les Valaques a connu un grand essor au XVIII^e siècle. Les commerçants valaques s'étaient établis à Jannina, Metsovo, Kalarites, lorsque Voskopoja se trouvait à l'apogée de son développement. C'est de la fin de cette période que datait aussi la fondation d'une grande partie des colonies valaques autour de Monastir et de Seres. Au XVIII^e siècle, le commerce a entraîné un grand développement de la vie dans des agglomérations stables. Entre autres effets, elle a accru le poids économique des Valaques, mais elle a aidé en même temps leur assimilation. Devenant des commerçants et des artisans en ville, les Valaques sont tombés en contact étroit avec d'autres peuples. Apprendre le grec est devenu indispensable ;

²⁶ Pëllumb Xhufi, *Shekulli i Voskopojës (1669-1769)*, Tirana, "Toena", 2010.

²⁷ Alan John Bayard Wace, M. S. Thompson, *ibid.*, p. 215-216.

ce n'était plus une question de luxe, en particulier pour ceux qui faisaient du commerce dans les villes grecques. L'hellénisation a été soutenue aussi par le pouvoir du Patriarcat, qui était à son apogée durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. En 1767, le Patriarcat grec, avec l'aide des Turcs, était parvenu à soumettre avec succès les églises bulgare, serbe et roumaine. C'est aussi à ce temps-là qu'ont paru les livres de lecture en langue grecque pour l'instruction des Albanais, des Valaques, etc.

Les dernières années du XVIII^e siècle étaient une période de tourmente et de stress. Les affaires ont périclité, en particulier dans le Sud, touchant les centres prospères valaques comme Metsovo, Vlach-Livadia et Klissura. Les familles qui ont quitté ces villages dans les zones de collines se sont installées dans les villes des plaines et se sont mélangées avec d'autres populations. Cette décadence et le développement du commerce ont contribué à la disparition de la race valaque, alors que l'hellénisme qui se répandait dans les Balkans, notamment parmi les Valaques, a fait un progrès encore plus important²⁸.

La *Géographie* des moines thessaliens Daniel et Grégoire, publiée à Vienne en 1791, soulignait elle aussi que Voskopoja était très riche, qu'elle avait douze sortes de commerce, une école célèbre pour sa qualité et une imprimerie. Elle avait donc tout ce qu'il y avait de précieux dans une ville européenne. L'imprimerie, qui était dirigée par un moine appelé Grégoire, était une des premières imprimeries de la Turquie d'Europe.

Wace et Thompson ont écrit qu'en Albanie il y avait deux groupes définis de Valaques, le groupe méridional à l'ouest du mont Gramoz jusqu'au nord de Permet, entre les fleuves Aous (Vjosa) et Osum, et le groupe septentrional qui commençait à l'ouest de Berat. Le groupe méridional comptait seulement quatre ou cinq petits villages, y compris Frashër, d'où avaient pris leur nom les Frasheriotés. Au-delà de Berat, il y avait 38 villages ou hameaux, tous petits, avec une population totale d'environ mille âmes en hiver et qui devenait minuscule durant l'été. Les villes de Vlora, Elbasan et Durrës avaient également une population valaque. Les conditions de

²⁸ *Ibid.*, p. 224-225.

vie en Albanie étaient plus primitives que partout ailleurs, les villages étaient plus petits et plus épars, tandis que la population nomade était plus importante²⁹.

Les auteurs susmentionnés affirment que les villages exclusivement valaques étaient tous situés sur des collines ou à leur proximité et que les Valaques qui s'étaient établis ailleurs étaient des colons qui perdaient rapidement leur nationalité. Selon eux, les Valaques installés sur des collines avaient une origine ancienne. Ils avaient subi des changements successifs durant l'histoire, par suite de leur vie nomade.

L'origine et l'histoire ancienne des Valaques, une énigme non déchiffrée

La question de l'origine, de la formation et de l'expansion de la minorité ethno-culturelle aroumaine est encore plus compliquée. Les points de vue concernant l'origine de Valaques sont divers. Les chercheurs qui se sont penchés sur cette question peuvent être divisés en plusieurs groupes.

Un premier groupe d'historiens ont soutenu l'idée que les Aroumains sont les descendants d'une population locale latinisée ou les descendants des colons romains établis dans les Balkans après l'invasion romaine.

Le processus de latinisation se serait produit du III^e au IV^e, mais surtout au I^{er} siècle de notre ère, quand l'empereur Auguste a fait venir de nouveaux colons et les armées romaines se sont installées dans les Balkans de l'Ouest qui servaient de tête de pont pour l'invasion des Balkans du Nord.

Un autre groupe de chercheurs affirment que les Aroumains sont les descendants des Roumains ou des Romains d'Illyries, dont la souche commune thraco-illyrienne s'étendait des Carpates jusqu'au Sud des Balkans. Ce point de vue est soutenu plutôt par des chercheurs roumains.

Les chercheurs grecs se sont employés à prouver que les Aroumains sont des Grecs latinisés. Tandis qu'un autre groupe de

²⁹ *Ibid.*, p. 222-223.

chercheurs soutiennent la thèse selon les Aroumains sont arrivés du Nord, de la région du Danube et de la Save.

Le point de vue le mieux fondé semble être celui qui admet la latinisation de la population locale dans la région des Balkans, lequel est soutenu principalement par des chercheurs occidentaux.

Les chercheurs qui admettent la présence des Valaques au II^e siècle, argumentent le silence concernant leur nom jusqu'au X^e siècle par l'existence d'une autre appellation, peut-être « Romanai ». L'apparition de l'appellation « Valaque » traduirait la consolidation de cette ethnie, bien qu'elle soit rencontrée même sous d'autres noms dans la région des Balkans.

Leur langue c'est un latin balkanique, une variante du latin ancien. Elle a des affinités avec le roumain moderne et certains chercheurs la considèrent comme une branche du roumain ancien.

Le nom « valaque » est mentionné pour la première fois en 976. Quatre ans plus tard apparaît aussi l'appellation « Valachie ». Il est rencontré de nouveau en 1020, dans une lettre adressée à l'archevêque d'Ohrid, qui l'informait de la présence des Valaques en Bulgarie. Après, le nom « Valaque » est employé plus fréquemment surtout dans les documents douaniers, mais aussi dans d'autres sphères.

Selon certaines opinions, le nom « Valaque » est d'origine germanique et signifie « étranger ». Par ce terme les Allemands appelaient la tribu voisine des Celtes et cette appellation a été employée plus largement après la romanisation de la Gaule. Elle a été appliquée ensuite à tous les peuples romanisés, y compris à cette partie de la population illyro-thrace. Probablement, dans ce dernier cas aurait compté aussi l'arrivée des colons gaulois. L'emploi de cette appellation dans les Balkans a été fait pour distinguer cette population des non latins des Balkans, comme les Albanais, les Grecs, les Bulgares, les Serbes, etc³⁰.

Les Grecs appellent les Aroumains « *Koutso-Valaques* », un terme péjoratif qui signifie semi-valaque ou semi-latin. Les Albanais appellent les Valaques d'Albanie *Vllah*, *Tchobans* (c'est-à-dire « bergers », leur profession habituelle), mais aussi *Karagouns*,

³⁰ Arqile Bërxoli, *Minoritetet në Shqipëri*, Akademia e Shkencave e Shqipërisë, Tiranë, 2005, p. 113.

Sarakatchans ou *Llatsifatse*, alors que les Slaves les ont appelés *Zinzares*. Les Valaques s'appellent eux-même *Aroumains*, *Armânji*.

Les difficultés auxquelles se heurte le chercheur des Valaques pour reproduire leur passé ressemblent à l'environnement indéfini où les Valaques construisaient leurs habitations durant l'été. Il y a un espace inexplicable et impossible à combler entre cette partie latinophone des Balkans perdue sous les vagues des invasions barbares à la fin du VI^e siècle et la première manifestation des Valaques dans les sources écrites des siècles plus tardifs. Quand les Valaques font leur apparition aux XI^e et XII^e siècles, on se trouve face à des problèmes contradictoires concernant les questions à savoir où ils habitaient et ce qu'ils faisaient.

Il est impossible de faire un rapport détaillé de l'histoire ancienne des Valaques.

À partir du VI^e siècle, l'existence des Valaques dans les Balkans peut être relevée de la liste des forteresses et des villes fortifiées donnée par Procope. Parmi un certain nombre de toponymes, dont une partie sont italiens, comme par exemple *Kastello Novo*, il y a d'autres appellations comme *Skeptekasas*, *Burgualtu*, *Lupofantana* et *Gemellomuntes*, qui sont avec certitude valaques. Elles attestent que le valaque était à ce temps-là une langue particulière parmi les langues romanes³¹.

L'invasion slave à partir du VI^e siècle a déplacé les tribus valaques des terres sur les plaines et les a obligés à émigrer vers le Sud, dans les vallées montagneuses des Balkans, où les circonstances étaient plus appropriées pour l'élevage, notamment en Macédoine, dans la zone du Pinde (les Aroumains) et en Albanie (les Valaques).

Il y a, après le VI^e siècle, une période pendant laquelle les Valaques ne sont pas mentionnés. Autour de 976, sur les pages de *Kédrénos* on lit que David, le frère de Samuel, le tsar de Bulgarie, était assassiné entre *Kastoria* et *Prespa* par quelques notables valaques nomades. C'est la première mention de l'appellation « valaque ». Par la suite, cette appellation devient fréquente et certaines régions sont baptisées avec ce nom. La Grande Valachie a été pendant plusieurs siècles l'appellation de la Thessalie et de la Macédoine Méridionale,

³¹ A.J.B. Wace, M.S.Thompson, *The Nomads...*, p. 256-257.

alors que la Petite Valachie comprenait des parties de l'Acarnanie, de l'Étolie et de l'Épire.

Le *Strategikon* de Kékauménos donne une description des Valaques en Thessalie, autour de Trikkala et de Larissa au XI^e siècle. À bien des égards, leur mode de vie de cette époque-là ressemblait à celle du XIX^e siècle. D'avril jusqu'en septembre,, les troupeaux et les familles vivaient dans les montagnes. Moralement, ils sont décrits comme des traîtres perfides envers tout le monde et qui ne croient pas en dieu, comme des imposteurs sans cœur, et courageux seulement pour commettre des infamies. Voilà quelle était la description de Kékauménos. Et à l'époque, la Thessalie était pleine de Valaques³².

Un siècle plus tard, le rabbin Benjamin de Tudèle a parcouru la côte orientale de la Grèce en 1160 et a donné une autre description : « Sinon Potamo ou Zeitoun (l'actuelle Lamia) était à un jour de voyage plus loin. Ce sont les frontières de la Valachie, un pays dont les habitants sont appelés des Valaques. Ils sont rapides et descendent de leurs montagnes sur les plaines de la Grèce, commettant des vols et faisant du butin. Personne n'a pris la peine de leur faire la guerre et aucun roi ne les a soumis. Ils n'exercent pas la confession chrétienne. Leurs noms ont des origines hébraïques et certains disent qu'ils ont été des Hébreux, une nation qu'ils appellent leurs frères. S'ils rencontrent un Israélien, ils le dévalisent, mais ne le tuent jamais comme ils agissent avec les Grecs »³³. D'après cette description, il résulte que les frontières de la Valachie étaient au sud de la Thessalie.

Au cours du siècle séparant les deux descriptions susmentionnées, il y a aussi quelques références d'Anne Comnène qui dit : « Dans sa marche en Thessalie, l'empereur Alexis est passé près d'une colline qui, dans la langue commune des races, s'appelait Kissavos et il est ensuite descendu à Exeva, une ville valaque située près d'Andronia ». À propos d'Enos, elle affirme que certains des Bulgares et ceux qui étaient une population nomade s'appelaient communément Valaques. Pudilius était considéré comme un éminent chef valaque en Thrace et les Valaques sont mentionnés comme ayant servi d'éclaireurs aux Coumans à travers les montagnes des Balkans.

³² *Ibid.*, p. 258.

³³ *Ibid.*

Vers la fin du XII^e siècle, les Valaques apparaissent subitement au grand jour. En 1186, l'empereur Isaak a fait augmenter les impôts et prélever des impôts sur les troupeaux de bétail. Les Bulgares et les Valaques se sont rebellés au Nord. Les chefs de l'insurrection étaient Peter et Assen, de race valaque, selon l'historien de l'époque Nicéas.

Jean Cantacuzène et Isaak ont mené contre les Valaques et les Bulgares plusieurs batailles, qu'ils ont perdues pour la plupart. Mais, dans l'entre-temps, une guerre civile a déclenché entre les Valaques et les Bulgares.

Après, c'est Joannice Kaloyan (Johannitius ou Johanizza) qui est devenu roi des Bulgares et des Valaques. Il a régné de 1197 jusqu'en 1207 après la prise de Constantinople par les Francs. Entre-temps, Chrysès, un Valaque qui était le gouverneur de Strumitsa, s'est rebellé contre Byzance. À la suite des défaites subies par Alexis, ce dernier a reconnu Chrysès comme seigneur de Prosakonid et de Strumitsa, avec tous les territoires autour. C'est ainsi qu'en 1199 a vu le jour dans le Vardar un État semi-indépendant sous la direction d'un chef valaque et avec une importante population valaque.

Ensuite, Chrysès a continué la conquête de Prilapus et de la Pélagonie, alors que son allié, Kamytsès, a avancé du Nord en pénétrant en Thessalie. Or cette action s'est soldée par un échec et Chrysès a perdu même le contrôle de Strumitsa.

À ce temps-là, Joannice avait avancé l'idée de trouver un appui en Occident, à Rome, en invitant cette dernière à le reconnaître. Son appel a été accepté avec plaisir par le pape. Le pape et le roi Joannice ont échangé plusieurs lettres où ce dernier soulignait l'origine romaine des Valaques, une prétention que le pape a approuvée en reconnaissant au royaume de Joannice le privilège de frapper monnaie. Ces échanges avaient lieu à un moment où la Quatrième Croisade avait commencé et les Latins étaient arrivés à Constantinople. L'empereur Alexis a été destitué. Or les croisés ont ensuite demandé au roi valaque de se soumettre au nouvel empereur latin de Byzance. Comme il a refusé, la guerre a repris de plus belle.

Les Valaques et les Bulgares, aidés par les Grecs, se sont battus avec acharnement contre les croisés latins. Les croisés ont subi une défaite cuisante devant Andrinople. L'empereur Baudouin a été

fait prisonnier et les appels du pape Innocent III à le remettre en liberté sont restés sans effet. Baudouin est mort ou a été assassiné quelques mois plus tard en Bulgarie. Plus tard, Seres est tombée aux mains des Valaques et a été détruite.

En 1207, Joannice a été assassiné à son tour par un des siens. Le fils de sa sœur, Boril, lui a succédé et a régné jusqu'en 1218, quand il a été renversé par un des fils d'Assen, connu comme Ivan Assen ou Jean Assen II. Sa capitale était la ville bulgare de Tarnovo. Usant tantôt de la guerre, tantôt de la diplomatie, il a beaucoup élargi les frontières de son royaume. Au Sud, il a atteint les frontières de la Thessalie ou de la Grande Valachie, à l'Ouest il a atteint les frontières de l'Illyrie et, à l'Est, jusqu'à Seres. À sa mort, en 1241, son royaume s'est désagrégé.

Il est impossible de déterminer la position relative des Bulgares et des Valaques dans les royaumes des Assen. Il est probablement plus crédible que les Valaques étaient en minorité et qu'il y a eu parmi eux une tendance continue à se convertir en Bulgares. La mise en évidence de l'origine valaque de la part des monarques de ce royaume a été faite probablement pour des raisons diplomatiques et pour gagner le soutien de Rome.

Au moment de la chute du royaume valaco-bulgare, les Valaques ont subitement gagné une importance politique au Nord, dans les montagnes de l'Épire et en Thessalie.

Avec le partage de l'Empire byzantin, quand la Grande Valachie et Thessalonique sont tombées aux mains de Boniface, la Petite Valachie ou l'Épire, l'Étolie et l'Acarnanie étaient restées grecques et leurs populations mixtes, grecques, albanaises et valaques se sont unies dans la haine contre les Francs. Après la mort de Boniface et la chute du royaume de Thessalonique, les Grecs ont élargi les frontières à l'Est et un nouvel État indépendant a vu le jour avec une population majoritairement valaque. Jean Ducas est devenu le roi de la Grande Valachie qui a existé jusqu'en 1308. En 1350, la Petite Valachie a été occupée par les Serbes.

Ainsi, au XIV^e siècle l'histoire des Valaques se tait et, jusqu'après l'occupation ottomane, il se crée un grand vide d'information sur ce peuple³⁴.

L'impossibilité de la plupart des sources byzantines de donner des informations sur les régions au-delà des portes de Constantinople, leur tendance à considérer tous ceux qui ne parlaient pas grec comme des Barbares et leur hésitation à donner des précisions sur les Barbares qu'elles mentionnent, ne sont pas d'une grande aide. On ne peut pas donc être sûr que ceux qui sont appelés des valaques étaient nécessairement des latinophones, on ne peut pas être sûr que les latinophones se cachaient aussi derrière les noms des Bulgares, des Mysiens ou même des Scythes et, avant tout, on ne peut pas s'appuyer sur quelque argument qui prouve par son calme que les Valaques étaient présents.

Tandis qu'aux XIII^e-XV^e siècles le tableau est tout à fait différent. À ce temps-là, les références relatives aux Valaques ne font plus défaut, surtout avec la fondation de l'Empire valaco-bulgare d'Assen, où l'on rencontre aussi des cas où la Valachie est employé comme un nom alternatif de la Thessalie et la Roumanie se manifeste au nord du Danube.

Ce qui devient un problème réel pour cette période-là c'est de savoir comment distinguer une sorte de Valaques d'une autre sorte. Les sources byzantines parlent de généraux qui marchent avec les Valaques ou contre eux. À cette phase-là, le problème des Valaques est indissolublement lié au problème difficile de l'origine du peuple roumain. Nous constatons « comme Alice au pays des merveilles, que les Valaques peuvent être la clef pour ouvrir la porte du problème roumain et, si nous parvenions à ouvrir cette porte, nous pourrions trouver cette clef perdue »³⁵.

L'occupation turque présente une série d'autres difficultés. Les Turcs se sont installés en grand nombre à proximité et sur les territoires où se trouvaient les Valaques, tels que la Thessalie ou la vallée du Vardar, et ils ont provoqué de grands déplacements de populations. Les historiens et les voyageurs turcs, tout comme leurs

³⁴ *Ibid.*, p. 260-265.

³⁵ T. J. Winnifrith, *The Vlaches: The history of a Balkan People*, New York, 1987, p.40.

prédécesseurs byzantins, n'étaient pas curieux de connaître les peuples qui étaient désormais leurs sujets, mais s'intéressaient plutôt à Istanbul. Malheureusement, dans cette phase de leur histoire, les Valaques se distinguent très difficilement des Grecs. C'est le mépris grec pour quiconque ne parlant pas grec qui nous aide dans certains cas à distinguer des Valaques de Grecs aux XIII^e et XIV^e siècles.

Les chroniques slaves qui couvrent les périodes de la fin du moyen âge et les débuts des temps modernes compliquent davantage cette question, car le terme « valaque » elles l'emploient au sens d'origine « étranger » qui s'appliquait à tous ceux qui n'étaient pas slaves. Il est évident aussi que les sources occidentales donnent un tableau tellement confus pour l'ensemble des Balkans que leurs rares références aux valaques, bien que intéressantes, doivent être traitées avec beaucoup d'attention³⁶.

Au moment de la chute de l'Empire ottoman, des voyageurs occidentaux avaient commencé à visiter les Balkans et, puisque les Valaques se trouvaient dans une zone qui était à la tête du mouvement pour l'indépendance, ils sont sortis désormais des ténèbres, devenant l'objet de notes et de réflexions dans l'histoire européenne. La période entre les années 1770 et 1918, quand les Valaques étaient une partie des discussions balkaniques et les Balkans étaient un problème important pour l'Europe, c'est la période où la question valaque a fait couler le plus d'encre et émettre le plus de jugements.

Plus tard, la guerre et la politique ont fait croître la confusion, empêchant l'affirmation des Valaques ainsi que les études plus approfondies sur eux. Face aux civilisations plus connues qui les mettaient en cause, les Valaques semblaient continuer à vivre dans la même simplicité des poèmes homériques.

On doit considérer que les efforts des gouvernements en vue de manipuler les Valaques en leur faveur ont influé sur le travail des ces historiens qui, inspirés de fierté nationale, ont essayé de se servir des Valaques pour soutenir leurs points de vue chauvins.

Avant 1913, beaucoup de Valaques vivaient en Macédoine, l'objet de visées d'annexion de la part de la Grèce, de la Bulgarie et de la Serbie. La Roumanie, si elle avait du mal à étendre ses

³⁶ *Ibid.*

frontières méridionales jusqu'au Pinde, avait la tendance de se servir des Valaques comme d'un contrepoids au soutien de ses autres prétentions.

À cause de l'existence nomade des Valaques et de leur bilinguisme, il était difficile de les inclure dans quelque statistique, mais il était cependant facile de s'en servir quand on visait à manipuler les statistiques ethnologiques.

L'histoire des Valaques et leur langue ont toujours été vues comme une aubaine par les historiens chauvins, dans leur zèle d'apporter des preuves à l'appui des visées de leur pays à l'égard d'un territoire discutable. Cette approche chauvine a été pérennisée dans les études historiques, linguistiques et ethnologiques de la Macédoine jusqu'à nos jours. Bien que, dernièrement, il y ait eu quelques études menées avec un sens d'objectivité, plutôt dans les domaines de la linguistique et de la géographie, les études consacrées au Valaques continuent généralement à être imprégnées de chauvinisme et d'ignorance.

Pour les Grecs, les Valaques sont généralement des Grecs qui parlent un dialecte latin où se mélangent à profusion les emprunts au grec. Préoccupés à prouver que personne d'autre n'a le droit de revendiquer les Valaques, ils soulignent la continuité de la population valaque dans les zones où elle habite aujourd'hui. L'idée de l'existence de latinophones dans les montagnes du Pinde depuis le temps des Romains a été très attrayante pour les Grecs. Cependant, il y a peu de faits solides qui puissent la soutenir. De l'autre part, il n'y a pas de preuves suffisantes pour démontrer que ces latinophones étaient en réalité des Grecs. Il est tout à fait possible que des militaires romains aient épousé des femmes locales, mais si ces femmes parlaient le grec, alors leurs enfants parleraient le grec, eux aussi, et le latin serait mort de toute façon.

La grande question de savoir jusqu'où s'étendaient les Grecs de la période classique en direction du Nord et dans quelle mesure ils ont survécu aux invasions slaves reste naturellement une question ouverte, mais les chercheurs grecs ont généralement la tendance d'ignorer ces problèmes et de faire un saut ridicule des armées que Paul Émile a installé aux frontières d'une section de la Macédoine, à l'an 167 avant notre ère, aux armées qui se battaient pour

l'indépendance de la Grèce au XIX^e siècle, et d'aboutir à la conclusion qu'elles devraient être les mêmes, faisant ainsi abstraction des difficultés que pose le fait de surmonter deux millénaires.

Les chercheurs roumains ont travaillé plus sérieusement et c'est à eux que l'on doit les études les plus détaillées sur les Valaques. Grâce à des hommes d'études comme T. Capitan et P. Papahagi, nous disposons des meilleures collections poétiques et folkloriques. Certes, ces chercheurs sont très tentés de souligner les rapports entre ceux qu'ils appellent les Roumains daces et les dits Roumains macédoniens et cette tendance donne le ton à leurs recueils. Des historiens majeurs tels que N. Iorga, E. Stanesco et P. Nasturel ont naturellement souligné la présence des Valaques dans la partie méridionale de la péninsule balkanique et des linguistes modernes comme E. Petrovici et P. Neiescu ont fait un travail remarquable pour déterminer la présence des Valaques en Yougoslavie et en Albanie, bien qu'ils n'aient pas étendu leurs recherches en Grèce.

Toutefois, les Roumains mènent une guerre sur deux fronts. D'une part, ils s'emploient avec détermination à souligner que les Valaques sont en réalité des Roumains, mais de l'autre part, ils prennent des précautions pour prouver que les Roumains ne sont pas des Valaques. En d'autres termes, s'ils établissent la présence de latinophones dans le Sud, ils ne peuvent pas se permettre d'affaiblir leur prétention sur une présence constante des latinophones qu nord du Danube. Il existe ainsi une forte tension dans les prétentions roumaines, laquelle est très évidente dans les études traitant de l'Empire d'Assen et de l'origine des Valaques du Pinde. Les chercheurs roumains ne peuvent pas admettre tout à fait que les Valaques vivant actuellement dans le Pinde sont des autochtones ou le résultat d'une émigration au X^e siècle ou que la base du royaume d'Assen était dans le Sud-Est de la Bulgarie ou près du Danube.

Soucieux de garder la Transylvanie et la Dobroudja, indépendamment de la présence d'une minorité non roumaine dans les deux régions, les Roumains ont considéré la présence d'un élément avec quelques faibles caractéristiques roumaines en Grèce

comme une occasion très propice pour assurer la contrebalance³⁷. Des auteurs et des hommes politiques roumains ont constamment soutenu la thèse selon laquelle les Aroumains des Balkans ont une origine roumaine. En 1924, un député de la majorité, I. Gradisteanu, a déclaré à la Chambre des députés de la Roumanie que « les Roumains de la péninsule balkanique, originaires de la Dace, de la zone des Carpates, sont descendus dans les montagnes du Pinde, en Albanie et en Grèce, dès la fin du IX^e et le début du X^e siècle »³⁸.

Les Bulgares n'ont jamais montré un grand intérêt pour les Valaques. Ils ont eu beaucoup d'arguments à l'appui de leurs prétentions pour dominer la partie slavophone de la Macédoine, qui ont été rejetés après le Traité de San Stefano. Toutefois, le fait qu'une série de sources affirment que le second Empire bulgare d'Assen était un empire valaque va contre les intérêts bulgares et on ne s'étonne pas que certains historiens bulgares comme V. Zlatarski et P. Mutafciiev, contrairement aux Roumains, s'efforcent de minimiser l'élément valaque de cet empire³⁹.

Les intérêts roumains sont mis en cause non seulement par les études des Bulgares au sud, mais aussi par celles des Hongrois au nord. Les Roumains désirent démontrer qu'ils ont vécu au nord du Danube dès le temps de Trajan. Mais cela va contre les prétentions des Hongrois, voire même des Allemands, qui soulignent que les Roumains sont arrivés en Transylvanie après l'établissement des colonies hongroises et allemandes. Ce n'est peut-être pas un fait dû au hasard que le Transylvain R. Rösler, populaire parmi les Grecs, mais indésirable pour les Roumains, est devenu dans *Römanische Studien* (Leipzig, 1879) le principal partisan de la théorie selon laquelle aussi bien les Valaques que les Roumains sont originaires du Sud des Balkans et qu'il y a eu une émigration des Roumains vers le Nord, en direction de la Roumanie, au cours du moyen-âge, laissant des enclaves isolées de latinophones au pays d'origine. L'œuvre du

³⁷ *Ibid.* P. 51-52.

³⁸ Interpellation de I. Gradisteanu, député de la majorité à la Chambre des députés de la Roumanie, publié dans *Shqipëria e Re*, le 18 mai 1924.

³⁹ Robert Wolff, « The Second Bulgarian Empire », in *Speculum*, nr. 24 (1949), p. 167-206.

chercheur hongrois M. Gyóni, qui précise la présence des Valaques dans les Balkans méridionaux, suit la même orientation.

Après la Grèce, c'est la Yougoslavie qui a compté le plus grand nombre de Valaques, mais les Yougoslaves ont minimisé leur présence. D. Popovi , l'auteur d'un livre contestable sur les Valaques, *O Cincarima* (Belgrade, 1935), qui contient peu d'informations sur la période médiévale, souligne leurs liens avec les Grecs et essaie de voir leur présence en Yougoslavie comme une évidence d'une colonisation tardive venant du Sud. Si Popovi adopte cette position parce qu'il était Serbe, quelques écrivains nationalistes croates comme F. Eterovi , C. Spolatin et S. Gazi, essaient de nous faire croire que les Serbes sont pour la plupart des Valaques qui ont perdu leur langue valaque.

Bien des auteurs, voire même italiens, décrivent les Aroumains comme un peuple nomade. Amadori-Virgilj écrivait que « les Koutso-Valaques constituent dans leur majorité un peuple nomade des montagnes. Le centre de leur territoire s'étend dans le Pinde. Dans les montagnes de l'Épire et à Monastir, il existe de petits groupes épars de bergers. Leur nombre a été toujours difficile à établir par les divers auteurs »⁴⁰.

L'origine latine des Aroumains a été soulignée aussi par Baldacci. Il écrivait que les Roumains du triangle Vlora-Ardenica-Berat font tous partie du groupe Farsaliote, qui a de grandes affinités ethniques et anthropologiques avec quelques Italiens typiques de l'Italie du Sud, où César a formé sa 5^e Légion. Ces Romains auraient été laissés par César, comme on le suppose, pour surveiller la vie à Apollonia, Durrës et dans la Macédoine intérieure, des provinces qui avaient des rapports réguliers avec Rome⁴¹.

Baldacci reconnaissait que ces populations romaines par leur sang et dans leur âme, qui parlaient des dialectes très similaires entre eux avec quelques mélanges d'albanais et de grec, étaient très loin de bâtir une unité nationale. C'était justement pour cette raison que le concept de l'union albano-roumaine était plutôt un acte pour éviter leur assimilation et les risques d'une assimilation extérieure⁴². C'était

⁴⁰ G. Amadori-Virgilj, *La questione rumeliota...*, p. 311.

⁴¹ Antonio Baldacci, *I Romeni dell'Albania*, Roma, 1914, p. 10.

⁴² *Ibid.*, p. 12.

pour cette raison que les Aroumains déclaraient d'ils n'accepteraient aucun programme à l'exception de l'indépendance albanaise et, à cette fin, ils ne voulaient pas mettre en doute l'amitié cordiale avec le peuple albanais. Ils espéraient que des rapports d'amitié pouvaient être forgés entre Aroumains et Albanais, à l'exemple des liens existant entre l'Italie et l'Albanie. Les Aroumains formaient des îlots ethniques dans la masse albanaise. C'était juste et logique qu'ils demandent d'être inclus dans cette unité qui représente le peuple albanais et ils étaient proches avec ce dernier car leur patrie lointaine ne pouvait pas beaucoup les soutenir⁴³.

La reconnaissance de la Macédoine après 1945 comme une entité à part avec sa propre langue a encouragé quelques historiens à s'efforcer de trouver l'origine des Macédoniens dans les périodes anciennes. Cette nation devait être nécessairement slave, malgré la colère des Grecs, mais elle ne pouvait pas être bulgare et les pauvres Valaques sont restés en dehors de l'attention. Certes, il y a beaucoup de doutes sur l'origine ethnique de Samuel, le dernier et un des plus puissants maîtres de l'Empire bulgare. Puisque le centre de son empire se trouvait autour des lacs d'Ohrid et de Prespa, les patriotes macédoniens ont été très préoccupés à le présenter comme Macédonien. L'œuvre de J. Trifunovski, avec un grand nombre d'articles sur les Valaques de Macédoine, est dépourvue de toute valeur par rapport à l'emplacement actuel des Valaques. Il déclare catégoriquement que les Valaques sont des émigrés tardifs arrivés d'Albanie, tout en admettant qu'il y a eu probablement des Valaques en Macédoine et dans d'autres régions de la Yougoslavie avant l'invasion valaque du XIX^e siècle et que cela semble être confirmé aussi bien par les Croates que par les Serbes⁴⁴.

En Albanie, un pays dont la langue a survécu de manière semblable avec celle des Valaques et dont le peuple a souvent été confondu avec les Valaques durant l'histoire médiévale, il n'y a pas eu d'étude particulière sur la question valaque. Si la question des Aroumains est une des moins connues en Albanie, elle est une des plus controversées dans la littérature politique et historiographique

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ T. J. Winnfrith, *The Vlaches...*, p. 46.

étrangère, reflétant les visées politiques et géopolitiques des États et des parties intéressées.

Le *Dictionnaire encyclopédique albanais* [*Fjalori Enciklopedik Shqiptar*] écrit que les Valaques sont une population descendant d'anciennes tribus balkaniques romanisées, qui est aujourd'hui répandue dans une série de contrées de la péninsule balkanique, dans ses parties centrale et méridionale, y compris quelques régions de l'Albanie, notamment dans le Sud. Sa langue est une ramification du roumain ancien.

Dans les Balkans, les Valaques constituent une population avec des traits distinctifs sur le plan ethnique, malgré le processus d'assimilation dans les milieux où ils habitent et le passage à un mode de vie avancé. Leurs parlers interfèrent aujourd'hui avec les langues slaves, l'albanais et le grec.

Étant principalement des bergers nomades (*sarakatchans*), les Valaques ont bien conservé jusqu'à la fin du XIX^e siècle leurs coutumes, leurs costumes et leur organisation en communautés dirigées par des chefs (les *tchelniks*, les *glavars*, les *kodjabashs*, etc.), qui étaient généralement les plus grands propriétaires de troupeaux. Les Valaques étaient connus aussi dans tous les Balkans comme des propriétaires de mules et des muletiers.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, dans les contrées albanaises, une partie des Valaques se sont établis dans des villages, d'autres ont continué leur existence de bergers nomades, tandis que le reste s'est établi dans des villes, notamment à Voskopoja et ensuite à Tirana, Durrës, Elbasan, Berat et Korça. En ville, ils ont pratiqué surtout l'artisanat et le commerce, perdant petit à petit leur compacité ethnographique et se laissant assimiler en partie. Avec les profondes transformations économiques et sociales qui se sont opérées après la Seconde Guerre mondiale, les Valaques nomades qui allaient jadis d'Opar et de Vithkuq jusqu'à Saranda se sont installés dans les districts du Sud⁴⁵.

Les autres nations, moins intéressées par les Valaques et plus portées à une attitude objective, ont produit peu d'études à leur sujet. Les voyageurs turcs Evliya Çelebi et Kâtib Çelebi ont donné des

⁴⁵ *Fjalori Enciklopedik Shqiptar*, publié par l'Académie des Sciences d'Albanie, Tirana, 1985, p. 1172.

renseignements utiles sur la présence des Valaques jusqu'au lac Doïran au XVII^e siècle, en s'opposant ainsi aux théories qui affirment que la majorité des Valaques à l'est du Pinde sont le résultat d'une émigration à partir de l'Albanie. De même, les documents ottomans qui éclairent cette question sont nombreux.

D'autres voyageurs occidentaux, comme Pouqueville et Leake, sont des mines d'information sur les Valaques. Les œuvres de G. Weigand gardent encore leur valeur, bien qu'il n'ait pas accordé probablement l'importance requise aux Valaques de Grèce et qu'il ait été accusé d'avoir une inspiration proslave. Quoique non historien, il s'est concentré sur la langue des Valaques, sur leurs traditions et leur philologie, mais il a été un objet d'attaques de la part des chercheurs roumains. La présentation panoramique qu'il a faite des nations des Balkans et ses efforts infatigables en tant que voyageur devraient éveiller notre admiration, bien que ses théories selon lesquelles les Thraces étaient les ancêtres des Albanais modernes et les Valaques étaient les descendants des Thraces latinisés ne soient pas fondées sur des arguments solides.

L'ouvrage ancien de C. Bratter, *Die koutzovlachische Frage* (Hambourg, 1907), est un antidote utile contre les prétentions grecques. Plus tard, M. D. Peyfuss, avec *Die Aromunische Frage* (Vienne, 1974) et quelques articles plus récents, a apporté une information très précieuse sur les Valaques du XIX^e siècle.

Wace et Thompson ont écrit la seule étude sérieuse en anglais. Certains auteurs considèrent les valaques comme un peuple autochtone des Balkans. Wesley M. Gewehr écrit que, sur les six peuples de la péninsule balkanique, trois s'y sont établis dans les temps les plus anciens et peuvent être considérés comme autochtones. Ce sont les Albanais, les Valaques et les Grecs. Les trois autres, les Serbes, les Bulgares et les Turcs ottomans sont arrivés là comme des envahisseurs.

Les Valaques sont considérés comme des proches par les Roumains modernes. Il est très vraisemblable que les Valaques et les Roumains soient les descendants des anciennes tribus thraces qui se

sont emparés de la partie orientale de la péninsule avant l'invasion romaine et qui ont été latinisés ensuite sous la domination romaine⁴⁶.

Plus tard, c'était le tour des grandes invasions slaves. L'élément latin a disparu, assimilé ou refoulé dans des régions isolées où il est resté à l'écart des influences étrangères pendant plusieurs siècles. Lorsque ces latins ont commencé le processus de l'édification de leur État, leur majorité s'était établie dans la région au nord du Danube, qui correspond à la Roumanie et à la Transylvanie modernes. Jusqu'à ce jour, on peut trouver les villages valaques éparpillés dans les montagnes isolées de la péninsule balkanique, en particulier sur les hauteurs et les vallées du Pinde, entre la Thessalie et l'Albanie. Avec le partage de la Macédoine entre les États balkaniques voisins et le tracement des frontières nationales, l'assimilation des valaques est devenue rapide⁴⁷.

En soutenant l'idée du caractère autochtone des Valaques, Edith Durham écrivait que « les Slaves envahisseurs étaient des païens, alors que la majorité des indigènes étaient des chrétiens ». Elle se réfère au Presbyter Diocleas qui écrivait que « les chrétiens, se voyant réduits à la misère et persécutés, se sont retirés dans les montagnes et ont bâti des citadelles et des forteresses pour échapper aux mains du Slave, jusqu'à ce que Dieu leur vienne au secours et les libère. C'est là peut-être l'origine de l'habitation des Valaques aux sommets des collines et des Albanais dans les montagnes »⁴⁸.

Indépendamment de l'intérêt que les Français ont porté à Byzance et à l'Europe du Sud-Est ou du fait que bon nombre des auteurs de recherches sur les valaques ont écrit en français, il y a peu de livres et d'articles écrit à leur sujet par des Français, à l'exception de Pouqueville qui reste naturellement un pionnier des études balkaniques. B. Recatas a écrit l'étude *L'état actuel du bilinguisme chez les Macédo-roumains du Pinde*, (Paris, 1934), qui est intéressante, Recatas étant lui-même un Grec d'Anilion qui nourrissait de la sympathie envers les Roumains.

⁴⁶ Wesley M. Gewehr, *The Rise of Nationalism in the Balkans, 1800-1930*, New York, 1931, p. 5.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Edith Durham, *Njëzet vitet e trazirave të mëdha, Shqipëria në vorbullën e ngatërresave ballkanike*, Tirana, "Çabej", 2001, p. 149-150.

Le chercheur danois C. Hoeg a écrit un ouvrage monumental, *Les Saracatsans* (Paris et Copenhague, 1925-1926), mais tout ce qu'il dit de ces nomades grécophones est souvent confondu avec les Valaques, ce qui nous amène à prendre avec des réserves ses remarques sur les Valaques, puisqu'on n'est pas sûr si le terme « valaque » est employé comme une appellation générique des nomades et des bergers ou au sens ethnique.

L'historien éminent Georges Castellan affirme que les Roumains actuels se réfèrent à leurs ancêtres, les Daces, qui sont un élément du bloc thraco-daco-indo-européen qui a pris des traits bien définis à la fin du second millénaire avant J.-C. Romanisés par une occupation qui a duré un siècle et demi, de Trajan à Aurélien (106-271), ils ont conservé une langue de provenance latine et ont subi plus tard des influences de la part des Goths et notamment des Slaves. Ils ont des affinités avec des populations répandues à travers toute la péninsule, les Valaques, qui s'appellent eux-mêmes Aroumains et que l'on rencontre sous diverses appellations : les Tsintsares du Pinde et de la Grèce du Nord, les Valaques de la Serbie Orientale et de la Bosnie, les Morlaques de la côte dalmate et de l'Istrie. Ce sont des Thraces, également romanisés pendant cinq siècles et qui n'ont jamais eu un État à eux. Leur seul lien c'est l'aroumain, une langue de la famille latine, qui se limite au parler des bergers⁴⁹.

En se référant à l'Empire byzantin, il affirme que, sur le plan culturel, il a été hellénisé et que certains historiens modernes grecs situent entre le VIII^e et le IX^e siècle les débuts du néo-hellénisme, c'est-à-dire l'usage du grec moderne détaché de la langue attique et établissent la genèse de la littérature néo-hellénique autour de l'an 1000. En effet, le grec était la langue de l'État et de l'église et tout était écrit dans cette langue. Seulement les Valaques, des bergers nomades – nombreux dans les montagnes – parlaient des dialectes qui venaient du latin⁵⁰. Mais Castellan fait également remarquer que les Aroumains de l'Épire et de la Macédoine ou les Tsintsares du Pinde, qui étaient des éleveurs nomades, avaient une langue et des coutumes

⁴⁹ Georges Castellan, *Histori e Ballkanit, shekulli XIV-XX*, Tirana, "Çabej", 1996, p. 22.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 38.

d'origine différente, mais qui avaient subi au fil des siècles une influence hellénique, parfois plus, parfois moins forte⁵¹.

Les Aroumains eux-mêmes ont soutenu qu'ils vivent depuis de siècles éparpillés dans toute la péninsule des Balkans et qu'ils forment de fortes communautés dans presque toutes les villes et les villages de l'Europe du Sud-Est, mais surtout en Macédoine, en Épire, dans le Pinde et en Thessalie, où ils ont des masses compactes et homogènes⁵².

Dans un mémorandum présenté à la Conférence de la Paix en mars 1919⁵³, un comité aroumain donnait deux versions alternatives concernant leur origine. Ils se considéraient, du moins en partie, comme des descendants des légions de Pompée et des colons romains qui ont émigré dans ces régions deux siècles avant J.-C., après l'occupation de l'Illyrie et de la Macédoine sur l'initiative du préteur Anicius et de Paul-Émile. Ou bien – ce qui était plus probable – ils étaient les descendants des colons daco-romains qui ont été retirés par l'empereur Aurélien de la Dacie Trajane en Mésie et que les invasions des Bulgares, des Slaves et des Goths, quelques siècles plus tard, ont repoussés au-delà des monts Balkans. Le mémorandum en question reconnaissait et soulignait une identité nationale commune et absolue de cette population avec les Roumains du Danube ou les Daco-Roumains, du point de vue ethnographique, philologique et linguistique. Plus loin, il soulignait que, avant l'invasion ottomane, cet élément avait été tellement important qu'il avait réussi à créer des communes à part dans les montagnes du Pinde et en Thessalie, sous les noms de la Grande Valachie et de la Petite Valachie, qu'il ne fallait pas confondre avec la Valachie au nord du Danube. Ces communes mentionnées par les chroniques byzantines existaient jusqu'au moment de l'arrivée des Turcs, lesquels ont accordé aux Aroumains, en échange de leur soumission, d'importants privilèges comprenant une autonomie dans une large mesure communale, administrative, judiciaire et religieuse. Ces privilèges ont été conservés longtemps et ont survécu en partie jusqu'à la période entre

⁵¹ *Ibid.*, p. 277.

⁵² *Ibid.*

⁵³ « A Memorandum of the Macedonian-Rumanians to the Peace Conference », *The Adriatic Review*, mars 1919.

les deux guerres mondiales. C'est grâce à ces privilèges et à ses hautes vertus que la population aroumaine de la Turquie a été en mesure de se développer et d'atteindre un niveau toujours croissant de prospérité⁵⁴.

L'état non satisfaisant des connaissances sur les Valaques rend indispensable l'approfondissement de ces études, bien qu'une telle tâche soit exceptionnellement rude.

⁵⁴ A. J. B. Wace, M.S. Thompson, *The Nomads ...*, p. 273.

Shaban SINANI

LE TEXTE BIBLIQUE DANS L'ŒUVRE DE MIGJENI

À trois quarts de siècle depuis leur publication, les poésies et les proses de Migjeni (Millosh Gjergj Nikolla) ont réussi à prouver que les tentatives des chercheurs en vue de les conditionner par une époque, un courant ou une problématique donnée ont été vouées à l'échec. Toutes les définitions comme « *poète de la modernité* », « *porte-parole de la contestation et de la rébellion* », « *accusateur de la pauvreté et de la misère* », « *inspirateur de la révolution, de l'esprit critique et de l'anticonformisme* », « *dénonciateur de la religion, du clergé et de la monarchie* » n'ont été que des préjugés et des propositions éphémères de critiques qui ont eu comme objectif ou qui ont fait malgré eux la mise en contraste ou l'actualisation de la littérature¹.

La majeure nouveauté apportée par l'œuvre de Migjeni à la littérature albanaise a été de s'écarter de la discipline des deux courants les plus codifiés de la littérature de la capitale du Nord, l'école franciscaine et celle jésuite. Ernest Koliqi, qui avait clairement défini ces écoles², connaissait depuis longtemps Migjeni et avait écrit

¹ C'est dans ce cadre qu'on peut inclure les efforts en vue de le conditionner par des amis bolcheviks (voir Gjovalin Luka, préface aux *Vers libres* [*Vargjet e lira*], Tirana, 1954 : « *Migjeni gardait des relations avec le Groupe communiste de Shkodra par l'intermédiaire de la camarade Afërdita Shahini* »). D'après Gj. Luka, la poésie *Une nuit blanche* [*Një natë pa gjumë*] n'était pas consacrée à « Corvus », au « trotskiste » Andrea Stefi, mais à la militante communiste de Shkodra, pour laquelle Migjeni avait plus que de l'amitié. Aussi les initiales de la décicace, « *A. Sh.* », devaient-elles être interprétées comme « *Afërdita Shahini* ».

² Ernest Koliqi, « *Dý shkollat letrare shkodrane: e etënve jezuitë dhe e etënve françeskanë* » [« Les deux écoles littéraires de Shkodra : celle des pères jésuites et celle des pères franciscains »], in *L'Albanie Libre*, Rome, 1961. Cette étude de Koliqi a paru dans deux numéros de *Shëjzat*, n° 9-10-11-12 et suivants, p. 373-390, sous le titre « *Dý shkollat letrare shkodrane* » [« Les deux écoles littéraires de Shkodra »].

à son sujet déjà en 1935 en le qualifiant de poète plein de promesses. Il s'y était situé lui-même à une place intermédiaire, en trouvant un rapport quelque peu « extérieur » même à Mjeda, qu'il considérait plus proche de Schirò que des auteurs de la revue *Leka*³.

Avant d'être un écrivain « *outsider* » pour la littérature albanaise de l'époque⁴, même sur le plan de son ethnie controversée notamment au cours des deux dernières décennies, Migjeni était un « *outsider* » par rapport à ces deux écoles. Il ne fait pas de doute qu'il faisait une école à part. Plus qu'une affection idéologique pour le bolchevisme, son orientation en direction de la revue *Bota e re* [*Le Monde nouveau*] semble avoir été une solution ou un choix de Migjeni pour se distancer de la littérature orientée de ces deux écoles shkodranes et de leurs tribunes⁵. L'opinion selon laquelle le « caractère insulaire » de la minorité orthodoxe à Shkodra aurait pu compter dans cette orientation continue d'être insistante encore de nos jours⁶. Le premier qui avait remarqué que les deux écoles shkodranes avaient aussi leurs marginaux était E. Koliqi, lequel, tout

³ « Une difficulté qui pourrait résulter de cette mise en ordre chronologique c'est la qualification appliquée aux centres littéraires dans diverses régions, or cela est facile à résoudre si l'on tient compte des courants littéraires au-delà de la provenance régionale des auteurs. Par sa formation, ses tendances et ses finalités artistiques, par exemple, Mjeda est plus proche de Giuseppe Schirò que de Fishta et des autres écrivains de Shkodra ; Koliqi est plus proche de Lasgush Poradeci que de Prennushi ou de Bernardin Palaj ; Shantoja en prose est beaucoup plus proche de Konitsa que d'Anton Harapi ». Voir E. Koliqi, « Dý shkollat letrare shkodrane », in *Shêjzat*, n° 9-10-11-12 et suivants, p. 379.

⁴ « Dans la voie vers la contemporanéité, donc vers l'Europe, s'engageraient deux poètes d'une jeune génération, deux « outsiders » qui se sont détachés de la littérature traditionnelle et ont donné à la culture albanaise sa place dans l'Europe moderne : le messianique Migjeni et le panthéiste Lasgush Poradeci ». Voir Robert Elsie, *Histori e letërsisë shqiptare*, Tirana, 1997, p. 210.

⁵ L'identification de Migjeni à la revue *Bota e re* est une falsification de l'histoire. On ne peut pas préjuger de l'intérêt constant et les propositions de la revue *Illyria* pour le compter parmi ses collaborateurs, tout comme des plaintes de la rédaction de *Bota e re* quant à l'irrégularité de la collaboration de Migjeni. À notre avis, E. Koliqi a été assez clair à ce sujet dans son article « Migjeni et moi » [*Migjeni dhe unë*], sur les pages de *Shêjzat*, n° 1-10/1974, p. 379.

⁶ « Entre ces deux mers hostiles, il y avait dans la ville une petite minorité (pas plus d'une centaine de familles) d'une troisième confession : orthodoxe. La famille de Migjeni, bien que vivant dans la partie catholique de Shkodra, appartenait à cet îlot ». Voir Ismail Kadaré, *Ardhja e Migjenit në letërsinë shqipe* [« L'irruption de Migjeni dans la littérature albanaise »], in *Vepra*, volume 19, Tirana, 2009, p. 149.

en connaissant assez bien Migjeni, ne l'a pas « extériorisé », encore qu'il l'ait fait pour lui-même et ensuite pour Martin Camaj aussi.

II.

Révolutionnaire et bolchevik pour certains, au contraire, victime des communistes qui ont voulu le présenter comme un précurseur du réalisme socialiste pour d'autres, Migjeni est arrivé au centenaire de sa naissance tout à fait indifférent à ces épithètes auxquels, semble-t-il, il ne pensait même pas quand il créait son œuvre.

Cette indifférence est liée au fait que ses *Vers libres* sont un texte ouvert qui assure aux diverses générations la réception qui leur est possible, sans calculs ou prédéterminations. Le seul conditionnement possible dans cet ouvrage c'est celui par le livre le plus codifié de tous les temps et, en même temps, le texte le plus exploité de l'histoire, connu sous le nom de « code des codes », le texte biblique : *la Bible et les Évangiles*⁷.

Diplômé de théologie avec sa thèse *Les deux natures du Christ [Dy natyrat e Krishtit]*, le séminariste Migjeni avait écrit également la prose *Les deux Millosh [Dy Milloshët]*⁸. Le modèle de représentation est le même dans les deux proses : la nature divine et terrestre de l'Être suprême, la nature terrestre et divine de l'homme en tant que créature à l'image du Créateur⁹. Les deux textes, celui de la thèse de théologie et le laïque, semblent converger dans le titre de la messe de la seconde consécration de Fan Noli comme évêque : « *Porte la croix !* ». La différence entre le Messie de Noli et le Messie de Migjeni est que le premier le Sauveur et le missionnaire qui se cache en lui, tandis que le second, au contraire, cherche un Messie indéfini, tantôt sous la forme du Surhomme, tantôt sous celle de

⁷ Northrop Fray, *The Great Code: The Bible and Literature*, First Harvest Edition USA 1983.

⁸ « *Dans ma conscience, il y a deux Millosh : un qui vit son quotidien, qui agit et commet des erreurs et l'autre qui se dresse en face de lui, le regarde et condamne les erreurs de Millosh le réel. L'homme est constamment l'objet d'une lutte intérieure pour le perfectionnement spirituel* ». Voir Sabri Hamiti, *Letërsia moderne shqipe*, UET Press, Tirana, 2009, p. 398.

⁹ Voir *Shkrimet e krishtere greke*, Supplément, p. 413-414.

l'homme qui refuse de se soumettre au sort que lui réserve son siècle, mais sans s'imaginer jamais comme tel : il est le héros de la faiblesse et de la douleur, de l'autre côté du Messie¹⁰. Chez Migjeni, le Messie a plutôt l'aspect du Rédempteur, il est « *le Dieu dans les persécutions* » [« *hyji në salvime* »]¹¹, tandis que chez Noli, dans le cycle biblique de son recueil *Albumi*, ainsi que dans son *Autobiographie*, le Messie (après Georges Kastrioti et Napoléon) c'est lui-même. Le Messie de Migjeni est sur sa croix, il se présente comme le Christ sur la croix, qui se plaint à Dieu le Père : « *Eloh m, Eloh m, pourquoi tu m'abandonnes ?* »¹².

Les deux reproches les plus blâmables encourus fréquemment par l'attitude de Migjeni sont ceux liés à la langue serbe et à la religion, le serbe sûrement à cause d'une identification d'office négative, alors que la religion à cause de l'esprit contestataire de ses vers. Theofan Popa, une des plus vieilles connaissances de Migjeni, écrit dans ses mémoires : « *Quand nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois à Shkodra, il s'est exprimé très durement contre la conception religieuse, en critiquant l'esprit de l'éducation donnée dans notre école. Quand je lui ai rappelé un de nos professeurs les plus intègres à l'école, il m'a dit : "Un Christ sur la croix et lui, ce sont les véritables chrétiens". Ce fut mon dernier entretien avec Millosh* »¹³. Popa avait raison lorsqu'il affirmait qu'il « *était intéressé non seulement par la théologie, où il se faisait distinguer comme un des meilleurs élèves* »¹⁴, contrairement aux remarques de quelques autres chercheurs visant à établir une hiérarchie des considérations et de l'intérêt témoignés de sa part à l'égard des matières laïques au

¹⁰ « Dieu est mort !... Où est passé Dieu?... A quoi servent donc ces églises, si elles ne sont pas les tombes et les monuments de Dieu ? », disait F. Nietzsche dans son livre *Le Gai savoir*. Voir et comparer *La préface des préfaces* [Parathania e parathanieve] : « Dieu, où es-tu ? ».

¹¹ Voir l'explication du mot *shëlbim* [« rédemption »] dans *Fjalori i gjuhës shqipe*, Tirana, 1984 : « *shpëtimi i shpirtit (sipas fesë së krishterë). Shëlbimi i shpirtit. Kungata e shëlbimit. Uratë për shëlbim* »

¹² Cf. l'Évangile selon Matthieu (27:46) : « *Éli, Éli, lama sabachthani?* » ; l'Évangile selon Marc (15:34) : « *Éloi, Éloi, lama sabachthani?* ».

¹³ Mémoires de Theofan Popa, un ami de Migjeni au séminaire de Monastir, publiées par Skënder Luarasi, "Jeta", août 1956, in *Migjeni, Vepra*, Cetis 2002, p. XII.

¹⁴ *Idem, ibidem.*

détriment de celles théologiques, ainsi qu'à prouver chez lui surtout une tendance de refus athée du christianisme¹⁵.

Quant à l'idée que le séminariste Millosh s'est formé plutôt comme un satan que comme un chrétien, la question reste entière et elle est vraisemblablement invérifiable¹⁶. Dans le meilleur des cas, cela pourrait attester d'une forte volonté athéiste chez Migjeni, si ce n'était une volonté d'assainir la religion et la foi, sinon par le Messie biblique, par le Surhomme messianique.

L'anticléricisme et, surtout, l'athéisme de Migjeni ont été exagérés en les confondant avec son esprit critique et la contestation des valeurs en général. Arshi Pipa, un des premiers critiques qui s'est penché sur la littérature et la vie de Migjeni, a affirmé sans hésitation que le poète aurait pu interdire lui-même la circulation des *Vers libres*. Alors que Skënder Luarasi, dans sa préface analytique du seul recueil poétique de Migjeni, a noté que son père, Gjergj, « *était toujours élu comme évêque à l'église orthodoxe* » et que « *c'est à cause de l'estime et du respect que sa communauté avait pour lui qu'elle l'a envoyé comme représentant au congrès ecclésiastique de Berat en 1922* »¹⁷.

III.

L'identification du texte biblique dans l'œuvre de Migjeni a été choisie comme argument en raison d'une idée préconçue qui existe dans la tradition des études, selon laquelle les Saintes Écritures et les *Vers libres* sont les deux extrémités d'une corde, tout comme le poète et la bonne sœur de l'une des poésies de Migjeni (*Kanga skandaloze* [*Le chant scandaleux*]). Bien que cette opposition soit

¹⁵ Skënder Luarasi, *ibid.*, p. IX.

¹⁶ « *Pour la mentalité d'un croyant, si le jeune Millosh n'était pas le diable en personne affublé de la soutane d'un séminariste, il avait au moins pactisé avec le diable pour se laisser séduire (pour le moment) par tout ce qui était interdit, macabre, néfaste... C'est ainsi que Migjeni a terminé le séminaire comme un antiséminariste* ». Voir Ismail Kadaré, *ibid.*, p. 150.

¹⁷ Skënder Luarasi, *ibid.*, p. VIII. Cf. aussi Arshi Pipa, « *Për një kritikë letrare* », article paru dans la revue *Kritika* en 1944, p. 3 ; *id.*, « *Miti i Perëndimit në poezinë e Migjenit* », in *Për Migjenin: tri esse*, Tiranë, 2006, p. 60-61.

assez discutable, la question ne se pose pas sous l'aspect de la doctrine théologique, mais sur le plan comparatif textologique.

Pour savoir dans quelle mesure les *Vers libres* de Migjeni sont symétriques du texte biblique et des évangiles, nous allons tenter de le vérifier aux niveaux suivants :

1. **au niveau de la structure** (les parties composantes des *Vers libres* et leur analogie avec le *Tetraévangile* ou les quatre *Évangiles* du Nouveau Testament. Comme on le sait, c'est dans la tradition des Écritures de compter les livres et de les appeler suivant l'Ancien Testament, par exemple *le Pentateuque, le Livre de Moïse*, etc. ;
2. **au niveau conceptuel** (tout d'abord, le **caractère synoptique** démontrable des *Vers libres* et des proses, tout à fait analogue à celui des trois *Évangiles* synoptiques (selon Matthieu, selon Marc et selon Luc) ;
3. **au niveau de la prosodie et de la métrique** (le vers hétérométrique) ;
4. **au niveau de la pragmatique** (les images : parabole, « conte biblique ») ;
5. **au niveau de l'intertexte** (le texte inscrit sous une forme référée, le texte inscrit sous une forme syntagmatique, le texte inscrit sous une forme périphrastique) ;
6. **au niveau des motifs** ;
7. **au niveau du modèle figuratif** ;
8. **au niveau du lexique de la langue** (qui, dans la présente approche, se réfère seulement à cette partie du lexique qui provient de la culture livresque et ne considère pas comme un objet le lexique liturgique et ecclésiastique sous la forme de l'expression orale en albanais populaire).

1. Au niveau de la structure :

Le texte biblique joue le rôle d'un texte de référence, avant tout au niveau du modèle de la pensée et de son expression poétique. La structure des *Vers libres* est constituée de quatre parties, tout comme le Nouveau Testament avec les quatre *Évangiles* et les *Actes*

des apôtres. Comme on le sait, le nombre quatre a un caractère sacré : les quatre éléments constitutifs de l'univers, les quatre points cardinaux, les quatre saisons, mais surtout les quatre évangélistes et les quatre *Évangiles*¹⁸. La structure à quatre parties des *Vers libres* n'est pas due au hasard. Afin de garder pour le recueil une structure à quatre parties, tout comme les Évangiles du Nouveau Testament, les chants *Prédiction des prédictions* et *Chant à part* ne sont pas du tout notés comme faisant partie de la structure, ni dans l'édition de 1936, proposée par l'auteur, ni dans celles de 1944 et de 1956. Cette exclusion de la structure présente une analogie avec les textes bibliques. Le Cantique des cantiques [*Canticum canticorum*] fait partie des Écritures, sans être un livre en soi, tout comme la *Prédiction des prédictions* et le *Chant à part* restent en dehors des quatre cycles des *Vers libres*.

**Symétrie entre les *Vers libres* et le Nouveau Testament,
En tant que deux « tetraévangiles » :**

<i>Prédiction des prédictions</i>	<i>La Genèse</i>
1. Les Chants de la Résurrection	L'Évangile selon Matthieu
2. Les Chants de la Misère	L'Évangile selon Marc
<i>Chant à part</i>	<i>Le Cantique des cantiques</i>
3. Les Chants du Crépuscule	L'Évangile selon Luc
4. Les Chants de la Jeunesse	L'Évangile selon Jean

Dans la structure canonique des livres de la Bible, on connaît le cas du « livre à part » ou du « livre intermédiaire ». Le *Cantique des cantiques*, qui succède au *Livre des Psaumes*, reste à part, sans être compté comme un livre distinct de la Bible. Même par la forme de son titre, le *Chant à part* garde la symétrie avec le *Cantique des cantiques*.

¹⁸ Dans son ouvrage *Zwischen Drin und Vojusa: Märchen aus Albanien* (Leipzig, 1922), Maximilian Lambertz apporte des explications suffisantes à ce sujet, en se référant à la tradition européenne des chansons populaires traditionnelles à caractère éducatif pour enfants, afin de trouver une signification pour chaque nombre.

Dans l'édition de 1958, *les Derniers chants* sont présentés comme un cinquième cycle. Puisqu'ils ne font pas partie de la conception de l'ouvrage dans l'édition approuvée par l'auteur, c'est peut-être à cause du hasard ou d'une ressemblance génétique qu'ils correspondent plus ou moins aux *Actes des apôtres*¹⁹. Cette analogie est raffermissée par le fait que les *Actes des apôtres*, écrits sous forme d'épîtres et de mémoires postérieurement à la proclamation des Évangiles, comportent régulièrement le chapitre des salutations, comme modèles de clôture de la correspondance avec les communautés de fidèles. En outre, tout comme chez les *Actes des apôtres*, le cycle de ces poésies qui sont écrites après les *Vers libres* et qui relèvent plutôt de la chronique et de la biographie, constitue ainsi une autre parallèle avec le « livre supplément » des quatre Évangiles.

2. Au niveau conceptuel :

Tout comme les trois évangiles chronologiquement plus anciens (ceux de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc), que la textologie critique évangélique a qualifié par le terme de synoptiques, les cycles de poésies des *Vers libres* ont leur format synoptique sur tous les plans : la forme poétique, l'image, l'esprit et le message. Le **caractère synoptique**, le modèle structural, la prosodie et l'idiome sont les analogies les plus évidentes entre le texte poétique de Migjeni et le texte biblique.

Dans les *Vers libres*, non seulement un cycle de poésies est exprimé de nouveau dans l'autre, mais aussi la poésie est transmodélisée du point de vue de la typologie du genre en prose et inversement. Le cas de la prose *Un refrain de ma ville*, où s'inscrit toute la poésie *Fragment* peut être le plus éloquent de ce caractère synoptique. Ce dernier se traduit aussi par de multiples possibilités que cet ouvrage offre pour un mode de lecture appelée « biblique » ou par péricopes (*gospels lectionary*). Parallèlement à Migjeni, à ce

¹⁹ *Les Derniers chants* sont un supplément de l'éditeur, tout comme les *Actes des apôtres*, un livre canonique, mais plutôt important pour l'histoire du christianisme.

temps-là, l'agencement en cycles et spécialement la lecture synoptique étaient préférés également par Lasgush Poradeci²⁰.

Les ressemblances au niveau conceptuel se sont manifestées de bonne heure. L'essai théologique de la thèse de diplôme *Les deux natures du Christ* et l'essai littéraire autobiographique *Les deux Millosh* sont très proches entre eux²¹.

Les manifestations de messianisme, traduites sous la forme de la confiance en un surhomme ou d'autres formes, ont été soulignées depuis longtemps par les chercheurs. L'appel où le désespoir se mêle à l'espoir, « *Existe-t-il une voie de salut quelque part ?* » (dans *L'Automne qui défile*), ou bien son « *Appel à sauver la vie. Une apothéose du vingtième siècle* » (dans *La légende du maïs*) mettent particulièrement en évidence l'idée de la rédemption.

Les critiques ont remarqué notamment un esprit de messianisme et l'ont considéré comme un phénomène spirituel dans la littérature de Migjeni²². Le messianisme ne peut pas être considéré nécessairement comme un refus du christianisme. F. Nietzsche, dont on connaît les influences sur Migjeni, avait affirmé depuis longtemps déjà que « il n'y a eu qu'un seul chrétien, et il est mort sur la croix », alors que le christianisme postérieur n'était qu'une confession religieuse et cela sous-entendait tout d'abord un « retour à l'origine », comme on l'avait proposé au temps de la Renaissance européenne²³. Au cas où ce retour à l'origine s'avérait impossible, il fallait créer un nouveau Messie : du zoroastrisme (*Ainsi parlait Zarathoustra*), du bouddhisme (*la Mort de Dieu*) ou bien *ex novo*.

Tout en rappelant ces faits et d'autres encore dans la suite, il faut souligner que le présent article n'a pas pour but d'évangéliser la conception du monde de Migjeni ni d'engager des polémiques avec

²⁰ Tout comme chez Migjeni, dans les recueils de Poradeci, les cycles se répètent. Comparer, par exemple la structure du recueil *La Danse des étoiles* (1. *En guise de préface : Oiseau des Cieux*, 2. *La Danse du Ciel*, 3. *La Danse de la Terre*, 4. *La Danse des Étoiles*, 5. *La Danse de l'Éternité*, 6. *La Danse de la Mort*, 7. *Quand on ne se sent pas bien du tout*) et celle du recueil *L'Étoile du Cœur* (1. *Le Cœur du Ciel*, 2. *Le Cœur de la Terre*, 3. *Le Cœur de la Vie*, 4. *Le Cœur de l'Éternité*, 5. *Le Cœur de la Mort*, 6. *Qui a connu ma compassion*).

²¹ Voir la citation à la note 8.

²² Kristaq Jorgo, « Identiteti i qëndresës së panjohur, rasti Shqipëria: letërsia shqiptare, mesianizmi », in *Tempulli*, n°. 2/2000, p. 75-84.

²³ F. Nietzsche, *L'Antéchrist*.

ceux qui sont persuadés de son refus athéiste de la foi. La question se pose sur le plan du texte, en tant que trace des Écritures et de la culture théologique de Migjeni dans son œuvre en poésie et en prose. Il est certain que la Bible est étudiée non seulement en tant que matrice du christianisme, mais aussi en tant que mythologie et modèle de pensée et de représentation. Sous cet aspect, la présence du texte biblique dans l'œuvre de Migjeni est manifeste et souvent affirmée dès les titres de ses poésies et de ses proses.

3. Au niveau de la prosodie :

La façon dont le vers libre est venu dans la poésie de Migjeni a suscité beaucoup de discussions. Ce genre de vers n'avait pas de traditions dans l'histoire des lettres albanaises. Mis à part Girolamo De Rada et quelque rare autre cas, le vers hétérométrique n'avait point de précurseur avant Migjeni. On n'a pas manqué d'ailleurs d'interpréter que le terme *Vers libres* signifie « vers de la liberté » plutôt que « vers hétérométriques ».

Dans la littérature mondiale le vers originel de nature hétérométrique c'est le vers des psaumes ou du *Livre des Psaumes*, suivi de ceux du *Cantique des cantiques* et du *Livre des Proverbes*. L'influence de la psalmodie dans la littérature albanaise remonte au premier livre en albanais, le *Missel* de Gjon Buzuku, où, comme l'a remarqué le chercheur Ibrahim Rugova, mais aussi d'autres avant lui, il y a quatre prières (*oratio*)²⁴ que Buzuku appelle lui-même des psaumes et qui sont, croit-on, des créations paraphrastiques à partir de la liturgie de saint Jean Chrysostome, pour lui-même et pour ses parents. Par ces quatre prières/psaumes, Buzuku conclut : « *C'est ici que se terminent les sept Psaumes pénitentiels* »²⁵. Rappelons que, avant Migjeni, Asdren avait baptisé son recueil de poésies *Psaumes de moine*. Si le vers hétérométrique n'avait pas de tradition, la

²⁴ I. Rugova, « Katër urata origjinale të Buzukut », in *Buzuku*, n°. 14/2004.

²⁵ E. Çabej compare les psaumes de Buzuku, des textes originaux dans le *Missel*, au texte liturgique qui se trouve à la page XXXVII de l'original, où « *il s'agit d'un extrait emprunté au Nouveau Testament de saint Jean Chrysostome ou le Baptiste, qui est également donné à la première personne, mais sans citer le nom du saint* ». Voir I. Rugova, « Katër urata origjinale të Buzukut », in *Buzuku*, n°. 14/2004.

littérature à code biblique et évangélique avait déjà une tradition vieille de quatre siècles environ²⁶. Au début du XX^e siècle, Fan S. Noli avait publié *Israéliens et Philistins* et, dans son recueil poétique *Album*, le cycle à thème biblique occupait une place à part.

Dans l'œuvre de Migjeni, l'influence prosodique, syntagmatique et pragmatique du discours codifié du *Livre des Psaumes* et du *Livre des Proverbes*, ainsi que des livres versifiés de la Bible en général, peut être considérée comme un phénomène prévisible et normal. Le modèle biblique et évangélique est relevé de façon plus évidente dans la versification de Migjeni. Avec sa liberté caractéristique, il suit généralement le modèle du *Livre des Psaumes* et du *Livre des Proverbes*, qui sont en même temps des archétypes des vers libres et ont fait preuve de puissance génératrice dans l'histoire de la littérature mondiale. La prosodie de Migjeni, la typologie des genres, leur entrecroisement, les proses poétiques et la dissolution des structures traditionnelles de la poésie méritent un examen comparatif avec la structure de la versification dans ces deux livres qui ont non seulement influencé mais aussi modelé ses formes poétiques.

Les quatre parties du recueil sont précédées par *Parathania e parathënieve* [*la Prédiction des prédictions*], interprétée historiquement de façon erronée, *ad litteram*, comme « Préface des préfaces » ou « Credo des credos » ou encore, dans certaines traductions, comme « Préambule des préambules »²⁷, mais qui signifie en effet « Prophétie des prophéties » et correspond par sa structure au *Cantique des cantiques*, une partie de la Bible mais pas en tant que livre à part. Chez Migjeni également, il s'agit d'une partie des *Vers libres*, mais qui reste en dehors de sa structure²⁸.

Rappelons, à ce propos, que Migjeni, non seulement dans la division des diverses parties des *Vers libres*, mais aussi comme titres et sous-titres de poésies, insiste à employer l'appellation « chant »,

²⁶ Voir les quatre prières sous forme de psaumes dans le *Missel* de Gjon Buzuku.

²⁷ Jolanda Kodra, *Migjeni, Poesie e prose*, Tirana, 1962.

²⁸ Kristaq Jorgo, « Për historinë e tekstit të veprës *Vargje të lira të Migjenit* », in *Studime filologjike*, n°. 1-4/1997, p. 19-32. *Id.*, *Letërsia (ç)mitizuese: parabola e djalit plangprishës në poezinë "Shkëndija" të Migjenit*.

qui correspond en essence à l'appellation « psaume »²⁹. Cette organisation des *Vers libres* rapproche Migjeni de la psalmodie hébraïque antique ou postérieure, composée de poésies chantées pour lesquelles il y avait aussi un instrument spécial, le psaltérion ().

Le discours de prédiction, l'emploi systématique du futur inévitable, du futur à caractère impératif (le cas de la *Prédiction des prédictions*), le discours de prédétermination exprimé par le futur grammatical dans les fonctions de l'impératif inéluctable, s'exprime aussi par la forme conservatrice du dialecte guègue avec l'auxiliaire *ka* + participe. Dans la poésie *la Prédiction des prédictions* ce caractère de prophétie peut être remarquée facilement à ses derniers vers :

« *Le temps viendra
où les hommes conviendront
de construire la Tour de Babylone
et au faite de la Tour, tout au sommet du trône,
l'homme grimpera
et se mettra à crier :
Dieu, où es-tu ?!* »³⁰

Dans ces vers, la « Tour de Babel », écrite avec majuscule, rappelle non seulement le mythe biblique de l'incompréhension humaine qui se transformera en entente selon la prophétie, mais aussi la Tour de Garde et l'histoire médiévale de la défense de la chrétienté par des dizaines d'ordres militaires et religieux.

²⁹ *Le chant de la jeunesse, Les chants jamais chantés, Le chant du prisonnier, Le chant de la souffrance fière, Le chant scandaleux, Le chant incompris, Le dernier chant, Le chant de la ville étrangère, Le chant du moineau*, sans parler des poésies où « chant » est un mot clé et où l'on trouve des synonymes de ce mot ou des termes empruntés à la musique (ballade, récital, mélodie, sonnet, etc).

³⁰ Cf. : « *Jusqu'à quand, Dieu, je continuerai à crier et Tu ne m'entendras pas ?* » - « *Habakuku* », 1:2.

4. Au niveau de la pragmatique (de l'image) :

Dans un échelon moins visible, la littérature de Migjeni est impliquée par le texte biblique au niveau de la pragmatique, surtout à travers les modèles d'images. On peut en identifier et énumérer une longue série, de l'image du premier-né de la création, à celles des dix commandements, du veau d'or, des huit péchés (en particulier du péché originel) et de la nature damnée de l'individu, de la miséricorde et de la souffrance pour autrui, du jardin d'Éden, de l'arche de Noë, de la montagne de Moïse, du culte de la manne et des malédictions bibliques (la soif et la faim du désert, « l'apothéose du maïs ») et de l'imagination de l'Enfer.

Il arrive souvent que le texte biblique soit articulé à travers les penseurs et les poètes du passé, comme Dante, dans le cas de l'imagination de l'Enfer, Dostoïevski, Nietzsche, Schopenhauer, Goethe et Kierkegaard, sur la philosophie du sens de la vie.

Sur le plan de la pragmatique, on peut distinguer au moins trois modèles facilement identifiables de paraboles bibliques interprétées comme des textes libres :

- *L'image de l'enfant prodigue*, noté depuis longtemps par les chercheurs dans la poésie *Shkëndija* [L'Étincelle]. Dans la même poésie, on peut trouver aussi le contraire de l'image de la prophétie messianique, par le signe qui tombe sur le foyer. Migjeni se sert souvent de la matière évangélique pour crypter son image et condenser la pensée.

- *L'image de la tour de Babel* (ou de la tour de Babylone), annoncée dans la poésie de Migjeni « *Prédiction des prédictions* » non pas comme un échec de l'entente humaine, mais comme son triomphe.

- *L'image de la femme pécheresse, Marie-Madeleine*, dont le nom est lié aussi à un évangile apocryphe, accusée par les pharisiens comme une pécheresse, puis sanctifiée, un des personnages qui inspiré de longs débats ecclésiastiques durant les premiers conciles³¹. C'est l'image la plus paradigmatique de l'œuvre de Migjeni, notamment dans les poésies *Balladë qytetëse* [Ballade urbaine],

³¹ Voir *Shkrimet e krishtere greke*, supplément, p. 413-414.

Melodi e këputun [Mélodie coupée] et dans la prose *Historia e njenës nga ato* [l'Histoire de l'une d'entre elles]. La délivrance de la femme pécheresse (de la prostituée) de la condamnation morale ressemble à la parabole du Christ avec Marie-Madeleine³².

Dans la littérature française, la sanctification du péché a été clairement exprimée par Baudelaire dans sa poésie *Mon coeur mis à nu* :

*Analyse des contre-religions, exemple : la prostitution sacrée.
Qu'est-ce que la prostitution sacrée ?
Excitation nerveuse,
Mysticité du paganisme*³³.

Dans la prose *Historia e njenës nga ato*, voilà comment Migjeni clôt la même parabole : « *Autour du nom de Luke, en particulier autour de son corps, il s'était créé une sorte de nimbe comme celui qui entoure les têtes des saints... Appeler Luke une pute lui semblait comme appeler le prêtre une femme parce qu'il porte la soutane* »³⁴. Et ce n'est pas par hasard que « l'une d'entre elles » porte un nom de saint sous sa forme féminisée, voir celui de l'évangéliste Luc.

L'œuvre de Migjeni rappelle la conception d'un philosophe post-marxiste danois qui disait que l'esprit de l'homme, tout comme

³² « *Mais Jésus dit à la femme : Ta foi t'a sauvée, va en paix* », Luc [7 :50].

³³ Charles Baudelaire : *Mon coeur mis à nu: journal intime*, Paris 1887, p. 7. Cf. aussi :

« *De l'Obsession, de la Possession, de la Prière et de la Foi.*

Dynamique morale de Jésus.

Renan trouve ridicule que Jésus croie à la toute-puissance, même matérielle, de la Prière et de la Foi.

Les sacrements sont des moyens de cette dynamique.

De l'infamie de l'imprimerie, grand obstacle au développement du Beau.

Belle conspiration à organiser pour l'extermination de la race juive.

Les juifs Bibliothécaires et témoins de la Rédemption ».

³⁴ « *Historia e njenës nga ato* », in *Migjeni - Vepra*, Cetis, 2002, p. 154.

un parachute dans les hauteurs du ciel, ne peut être utile et salvateur que s'il est ouvert. La littérature de Migjeni unit l'esprit ouvert et la puissance de l'image du texte le plus canonique au monde, la Bible, laquelle représente la réserve authentique où ont été puisés les sujets et les formes dans l'histoire de la littérature mondiale.

5. Au niveau de l'intertexte :

Dans l'œuvre de Migjeni, la forme la plus directe du texte biblique est celle d'un texte inscrit à l'intérieur. Les Écritures font le plus souvent partie du texte de l'auteur au discours direct. Dans ces cas-là, l'auteur met régulièrement entre guillemets le texte des Écritures et y ajoute sans préciser : « *a dit quelqu'un* », « *il a été dit quelque part* », « *quelque part on dit* ».

- *L'automne qui défile* : « car demain on va mourir... Y a-t-il un salut ? »³⁵.

- *À l'église* : « Venez donc ici, vous les proscrits et les méprisés de ce siècle, a dit jadis le maître de cette église, car en moi vous trouverez la paix »³⁶.

- *Dieu vous aide* : « Dieu qui prend soin des oiseaux du ciel ne laissera pas les hommes mourir de faim »³⁷.

- *Salutation du village* : « ... je ne suis pas pessimiste, car je crois en une force de l'homme, je crois au surhomme ! (en pensant cela, j'ai l'impression d'entendre les propos de quelqu'un : Ta foi t'a sauvée) »³⁸.

- *Le suicide du moineau* : « Que la lumière soit ! Et la lumière fut ! »³⁹.

- *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* : « Notre Père, qui êtes aux cieux ; Que votre nom soit sanctifié ; Que votre

³⁵ « Vjeshta në parakalim », in *Migjeni - Vepra*, Cetis, 2002, p. 31.

³⁶ « Në kishë », *ibid.*, p. 92.

³⁷ « Zoti të dhashtë », *ibid.*, p. 100.

³⁸ « Të fala nga fshati », *ibid.*, p. 220.

³⁹ « Vetvrasja e trumcakut », *ibid.*, p. 96.

règne arrive ; Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Notre Père, prière)⁴⁰.

Sous une deuxième forme, le texte biblique et évangélique vient dans l'oeuvre de Migjeni à un niveau syntagmatique :

- *Tragédie ou comédie* : « Te Deum majestoso », « Te Deum laudamus » ;

- *Le fruit interdit* : « Affamé et en loques, il marche lentement devant les échoppes regorgeant de "fruits interdits" (un conte biblique) » ;

- *Le chant du prisonnier* : « À travers les barres *en croix* de ma fenêtre, je regarde le ciel taillé en quarante morceaux »⁴¹.

- *Les traits du Surhomme* : « Une âme crucifiée, une folie patentée / ... / Une aube espérée, le jour annoncé »⁴².

- *Malheureuse inspiration* : « Vous les hommes, nés de la douce graine ! »⁴³.

- *Un Socrate épourvé ou un cochon satisfait ?* : « Dieu lui-même, en se tapant la tête, se dit que l'élève avait dépassé son maître et fut tout contrit de voir quelle habileté il avait donné à l'homme. Or l'homme trouva la volonté pour pratiquer son habileté. Et quelqu'un dit quelque part : Cela ne va pas que le valet dépasse son seigneur, ni l'élève son maître. Oh, quelle ironie ! »⁴⁴.

- *Tragédie ou comédie* : « Le Saint et le Criminel ont réussi à exprimer ... leur propre tragédie ou comédie »⁴⁵.

⁴⁰ « ... Bukën tonë të përditshme falna sot », *ibid.*, p. 175. L'adaptation de « Notre Père » dans un texte littéraire de la part de Migjeni peut être considérée comme une de plus d'une centaine de variantes de *Pater Noster* en albanais, à commencer par *le Missel* de Gjon Buzuku. Mitrush Kuteli a fait la même chose avec « le Cantique des cantiques » dans *E madhe është gjëmë e mëkatit* [Il est grand, le malheur du péché].

⁴¹ « Kanga e të burgosunit », *ibid.*, p. 26.

⁴² « Trajtat e Mbinjeriut », *ibid.*, p. 29.

⁴³ « Frymëzim i pafat », *ibid.*, p. 67.

⁴⁴ « Sokrat i vuejtun - apo derr i kënaqun », *ibid.*, p. 75.

⁴⁵ « Tragjedi apo komedi ? », *ibid.*, p. 79.

- *Tragédie ou comédie* : « C'est à travers l'homme que, des ténèbres, le Bien, le Mal, Dieu sont venus à la lumière, et c'est à travers l'homme qu'ils vont disparaître dans les ténèbres »⁴⁶.

- *À l'église* : « Quand la tête s'éclipsa, le mendiant continua à caresser les six pièces et à rêver, plus satisfait que le traître Iscariote avec les trente deniers gagnés en vendant son Maître »⁴⁷.

Sous une troisième forme, la présence du texte biblique et évangélique en tant que paratexte, génotexte et texte paraphrastique, s'impose comme une qualité unificatrice de l'œuvre de Migjeni :

- *La solitude* : « Au moins, qu'on me maudisse : / - Maudit sois-tu ! / Au moins, qu'on me bénisse : / - Béni sois-tu ! »⁴⁸.

- *Épisode figé* : « Cet homme-là qui torture la bête, ne mérite-t-il pas qu'on lui jette toutes les pierres du fardeau du peuvre cheval ? ... Je regardais l'homme, le cheval, la charrette, tous crucifiés dans leur supplice et leur douleur extrême »⁴⁹.

- *Vaines idoles* : « La poussière des dernières idoles écroulées se dissipa et les décombres qui en restent sont les témoins désolés d'un temps révolu »⁵⁰.

- *Meilleurs vœux pour 1937* : « les hommes gémissent sous le poids de leurs croix sur le chemin de Golgotha »⁵¹.

- *Meilleurs vœux pour 1937* : « si ta table à écrire est boiteuse, rigole ! Si la seule chaise chez toi est trouée et tu n'as pas où

⁴⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁴⁷ « Në kishë », *ibid.*, p. 93.

⁴⁸ « Vetmia », *ibid.*, p. 69.

⁴⁹ « Ngjarje pa lëvizje », *ibid.*, p. 95.

⁵⁰ « Idhujt pa krena », *ibid.*, p. 107. Comparer au texte biblique de référence : « J'anéantirai les idoles et j'ôterai de Noph les vains simulacres ; Il n'y aura plus de prince du pays d'Égypte, et je répandrai la terreur dans le pays d'Égypte » « *Do të shkatërroj idhujt dhe do t'i zhduk perënditë e rreme nga Nofi; nuk do të ketë më princ nga vendi i Egjiptit dhe do të kall frikën në vendin e Egjiptit* », le Livre d'Ézéchiel, 30:13.

⁵¹ « Urime për 1937 », *ibid.*, p. 113.

t'asseoir, rigole ! Si tu n'as pas de feu et il fait froid, oui, rigole ! Si un jour, comme ça, par hasard, tu manques de pain, prends-le comme un jeu, une plaisanterie, et rigole, rigole ! »⁵².

- *La moisson* : « Deux jours, pareil. Le troisième, encore un soleil miraculeusement beau ! »⁵³.

- *La moisson* : « C'est quoi, ça ? Cette graine, nous ne l'avons pas semée... Eh bien, comme dit le dicton, tu récolteras ce que tu auras semé »⁵⁴.

- *L'étudiant de routour chez lui* : « Voilà une occasion où il faut montrer la force de la conscience, de la pensée et de l'amour, pour sauver quelque chose des coutumes fatales »⁵⁵.

- *Les hussards en Adiatique* : « Ô mer bénie, que tu es majestueuse, qu'elle est grande ta bonté, tu relies toutes les villes du monde, tu réunis les êtres chers, les amis et les ennemis »⁵⁶.

En plus de ces formes, dans l'œuvre de Migjeni, le texte biblique et évangélique est présent même sous forme d'information historique, de figuration littéraire et linguistique, voire jusqu'au niveau des modèles d'images littéraires.

6. Au niveau des motifs :

Dans la majorité des cas, à l'intérieur d'une même poésie ou prose il y a plusieurs paraboles qui s'entrecroisent et se complètent réciproquement. Le modèle de l'image se superpose au motif biblique ou évangélique, le texte périphrastique au texte de l'auteur, le modèle originel à la forme littéraire :

Prédiction des prédictions

La Genèse

⁵² "Urime për 1937", po aty, f. 114.

⁵³ "Të korrinat", po aty, f. 117.

⁵⁴ "Të korrinat", po aty, f. 118.

⁵⁵ "Studenti në shtëpi", po aty, f. 134-135.

⁵⁶ "Husarët n'Adriatik", po aty, f. 191.

	<i>La Tour de Babel</i>
	<i>Le Livre des Prophéties</i>
	<i>Le Cantique des cantiques</i>
<i>Les chants non chantés</i>	<i>Les Évangiles et les épîtres non-canoniques, les Évangiles apocryphes et gnostiques</i>
<i>Ballade urbaine</i>	<i>Marie-Madeleine</i>
<i>Mélodie coupée</i>	<i>Marie-Madeleine</i>
<i>Le Chant du prisonnier</i>	<i>Le Christ crucifié</i>
<i>Les traits du Surhomme</i>	<i>Le Messie, le Rédempteur, « une âme crucifiée », « une aube espérée », « le jour annoncé », le zoroastrisme, le Messie avant le Messie, « Ainsi parlait Zarathoustra »</i>
<i>L'automne qui défile</i>	<i>Le Messie : « Y a-t-il un salut ?! »⁵⁷</i>
<i>Le Chant scandaleux</i>	<i>« Moi et toi, religieuse, les deux bouts d'une corde »</i>
<i>Esprit nouveau</i>	<i>« Sacrifice d'un nouvel autel », « annonce d'un idéal nouveau », « un dieu s'est peut-être éteint », la bonne nouvelle.</i>
<i>Les âmes migratrices</i>	<i>« Les lieux consacrés »</i>
<i>“Shpirtënt shtegtarë”</i>	<i>« Vendet e shuguruem »</i>
<i>Deux lèvres</i>	<i>Marie-Madeleine</i>
<i>Sautant et trépignant</i>	<i>« Pour un renouveau sur les vieilles pourritures »</i>
<i>Une nuit sans sommeil</i>	<i>« Un peu de lumière ! » - « Mehr Licht »</i>

⁵⁷ Comparer au texte de référence évangélique : « Et qui peut être sauvé? Jésus les regarda, et dit: Cela est impossible aux hommes » (Marc 10:26-27) ; « Le salut est à notre Dieu » (Révélation 7:10) ; « Dieu qui nous a sauvés, et nous a adressé une sainte vocation, non à cause de nos œuvres, mais selon son propre dessein » (2 Timothée 1:9) ; « nulle chair ne sera justifiée par les oeuvres de la loi » (Galates 2:16).

<i>Malheureuse inspiration</i>	« Vous les hommes, nés de la douce graine ! » : <i>La Genèse, l'homme à l'image de Dieu</i>
<i>Un Socrate éprouvé ou un cochon satisfait » Tragédie ou comédie</i>	« Rendez à César ce qui est à César » « <i>Te Deum laudamus</i> », « <i>Te Deum Majestoso</i> »
<i>Un fruit interdit Du charbon, Monsieur ?</i>	<i>Le fruit interdit</i> « À combien ce charbon, Madame ? », <i>Marie-Madeleine</i>
<i>À l'église</i>	« Venez donc ici, vous les proscrits et les méprisés de ce siècle ! », <i>L'église du Seigneur le Christ</i>
<i>La légende du maïs La moisson</i>	<i>La manne</i> « Cette graine, nous ne l'avons pas semée », <i>l'image du Christ</i>
<i>L'histoire de l'une d'entre elles</i>	« Ta foi t'a sauvée » ⁵⁸ , « il s'était créé une sorte de nimbe », « Appeler Luke une pute lui semblait comme appeler le prêtre une femme », <i>Marie-Madeleine</i>
<i>Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien Vaines idoles Salutations du village</i>	<i>Notre Père – Pater Noster</i> <i>Les fausses idoles</i> ⁵⁹ « En pensant cela, j'ai l'impression d'entendre les propos de quelqu'un : Ta foi t'a

⁵⁸ Cf. l'Évangile selon Luc [7:48, 50] : « Tes péchés sont pardonnés... Ta foi t'a sauvée, va en paix ».

⁵⁹ L'interprétation de *Idhuj pa krena* [Vaines idoles] dans la traduction en italien (« *Idoli decapitati* », voir Jolanda Kodra, *Migjeni, Poesie e prose*, Tirana, 1962) ne correspond pas au sens de l'original de l'idiome dans le langage de Migjeni. Dans les parlers du Nord, pour dire « décapitée », on emploie l'adjectif « *kryepremë* », par exemple « *Shën Gjon Kryepremi* » [saint Jean le Décapité]. Migjeni, qui était un fin connaisseur du langage théologique, aurait préféré dans ce cas le terme « *kryepremë* ».

sauvée », Jésus et Marie-Madeleine

À une époque où le Père Gjergj Fishta, un prêtre franciscain, chantait les mythes et les divinités payennes (quoique cela lui soit interdit par sa conscience religieuse) et où Ernest Koliqi, de formation occidentale, était devant le grand dilemme « *entre la montagne et la mer* »⁶⁰, Migjeni a appelé dans la littérature une culture qui n'avait aucun rapport ni avec la montagne mythique de l'identification ethnique des Albanais, ni avec « *la mer perfide* » d'où l'on imaginait que le mal était toujours venu aux Albanais. Il s'est adressé à une des cultures les plus universelles, à la matrice de trois religions abrahamiques, les plus puissantes du globe, à la Bible, ramenant la littérature en ville, là où l'oral prend fin et où la légende fait rire. La Genèse, le Livre de Job, le Livre des Prophéties, le Livre de la Sagesse, le Livre de Jérémie, le Livre des Psaumes, le Livre des Proverbes, les Évangiles sont présents dans l'œuvre de Migjeni tout comme la poésie populaire dans les poèmes de Fishta et dans la prose de Koliqi.

7. Au niveau du lexique linguistique :

Au niveau des isoglosses et des mots clefs, le texte biblique est encore plus présent et joue un rôle de tissu dans toute l'œuvre de Migjeni : le messianisme, le surhomme, l'idéalisation du rédempteur et de l'amour pour l'homme en général (« *Shkodra, les Balkans, l'Europe, le monde entier est affecté par cette acrobatie d'hirondelle* »)⁶¹, la Tour de Babel, les deux natures du Christ (humaine et divine, comme en débataient les premiers conciles chrétiens), les deux aspects de Millosh, la consolation de l'Enfer (« *je veux parcourir l'Enfer entier, de fond en comble* », « *L'histoire de l'une d'entre elles* ») et le long débat des chrétiens anciens à savoir de

⁶⁰ Dhurata Shehri, *Midis malit dhe detit*, Tirana, 2006.

⁶¹ « Të fala nga fshati », in *Migjeni – Vepra*, p. 229.

quel péché avait libéré Jésus Marie-Madeleine (de la prostitution ou du jugement injuste)⁶².

Chez Migjeni, en poésie ou en prose, il n'existe presque pas de texte où le lexique caractéristique du langage biblique et liturgique ne soit pas présent. Bien qu'au présent article nous ayons examiné seulement le lexique livresque, laissant de côté le lexique populaire, obtenu oralement, cet aspect est probablement le plus criant de l'entrecroisement de l'œuvre de Migjeni avec les textes bibliques et les Évangiles :

La Tour de Babylone	<i>La Prédiction des prédictions</i> : « pour bâtir la Tour de Babylone »
Sainteté	<i>Nous, les fils du nouveau siècle</i> « qui avons laissé le vieux dans sa sainteté »
Satan, satanique	<i>Le poème de la misère</i> : « le verre trouble, le verre satanique »
Pharisiens	<i>Le poème de la misère</i> : « pompeusement, comme des pharisiens »
Blasphème, sainteté, prière, froc	<i>Le blasphème</i> : « la sainteté brille sur des frocs... »
Croix	<i>Le Chant du prisonnier</i> : « Les fers croisés et ma conscience »
Croix	<i>Les traits du Surhomme</i> : « Une âme crucifiée, une folie patentée »
Prédiction	<i>Les traits du Surhomme</i> : « Une aube espérée, le jour annoncé »
Salut	<i>L'automne qui défile</i> : « car demain nous mourrons... Y a-t-il un salut, quelque part ? »

⁶² Voir *Shkrimet e krishtere greke*, Supplément, p. 415-416.

Passage (la pâque juive)	<i>Le chant scandaleux</i> : « j'ai gardé longtemps son souvenir, le froid souvenir du passage » ⁶³
Enfer	<i>Le chant scandaleux</i> : « je veux parcourir l'Enfer entier, de fond en comble »
Globe	<i>Résignée</i> : « des éclairs illuminent le globe entier »
Autel	<i>Esprit nouveau</i> : « L'esprit poignardé, sacrifice d'un nouvel autel »
Colombe	<i>Esprit nouveau</i> : « Âme ! Pauvre colombe ! »
Apothéose	<i>Les Chants du Crépuscule</i> : « Dans l'apothéose du fer, mes âmes imprégnées d'encens »
Consécration	<i>Les âmes migratrices</i> : « elles envoient des saluts, même aux lieux consacrés »
Credo	<i>Les âmes migratrices</i> : « leur crédo réjouit le ciel »
Pourpre	<i>Sonnet printanier</i> : « le vivifiant rayonnement de pourpre »
Pourpre	<i>Z. B.</i> : « un rougeoiement voilé de pourpre »
Divination	<i>Une nuit</i> : « le silence divinateur cherche à me séduire le cœur »
Prière, Dieu	<i>Prière</i> : « Je te supplie, mon Dieu »
Renouveau	<i>Sautant et trépignant</i> : « un renouveau sur les vieilles pourritures »
Malédiction	<i>La solitude</i> : « Au moins, qu'on me maudisse : Maudit sois-tu ! »

⁶³ La pâque, le passage de la colère de Dieu pour son peuple blessé, une des dix preuves de « Je suis ton Dieu ». Sh. Sinani, *Kodikët e Shqipërisë në Kujtesën e Botës*, Tiranë, 2010, p. 601.

Te Deum majestoso	<i>Tragédie ou comédie</i> : « Te Deum laudamus »
Fruit interdit	<i>Le fruit interdit</i> : « Affamé et en loques, il marche lentement devant les échoppes regorgeant de "fruits interdits" (un conte biblique) »
Proscrit	<i>À l'église</i> : « Venez donc ici, vous les proscrits et les méprisés de ce siècle, a dit jadis le maître de cette église, car en moi vous trouverez la paix »
Dernière volonté	<i>Le suicide du moineau</i> : « la dernière volonté de ses douleurs »
Dieu	<i>Dieu vous aide</i> : « Dieu qui prend soin des oiseaux du ciel ne laissera pas les hommes mourir de faim »
L'ombre d'un homme	<i>Le programme d'une revue</i> : « On finit par trouver, à grand peine, l'ombre d'un homme, l'ombre d'un gentleman »
Idole	<i>Vaines idoles</i> : « Ils veulent bien adorer, mais quoi ? De vaines idoles ? »
Apothéose	<i>La légende du maïs</i> : « Au vingtième siècle, il n'y a pas d'apothéoses de divinités »
Noël, croix Golgotha	<i>Meilleurs vœux pour 1937</i> : « les hommes gémissent sous le poids de leurs croix sur le chemin de Golgotha »
Anathème	<i>Le loup-garou</i> : « anathèmes, malédictions, alarmes »
Graine, semeur	<i>La moisson</i> : « C'est quoi, ça ? Cette graine, nous ne l'avons

	pas semée... Eh bien, comme dit le dicton, tu récolteras ce que tu auras semé »
Apocalyptique	<i>La moisson</i> : « c'est comme si on voulait aprivoiser un monstra popcalyptique »
Prostitution, nimbe	<i>L'histoire de l'une d'entre elles</i> : « autour de son corps, il s'était créé une sorte de nimbe comme celui qui entoure les têtes des saints... Appeler Luke une pute lui semblait comme appeler le prêtre une femme »
Salvation	<i>Un peu de poésie</i> : « il sombrait et son âme criait au secours »
Pater Noster	<i>Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien</i> : « Notre Père, donnez-nous du pain blanc... euh, ce conte est très long... Tiens, comme il connaît bien sa prière, Zef ! »
Foi, surhomme, Messie	<i>Salutation du village</i> : « ... je ne suis pas pessimiste, car je crois en une force de l'homme, je crois au surhomme ! (en pensant cela, j'ai l'impression d'entendre les propos de quelqu'un : Ta foi t'a sauvée) »

Dans les *Vers libres* et les proses de Migjeni, le lexique biblique et évangélique contient, entre autres, des termes comme anathème, apothéose, Notre Père, bénédiction, biblique (conte), blasphème, credo, lumière (« Que la lumière soit ! », « Je suis la lumière du monde » (γω εινε φωτιας του Κοσμου)⁶⁴, prison de l'âme (« moi, votre berceau et, peut-être votre tombe »), diable

⁶⁴ Cf. l'Évangile selon Matthieu, 5 :14.

(Satan, le criminel), souillée, éternité, pharisiens, sacrifice, sacrificiel, brebis, divin, vaines idoles, croix, crucifixion, crucifié, Noël, dédicace, nouveau chant (cf. Nouveau Testament), bonne nouvelle (« la bonne nouvelle que du maïs serait distribué », cf. ευαγγελιον), triste nouvelle, autel, cierges, malédictions, maïs (la manne), rancune, fruit interdit, oratoire, prophéties, prédiction, prêtres, paradis, conte, image, soutane, miséricorde, humilité, pourpre, celeste, résurrection (« les Chants de la Résurrection »), étincelle, salut, salvation, consécration, consacré, vierge, encensoir, encens, dernière volonté, prière, commandements, étoiles, sagesse.

Ce ne sont que certains de ces cercles linguistiques qui proviennent du texte biblique et qui codifient la poésie et la prose de Migjeni.

Il n'est pas rare de constater que l'œuvre de Migjeni devient aussi l'intermédiaire de la philosophie contemporaine européenne, en particulier allemande : F. Nietzsche, A. Schopenhauer et d'autres. Il arrive que Migjeni ne mentionne pas le premier auteur du texte. Son vers :

*Un peu de lumière ! Un peu de lumière,
mon ami, mon camarade, mon frère !*

ne saurait se traduire en allemand que par les célèbres paroles de Goethe :

*Mehr Licht! Mehr Licht! Mein Freund, mein
Bruder!*⁶⁵

Il semble que, par l'intermédiaire du discours liturgique, Migjeni vise plutôt à se cacher et s'éviter lui-même.

Migjeni a été confirmé comme un poète « hors de l'ordre », il va au-delà des bornes des écoles, des préférences des époques. La première édition de ses *Vers libres* n'a pas été mise en circulation (il n'est toujours pas clair si c'était à cause de la censure ou d'une propre

⁶⁵ C'est par le même cri que s'achèverait la vie de l'archevêque Vinçens Prennushi en 1947.

décision de l'auteur. De même a été interdite de circuler une édition de l'année 1956. Presque toutes les éditions qui ont paru depuis, ont été soumises à des rédactions et à des efforts en vue de « discipliner idéologiquement » la signification de ses messages. Or Migjeni c'est celui qui se trouve au-delà du prisme. Toutes les discordances et les dissensions sont plutôt le résultat du prisme que les chercheurs mettent généralement entre l'universalité de son œuvre et eux-mêmes.

Dans toute la littérature de Migjeni, il y a une douleur humaine et une impuissance à modifier le sort du monde. Cela n'est pas fait sous la forme d'une enquête philosophique, mais plutôt dans le même esprit du groupement des écrivains qualifiés de « Génération perdue »⁶⁶, de cette consternation généralisée qui s'était traduite par la triste perte de la dimension de l'avenir. Le renversement de l'esthétique classique des écrivains réalistes, romantiques, symbolistes, européens et albanais, est venu, très vraisemblablement, d'une inspiration qui poussait à voir la perte à l'intérieur et le salut quelque part à l'extérieur de soi-même, de façon indéfinie, comme chez les auteurs de la « Génération perdue ».

⁶⁶ « *You are all Lost Generation* ». Cette phrase que Gertrude Stein a dit à Hemingway en 1924 est devenu le signe distinctif d'une generation qui avait perdu sa confiance dans le monde et qui s'est efforcé de protéger le côté humain (la tristesse, le désespoir, la douleur, l'affliction de la perte), à un moment où l'homme a commencé à devenir mal-aimé dans la littérature.

Eldon GJIKAJ

LASGUSH PORADECI ET LA THÉOSOPHIE

Le terme *théosophie* est fréquent dans la tradition de l'interprétation de la poésie de Lasgush Poradeci. Dans la plupart des cas, le terme est juste cité comme une possible source paratextuelle de la poésie de cet auteur, sans se hasarder à approfondir l'examen. On pourrait dire que c'est justement sur la théosophie que la critique a concentré longtemps toutes ses batteries dépréciatives, afin de mettre en relief les « défauts » idéologiques de l'auteur.

Nos connaissances de jusqu'à ce jour nous permettent d'affirmer que le premier qui a procédé à une analyse comparative entre les conceptions théosophiques et la poésie de Poradeci c'est Andrea Varfi. Bien que son analyse vise essentiellement à mettre en évidence les « défauts idéologiques » de l'auteur, elle est importante car elle est la seule qui va au-delà de la simple constatation et présente des analogies entre le texte et le paratexte avec des arguments à l'appui.

De même, Varfi est le seul à fournir des renseignements biographiques sur le poète, abordant sa vocation et l'approfondissement de sa pensée dans ce domaine :

« Là [en Roumanie – note d'E. G.], il fréquente les cours de la Société théosophique dirigés par le théosophe Nicolao. Il étudie la littérature révélée brahmanique, les Védas, les Upanishads, le bouddhisme, Camille Flammarion, notamment son ouvrage *Uranie* qui servait de texte aux cours de théosophie. Il s'intéresse à magie, étudie le magnétisme personnel, en dévorant les seize volumes du professeur Nicolao » [...]¹.

¹ Andrea Varfi, *Lasgush Poradeci, jeta dhe vepra e tij*, Tirana, 1951. Archives de l'Institut de Linguistique et de Littérature.

« Là [en Autriche – note d'E. G.], Poradeci n'abandonne pas la théosophie. Il adhère à la Société théosophique "Das Neues Licht" et approfondit ses études de littérature brahmanique à tel point qu'il est pris de passion pour le sanscrit et demande d'ailleurs de présenter sa dissertation en cette langue [...]»².

Aux parallèles que Varfi trouve entre les vers de Poradeci et la philosophie mystique de théosophes comme Flammarion, Blavatsky³ et d'autres, il faudrait ajouter nécessairement un nom tout aussi connu

² *Ibid.*

³ Helena Petrovna von Hahn (1831-1891), théosophe russo-allemande. Née dans une famille allemande liée par alliance à des nobles russes d'Ekaterinoslav, elle est depuis son enfance sujette à des phénomènes psychiques inhabituels : somnambulisme et manifestations psychokinétiques. À 17 ans, elle épouse le général Blavatsky, beaucoup plus âgé qu'elle, mais ne vit que trois mois avec lui. Pendant les années qui suivront, elle voyage en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud. Partout où elle se rend, elle rencontre les « maîtres de sagesse » qui lui offrent des instructions sur l'occultisme. L'un d'entre eux, le Mahatma Morya, lui confie une mission mystérieuse. En 1873, elle rencontre à New York Henry Steel Olcott (1830-1907), ancien colonel de l'armée et avocat passionné de spiritisme. Ensemble avec Olcott, Blavatsky a une série de rencontres médiumniques avec « les Maîtres mystérieux ». En 1875, tous les deux fondent la Société théosophique et, trois ans plus tard, s'installent à Adyar, près de Madras en Inde, où ils fondent le siège de la nouvelle confrérie qui existe encore de nos jours. L'objectif d'Olcott et de Blavatsky était de restaurer la supériorité spirituelle des religions de l'Inde sur le christianisme. La Société théosophique rassemble beaucoup d'adeptes et se répand en Europe et aux Etats-Unis. Mais en 1884, deux membres de la confrérie, les époux Coulomb, déclarent qu'ils ont personnellement falsifié les lettres des Maîtres, diffusées par Blavatsky. Ce témoignage est publié par la Société de recherche psychique de Londres, à l'époque assez active en matière d'études scientifiques sur le paranormal. Cet épisode, encore aujourd'hui peu clair, noircit l'image de la Société théosophique. Après avoir traversé ce moment critique, Blavatsky s'installe en Allemagne et parvient d'une certaine façon à garder vivant le mouvement jusqu'à sa mort à Londres. Sa pensée est condensée dans deux ouvrages principaux, *Isis dévoilée* (1877) et *La Doctrine Secrète* (1888). Selon Blavatsky, la théosophie serait une connaissance supérieure – pas une foi – qui aide à connaître le Moi divin qui est présent chez chaque individu et qui est uni à l'Âme universelle. À la conclusion d'un cycle d'existence et de réincarnation, régi par la loi du *karma*, l'âme individuelle, purifiée, retournerait à l'Âme universelle. Le but principal de la théosophie consiste à ouvrir les lignes à travers lesquelles les Maîtres inconnus puissent guider l'humanité sur le chemin vers le perfectionnement spirituel et social. Parmi les disciples de Blavatsky, il faut mentionner R. Steiner, A. Besant, A. Bailey, tous fondateurs de leurs propres écoles théosophiques (G. Berti, *Dizionario dei mistici*, Avallardi, Milano, 2003, p. 99-101).

dans ce domaine, celui de Rudolf Steiner⁴, le fondateur de l'anthroposophie. Nous pensons que les traces de la théosophie de Steiner sont plus visibles dans le cycle philosophique de Lasgush Poradeci. Les conceptions de Steiner sur la nature de l'homme sont presque identiques avec les conceptions que présente Poradeci. Selon Steiner,

« Il en résulte que *la nature humaine a trois côtés*. Et ce sont ces trois côtés que, jusqu'à nouvel ordre, nous désignerons ici sous les noms de *corps, âme et esprit*. Toute idée préconçue ou même toute hypothèse dont on voudrait les charger ne ferait que nuire à l'intelligence de ce qui va suivre.

⁴ Rudolf Steiner (1861-1925), penseur croate, fils d'un télégraphiste à Kraljevec. Dès son enfance, Steiner affirme voir des esprits de morts et d'autres formes imperceptibles par les sens. Plus tard, il est diplômé de philosophie à Vienne et se consacre à l'enseignement. Après avoir publié une étude importante sur Goethe (1886), il est invité à Weimar aux Archives de Goethe. E, 1897, il s'installe à Berlin où il adhère à la Société théosophique, dont il devient ensuite secrétaire général pour l'Allemagne, malgré ses réserves quant à ses enseignements. Dans *L'Initiation* (1909), il écrit que la connaissance des mondes supérieurs est possible même sans les rites d'initiation semblables à ceux de la Société théosophique et des autres confréries. Selon Steiner, la purification intérieure, le façonnement de la maîtrise de soi, ainsi qu'une vie saine sont bien nécessaires, mais le seul guide véritable c'est le Christ. En 1912, les dirigeants de la Société théosophique, A. Besant et C. Ledbeater, proclament avoir découvert le nouveau Christ-Bouddha-Maitreya chez un jeune garçon indien, J. Kirshnamurti. Steiner refuse cette découverte et il est exclu de la Société théosophique et organise la Société anthroposophique où adhèrent immédiatement 80% des théosophes allemands. En 1913, il fonde à Dornach en Suisse le Goetheanum, un bâtiment destiné à l'organisation de diverses manifestations culturelles et artistiques. Dans ses conférences recueillies en une centaine de volumes, il parle d'art, de science, de technique et de religion sous une optique anthroposophique. D'après Steiner, chaque activité humaine doit être réalisée en harmonie avec les lois spirituelles qui dirigent l'univers ; l'évolution individuelle se poursuit après la mort, d'abord à travers le corps éthérique et ensuite à travers le corps astral qui se purifie dans le monde spirituel. Au bout de quelques siècles, le Moi est réincarné chez un nouvel être vivant, pour mourir de nouveau plus tard. À chaque entrée dans le monde spirituel, le Moi peut passer d'une planète à l'autre et entrer en contact avec les hiérarchies spirituelles jusqu'à atteindre une déification particulière et authentique. Les conceptions de Steiner continuent à être étudiées et pratiquées par les adeptes d'anthroposophie qui, bien que peu nombreux, ont une influence bien connue dans diverses activités sociales (*Ibid.*, p. 280-281).

Par *corps* nous entendons ce par quoi les choses du monde environnant se révèlent à l'homme ; telles, dans l'exemple qui précède, les fleurs de la prairie.

Par *âme*, ce par quoi l'homme rattache les choses à sa propre existence, ce par quoi il éprouve du plaisir ou de la peine, de l'attrait ou de la répulsion à l'égard de ces choses.

Par *esprit*, nous entendons ce qui se révèle à lui quand, selon la parole de Goethe, il contemple les choses – « comme un être en quelque sorte divin ». – C'est dans ce sens que l'homme se compose du *corps*, de *l'âme* et de *l'esprit*.

Par le moyen de son corps, l'homme peut immédiatement se mettre en rapport avec les choses ; grâce à son âme, il conserve en soi les impressions qu'elles lui ont faites ; et dans son esprit se révèle à lui l'élément durable, inhérent aux choses elles-mêmes »⁵.

Le corps, l'âme et l'esprit sont des conceptions qui restent au fondement du cycle philosophique de Lasgush Poradeci. Dans sa poésie *L'Éternité [Përjetësija]* du recueil *L'Étoile du cœur [Ylli i zemrës]*, c'est la trinité *corps, cœur et esprit* qui correspond à la trinité de Steiner (*corps, âme, esprit*). Chez Poradeci, le contact avec les choses est réalisé à travers la perception des sens, tout comme chez Steiner « par *corps* nous entendons ce par quoi les choses du monde environnant se révèlent à l'homme » :

J'ai frayé des sentiers d'union à travers le corps :
Celui de la bouche pleine de perles,
Celui de la main à la clarté de lis,
Celui du nez droit comme une bougie.

Le *sentier d'union* de Poradeci s'ouvre à travers le cœur et permet que l'extérieur puisse être conçu dans le monde intérieur de l'individu et suivi de diverses impressions :

Et j'ai frayé des sentiers d'union à travers lui :

⁵ Rudolf Steiner, *Théosophie*, Éditions Alice Sauerwein, Paris, 1923, p. 26-27.

Celui de l'œil étincelant,
Celui de l'oreille résonnante.

Tu vois donc une éblouissante splendeur,
Tu entends une chanson stupéfiante,
Ton cœur sent un secret désir.

Les sens qui participent à cet entendement, l'œil et l'oreille, permettent à l'homme de concevoir sur le plan esthétique et sentimental, tout comme chez Steiner on éprouve « du plaisir ou de la peine, de l'attrait ou de la répulsion ».

Le stade supérieur du processus de la connaissance de l'individu c'est l'esprit, le troisième stade dans l'ordre de Poradeci, après le corps et le cœur. Le sentier d'union à travers l'esprit mène directement à la pensée qui est « pleine de clarté », mais aussi « pleine d'obscurité ». La connaissance du monde par l'esprit est possible après avoir traversé les deux autres échelons, afin d'atteindre la connaissance totale ou de la tenter plutôt. L'esprit du poète *se tourmente, se trouble, s'affole, s'imprègne de ciel, de soleil, de monde*, d'éléments terrestres et cosmiques, en présentant ainsi l'effort de connaissance totale comme un défi qui relève de la dimension divine. On peut en conclure que, tout comme chez Steiner, l'homme contemple les choses par l'esprit « comme un être en quelque sorte divin ».

La conception de Lasgush Poradeci sur la catégorie de *l'âme* est une autre analogie intéressante qui correspond, à notre avis, à la conception de Steiner. Ce dernier définit *l'âme* comme un échelon intermédiaire entre le corps et l'esprit :

« Un corps physique apparaît dont la forme est déterminée par les lois de l'hérédité. Ce corps devient porteur d'un esprit qui répète, sous une forme nouvelle, une existence passée. Entre l'esprit et le corps se trouve l'âme, celle-ci poursuit une vie qu'elle délimite et enferme. Ses penchants, ses désirs, ses passions la servent ; elle asservit aussi la pensée »⁶.

⁶ R. Steiner, *op. cit.*, p. 88.

Il nous paraît important de souligner le fait que la catégorie de *l'âme*, parallèlement à une approche philosophique-théosophique, constitue l'axe d'un cycle poétique de Steiner sous le titre *Le Calendrier de l'âme*⁷. L'auteur y présente succinctement par des créations poétiques sa perception du calendrier de l'année selon les saisons, chacune divisée en semaines. « L'année devient ainsi l'archétype de l'activité humaine et ensuite une source féconde de la conscience authentique de soi »⁸. Il ne s'agit pas d'une simple illustration des conceptions théosophiques de l'auteur, mais d'un ouvrage qui prétend avoir essentiellement les traits poétiques d'un texte artistique proprement dit. Steiner le confirme lui-même : « Il ne faut pas présenter des "descriptions" selon le modèle des théosophes pédants, mais plutôt montrer le travail vivant de l'âme, tel qu'il est accompli »⁹.

Pour revenir chez Lasgush Poradeci, il faut dire que son cycle philosophique permet de distinguer la dichotomie entre l'âme et l'esprit, certes, les deux s'inscrivant à l'échelon supérieur immanent de l'individu, mais avec des fonctions séparées.

Concrètement, dans le recueil *La Danse des Étoiles* [Vallja e Yjeve], le premier chant c'est *La Matière et la Vie* [Lënda dhe Jeta], autrement dit *le corps physique*, le deuxième chant *L'Âme et le Dessein* [Fryma dhe Qëllimi], c'est-à-dire *l'âme* qui détermine le dessein, pour passer ensuite au niveau de *l'esprit* avec les chants *Le Sentiment et l'Homme* [Ndjenja dhe Njeriu], *L'Homme et Dieu* [Njeriu dhe Zoti], *L'Éternité* [Përjetësija].

L'âme, que Kuteli définit comme « l'énergie résultant du mouvement de la matière – le second degré de l'évolution universelle »¹⁰, reste entre *la matière* et *l'esprit*. Dans le texte de Poradeci, cette énergie projetée chez l'homme s'exprime à travers deux symboles, celui du vent et celui du voile. Le premier *gronde, hurle, souffle*, tandis que le second *prend l'élan*. Toutes ces formes

⁷ R. Steiner, *Calendario dell'anima*, Editrice Antroposofica, Milano, 2007.

⁸ *Ibid.*, Préface à la première édition de 1912-1913.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Mitrush Kuteli, *Note de l'éditeur*, in Lasgush Poradeci, *Ylli i Zembrës*, Bucarest, 1938.

sont liées entres elles et sont des hypostases du mouvement perpétuel. Aussi bien dans *La Barque et le Pavillon* [*Lundra dhe Flamuri*] que dans *Le Génie du Bateau* [*Gjeniu i Anijes*], Poradeci choisit le même motif pour aborder la mission de l'homme : le périple à travers la mer de la vie, un cliché qu'il semble préférer.

Il faut noter que *l'âme*, en tant que générateur de l'énergie perpétuelle, est présentée comme agissant sur la nature et sur l'homme, selon un ordre progressif qui va de la première au second. Ceci constitue, à notre avis, l'objectif de l'auteur : éclaircir la fonction de *l'âme* chez l'homme, conjointement à la fonction de *l'âme* dans la matière, dans la nature, car l'homme est une synthèse *sui generis* des trois échelons, *corps-âme-esprit*. L'ordre progressif se présente de la façon suivante : *le vent gonfle le voile de la barque / le voile pousse l'embarcation de l'homme*.

Dans le but d'approfondir cet argument, nous avons procédé à une confrontation des conceptions philosophiques de Poradeci dans ce cycle avec les conceptions théosophiques de Blavatsky. Les ressemblances semblent parfaitement identifiables.

Un des termes fréquents de Blavatsky dans sa doctrine c'est *le sentier*. La deuxième partie de son traité *La Voix du Silence*¹¹, qui est d'une importance essentielle pour la théosophie, porte d'ailleurs le titre *Les Deux Sentiers*. Dans le rôle du Maître de la Sagesse, Blavatsky donne ses recommandations à un candidat qui cherche la perfection morale et la connaissance spirituelle suprême, pour trouver le chemin, le sentier qui y mène. Les *sentiers* sont au nombre de deux, le premier relevant de la « doctrine de l'Œil », tandis que le second de la « doctrine du Cœur » :

« Cherche les Sentiers. Mais, ô *Lanou*, sois d'un cœur pur avant de commencer ton voyage. Avant de faire ton premier pas, apprends à discerner le vrai du faux, le toujours-fuyant du toujours-durable. Par-dessus tout, apprends à séparer la Science-de-tête de la Sagesse-de-l'âme, la « Doctrine de l'Œil » de celle du « Cœur » [...]

¹¹ H. P. Blavatsky, *La Voix du Silence*, Textes Théosophiques, Paris, 1991.

La « Doctrine de l'Œil » est pour la foule des hommes ; la « Doctrine du Cœur » pour les élus ». ¹²

Le premier sentier qui mène à la *doctrine de l'Œil* est ouvert, tandis que le second sentier qui conduit *la doctrine du Cœur* est secret. Ces sentiers ne sont point séparés, au contraire, ils filent l'un à travers l'autre. Mais si le premier ne permet que la connaissance empirique, le second conduit au perfectionnement suprême, à la vérité.

« La voie de la libération finale est dans ton SOI. Cette voie commence et finit hors du Soi [...] »

Le SENTIER est un, disciple, et pourtant double à la fin.

L'Un laisse la place aux deux : L'*Ouvert* et le *Secret*. Le premier conduit au but, le second à l'Immolation de Soi » ¹³.

De telles conceptions sont essentielles dans le cycle philosophique de Lasgush Poradeci, notamment dans les chants à la clôture des deux variantes, *L'Éternité* du recueil *La Danse des Étoiles* et *L'Éternité* du recueil *L'Étoile du Cœur*. Dans ce dernier chant, le terme *sentier d'union* revêt une importance particulière dans la structure poétique et sémantique du texte. Il résulte constant dans les trois parties du chant, aux mêmes positions, dans la sixième et la huitième strophe. D'ailleurs, dans la huitième strophe, le vers initial dont il fait partie se présente tout à fait identique :

« À travers un sentier d'union que tu ignores »

Ce *sentier d'union* par lequel est réalisé tout le processus de la connaissance humaine, selon un ordre progressif allant du *corps* au *cœur* et à *l'esprit*, est caractérisé par le secret (« ... *tu ignores* »). La correspondance avec le second *sentier* de Blavatsky est non seulement lexicale, mais aussi conceptuelle. Le texte de Poradeci peut être lu précisément comme une approche poétique et philosophique du second *sentier*. La façon dont l'auteur présente l'ensemble du

¹² *Ibid*, pp. 41, 43.

¹³ *Ibid*, pp. 56, 58, 59.

processus de la connaissance est exhaustive, à travers les trois échelons, dont chacun est conditionné par la prédisposition, dans le but d'atteindre le niveau suprême qui est l'objectif final du cheminement à travers le second sentier.

Ledia DUSHKU

LA PRINCIPAUTÉ ALBANAISE ET L'ATTITUDE
DE LA GRÈCE (MARS-AVRIL 1914)

À la veille de l'arrivée du prince

Après avoir longuement débattu de la question albanaise, le 29 juillet 1913, la Conférence de Londres a pris une décision définitive, proclamant l'Albanie une « principauté autonome, souveraine et héréditaire, selon l'ordre du premier-né, sous les garanties des six Puissances. Le prince serait désigné par les six Puissances »¹. L'intégrité territoriale de l'État albanais serait précisé sur le terrain par deux commissions internationales, l'une pour la ligne de frontière au Nord et l'autre pour celle au Sud.

Après un travail de plusieurs mois, le 17 décembre 1913, les membres de la Commission internationale de la frontière du Sud ont signé le protocole sur la frontière albanais-grecque². Ce protocole, qui porte le nom de la ville de Florence où il a été rédigé, présentait le compromis des Grandes Puissances entre les revendications albanaises qui allaient loin au sud et celles grecques qui allaient plus au nord, jusqu'à la ligne Himara-Korça. Les districts de Korça, Kolonja, Përmet et Gjirokastra ont été inclus dans le territoire de l'Albanie, tandis que la région de la Tchamérie a été passée au Royaume de Grèce.

Le 13 février 1914, par le biais d'une note, les Grandes Puissances ont informé le gouvernement grec de la ratification du Protocole de Florence et de l'accord *de jure* de presque toutes les îles

¹ Arben Puto, *Çështja shqiptare në aktet ndërkombëtare të periudhës së imperializmit. Përmbledhje dokumentesh me një vështrim historik (1912-1918)*, volume II, Tirana, 8 nëntori, 1987, p. 278.

² *Ibid.*, p. 423-426, texte intégral du Protocole de Florence.

de la mer Égée à la Grèce³. Elles lui seraient remises définitivement seulement lorsque les troupes grecques auraient évacué l'île de Sazan et les autres territoires occupés au cours de la Première Guerre Balkanique, qui avaient été reconnus à l'Albanie par le Protocole de Florence.

Le gouvernement devait s'engager également de manière formelle à n'encourager ni directement, ni indirectement aucune sorte de résistance contre la situation établie par les Grandes Puissances dans le Sud de l'Albanie. L'évacuation se ferait graduellement. Elle commencerait le 1^{er} mars dans la région de Korça et à l'île de Sazan et s'achèverait par celle de Delvina, le 31 mars 1914.

Le 21 mars, les chancelleries des Grandes Puissances ont reçu la réponse officielle d'Athènes qui exprimait la prédisposition grecque à accepter les décisions des Grandes Puissances et à retirer dans les délais déterminés ses troupes des territoires qui avaient été laissés à l'Albanie⁴. La note déclarait l'engagement formel à ne faire aucune résistance et à n'encourager, ni directement, ni indirectement, aucune résistance contre la situation établie par les Grandes Puissances dans le Sud de l'Albanie. Parallèlement aux engagements, elle présentait aussi quelques revendications, comme la rectification des frontières dans la vallée de Gjirokastra, « des garanties suffisantes et efficaces » pour toute la population orthodoxe en Albanie, ainsi que l'autonomie pour la zone de Himara.

Entre-temps, un « Mouvement vorio-épirote » s'était activé dans les territoires du Sud, s'opposant à la décision des Grandes Puissances de joindre les régions de Korça et de Gjirokastra à l'État albanais. Le 2 mars 1914, « l'autonomie de l'Épire du Nord » y a été proclamée et un gouvernement a été créé, présidé par Georgios Zographos, l'ancien gouverneur général de l'administration grecque dans les territoires occupés de l'Albanie du Sud.

³ *Archives de l'Institut d'Histoire* (plus loin *AIH*), A-VI-39, An. 1913-1914, f. 170-171. Note des Grandes Puissances au gouvernement grec, le 13 avril 1914.

⁴ *AIH*, A-VI-39, V. 1913-1914, f. 172-175. Note de réponse du gouvernement grec envoyée aux Grandes Puissances, Athènes, le 21 février 1914.

Le prince de l'Albanie Guillaume de Wied (Wilhelm Friedrich Heinrich von Wied) et les dilemmes de la Grèce

Le 28 novembre 1913, le jour du premier anniversaire de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie, l'Autriche-Hongrie et l'Italie ont déclaré leur élu pour le poste du prince de l'Albanie⁵. Il était l'Allemand de confession protestante Guillaume de Wied. Le 3 décembre 1913, le Secrétaire d'État allemand, Gotlieb von Jagow, a annoncé que sa candidature au trône de l'Albanie avait trouvé le soutien des autres Puissances. Le 6 février 1914, par le biais d'un document envoyé à tous les ministres des Grandes Puissances en poste à Berlin, de Wied a accepté officiellement le trône de l'Albanie⁶.

G. de Wied était le second-né d'une famille aristocrate résidant dans la petite ville de Neuwied, à l'époque capitaine de la cavalerie allemande et un des officiers les plus populaires à Potsdam. Il avait des liens de sang avec les dynasties des Pays-Bas et de la Roumanie. La reine de Roumanie, Éléonore, était sa tante. Son épouse aussi, Sophie, avait des liens avec la cour roumaine⁷.

Le prince était un homme cultivé, avec un fort sens de l'honneur et du devoir, aux allures européennes, généreux et tolérant, mais faible et indécis. Souvent, les gens de son entourage prenaient son indulgence pour une faiblesse et son attention pour de la peur⁸. Malgré toutes ses vertus, selon le Kaiser allemand, de Wied manquait de capacité et d'expérience, des qualités indispensables pour le souverain d'un nouvel État déchaîné, comme il considérait l'Albanie⁹.

Le prince n'avait pas d'expérience en matière d'intrigues et de diplomatie, il savait peu de choses sur les questions des Balkans et se

⁵ Valentina Duka, *Histori e Shqipërisë 1912-2000*, Tirana, Kristalina-KH, 2007, p. 56

⁶ AIH, A-IV-66, *Mémoires du Prince de Wied*, f. 11.

⁷ D. Heaton Armstrong, *Shqipëri-1914. Gjashtë muaj Mbretëri*. (Mémoires du secrétaire du prince de Wied), Tirana, éd. de l'Institut albanais pour les études internationales, 2001, p. 7.

⁸ *Ibid.*, p. 134.

⁹ AIH, A.VI.39, V. 1913-1914, f. 144, Rapport de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin à l'attention du ministre des Affaires étrangères, Edward Grey, Berlin, le 5 juin 1914.

fiait à la bonne volonté des Grandes Puissances¹⁰. Il avait une vision trop supérieure de son propre rôle, mais en réalité il n'était ni n'a essayé d'être un chef d'État énergique et charismatique¹¹.

Après un tour diplomatique dans les principales capitales européennes, le prince de Wied, accompagné de son épouse, est arrivé le 7 mars 1914 à Durrës par le bateau autrichien « Taurus ». Le même jour, la Commission internationale de contrôle lui a remis le pouvoir qu'elle avait exercé jusqu'à ce moment-là par une voie exceptionnelle et elle a repris son rôle normal qui consistait à « conclure le Statut organique de l'Albanie et élaborer l'organisation intérieure »¹².

L'évolution de la question du prince de l'Albanie a mis en état d'agitation la diplomatie grecque aussi. Il y avait deux raisons qui conditionnaient son attitude à l'égard de la question de de Wied.

Tout d'abord, il s'agissait de la position des Grandes Puissances. Jusqu'au moment où Guillaume de Wied n'avait pas encore été déclaré comme leur candidature commune, la Grèce ne s'est pas montrée active par des déclarations sur la question du prince de l'Albanie. Les sources non grecques faisaient savoir qu'elle s'opposait en sourdine à la candidature de de Wied au poste du prince d'Albanie¹³. Il faut croire que la raison en était qu'il était soutenu seulement par les deux Puissances de l'Adriatique.

Au moment où de Wied a eu l'aval de toutes les Grandes Puissances et qu'il est sorti donc du cadre de soutien austro-italien, la Grèce avait peu de chances de pouvoir s'y opposer. En général, le

¹⁰ Joseph Swire, *Ngritja e një mbretërie*, Tirana, Dituria, 2005, p. 165-166.

¹¹ Ferdinando Salleo, *Shqipëria: gjashtë muaj mbretëri*, Tirana, Shtëpia e Librit dhe Komunikimit, 2001, p. 157.

¹² *Haus und Hof Staats Archiv, Wien, Politisches Archiv, Albanien* (plus loin : *HHSSt,A,PA,A*), in *AIH*, An. 24-42-4221. Aperçu historique, rédigé par la Commission internationale de contrôle, Vlora, le 18 avril 1914 ; *Ministère des Affaires étrangères, Archives Diplomatiques* (plus loin *AMAE*), in *AIH*, F. 150, f. 731-738, Annexe de la lettre du délégué français à la Commission internationale de contrôle, Vlora, le 15 avril 1914.

¹³ *HHSSt,A,PA,A*, in *AIH*, An. 23-6-678, Dépêche au ministre des Affaires étrangères à Vienne, en provenance de Sinaia, Sinaia, le 6 novembre 1913.

gouvernement grec faisait attention à manifester une obéissance à l'égard des décisions unanimes des Grandes Puissances¹⁴.

La seconde raison est liée aux développements politiques dans les Balkans et aux prises de position des homologues balkaniques sur de Wied et la Principauté albanaise. Au début de l'année 1914, on remarque une intensification des efforts des pays balkaniques en vue d'une politique commune dans la région. Fin janvier, les chefs des gouvernements balkaniques ont fait des visites à Saint-Pétersbourg et à Bucarest. L'objectif principal en était de servir la réalisation d'un « accord formel entre la Serbie, la Roumanie et la Grèce qui comprendrait les directives générales de la politique ultérieure non seulement contre le danger turco-bulgare, mais aussi à l'encontre de l'Albanie et de l'Autriche-Hongrie »¹⁵. Ce qui a été discuté dans les deux capitales jouissait bien entendu de l'approbation directe de la Russie.

Ces questions ont été abordées également aux entretiens entre le premier ministre serbe Nikola Paši et celui grec Élefthérios Vénizélos, même lors de la visite de ce dernier à Belgrade, à la mi-février 1914. Paši était de l'avis que les accords séparés des années 1912-1913 entre les États balkaniques devaient être transformés désormais en un accord commun multilatéral¹⁶.

Les intérêts serbes, grecs et roumains devaient être identifiés et la politique des trois puissances balkaniques devait prendre la même direction. On avançait ainsi vers une Entente des pays balkaniques sous la baguette de la Russie. L'établissement de rapports étroits entre les pays balkaniques était un signal positif pour garder le *statu quo* sur le territoire connu comme la Macédoine, ainsi qu'une alliance efficace contre la Bulgarie et l'Empire ottoman¹⁷.

Une des questions qui se posait aux trois puissances balkaniques était l'attitude qu'elles allaient adopter à l'égard de la

¹⁴ Basil Kondis, "The autonomous government of Northern Epirus and the revolt in central Albania in 1914", in *Balkan Bibliography*, Vol. IV, Année 1975, p. 114.

¹⁵ *AIH*, A-VI-39, p. 181-185, Rapport du ministre britannique à Belgrade adressé au ministre des Affaires étrangères, Grey, Belgrade, le 11 février 1914.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, f. 180-181, Rapport du ministre britannique à Belgrade à l'attention du ministre de Affaires étrangères Grey, Belgrade, le 1^{er} février 1914.

candidature de de Wied et de l'État albanais. Le rôle du protagoniste a été assumé par la Roumanie et ce fait n'était pas dû au hasard. Aussi bien pour des raisons familiales que politiques, les intérêts roumains allaient dans le sens du soutien de de Wied et de l'Albanie¹⁸.

En ce début d'année-là, l'alliée orientale de l'Autriche-Hongrie s'était tournée vers la Russie et pouvait se proclamer d'un moment à l'autre comme adversaire de l'Alliance tripartite¹⁹. Les bons rapports avec l'Albanie donnaient plus de garanties de paix dans les Balkans et diminuaient l'influence de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie dans la région.

La politique roumaine n'a pas tardé à trouver l'appui de la Serbie qui s'est dépêchée de déclarer qu'elle avait renoncé définitivement aux visées agressives envers l'Albanie et qu'elle nourrissait le désir de soutenir la prospérité d'une Albanie libre et indépendante, sous la souveraineté du prince de Wied²⁰. Une Albanie indépendante et amie signifiait pour elle la paix sur les frontières du Sud et du Sud-Est.

Le premier ministre Paši a rassuré le représentant roumain à Belgrade que son gouvernement avait décidé d'avoir de bons rapports avec le nouveau gouvernement albanais, à condition que celui-ci lui garantisse le calme de la frontière et se dépêche de lui accorder un débouché commercial à l'Adriatique, une promesse qui avait été faite par la Conférence de Londres²¹.

La politique serbe vis-à-vis de l'Albanie n'était pas contraire aux intérêts roumains. Les deux parties n'étaient pas intéressées à une expansion ultérieure de la Grèce en Albanie du Sud, surtout après les annexions qu'elle avait acquises au détriment de la Bulgarie après la Seconde Guerre Balkanique²².

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Norman Rich, *Diplomacia e Fuqive të Mëdha (1814-1914)*, Tirana, Toena, 2006, p. 437.

²⁰ *AIH*, A-VI-39, f. 181-185, Rapport du ministre britannique à Belgrade pour le ministre des Affaires étrangères Grey, Belgrade, le 11 février 1914.

²¹ *AMAE in AIH*, F. 149, f. 88-90, Rapport du ministre de la France à Belgrade pour le Ministère français des Affaires étrangères, Belgrade, le 9 mars 1914.

²² Selon l'accord de Bucarest du mois d'août 1913, qui a finalisé la Seconde Guerre Balkanique, les territoires de la Grèce se sont élargis

Cette expansion encouragerait l'appétit grec pour exiger davantage en Macédoine. La Roumanie ne souhaitait l'expansion de la Grèce dans les régions méridionales de l'Albanie même pour une autre raison. Elle craignait l'hellénisation de l'élément valaque qui habitait dans ces zones²³. Le roi Carol de Roumanie soutenait depuis longtemps le projet visant à inclure les Valaques du Pinde et du Gramoz dans le cadre de l'État albanais²⁴.

Dans cette situation, la Roumanie a assumé le rôle d'intermédiaire entre la Grèce et l'Albanie. Le rôle positif que le gouvernement roumain était en train de jouer pour résoudre les différends gréco-ottomans, après la nouvelle apparition du danger ottomano-bulgare, lui donnait de la confiance pour intervenir auprès du gouvernement grec même dans le cas du prince et de l'avenir de l'État albanais.

À Saint-Pétersbourg et à Bucarest, le premier ministre roumain avait conseillé énergiquement à Vénizélos de se retirer des territoires occupés en Albanie du Sud, « sans provoquer des plaintes »²⁵, et d'entretenir de bonnes relations avec l'Albanie²⁶. Le soutien que la Serbie avait accordé à la politique roumaine au sujet de de Wied, fait penser que Vénizélos avait dû recevoir les mêmes recommandations de la part de son homologue serbe.

Le conseil roumain n'avait pas de chances de passer sans laisser de traces chez le gouvernement grec. Son chef accordait de l'importance à l'amitié avec la Roumanie²⁷. Celle-ci était importante pour la Grèce, car la collaboration gréco-roumaine était considérée comme une protection contre l'attitude hostile adoptée à l'époque par l'Empire ottoman et par la Bulgarie. D'autre part, le prince

particulièrement le long de la frontière égéenne, y compris Kavala, une importante ville portuaire. Voir N. Rich, *Diplomacia e Fuqive ...*, p. 431.

²³ *AIH*, A-VI-39, f. 181-185, Rapport du ministre britannique à Belgrade pour le ministre des Affaires étrangères Grey, Belgrade, le 11 février 1914.

²⁴ Timo Dilo, « Çështja shqiptare në Konferencën e Londrës », in *Mbi Lëvizjen Kombëtare Shqiptare*, Tirana, Mihal Duri, 1962, p. 249.

²⁵ Timo Dilo, *Invazionet greke në Shqipërinë e Jugut*, manuscrit aux *AIH*, A-IV-330, f. 56.

²⁶ *HHSI, A, PA, A* në *AIH*, An. 24-7-758, Rapport de l'ambassadeur de l'Autriche-Hongrie à Rome pour son Ministère des Affaires étrangères, Rome, le 12 mars 1914.

²⁷ *Ibid.*

nouvellement élu de l'Albanie était le neveu de la reine de Roumanie, dont l'influence sur lui était réputée assez grande. Selon les constatations de l'époque, de Wied et, d'autant plus, son épouse Sophie, qui avait une influence visible sur son mari, nageaient complètement dans les eaux roumaines²⁸. Les rapports amicaux avec la Roumanie servaient aussi à la Grèce pour consolider ses positions en Albanie.

Le représentant grec à Belgrade avait laissé entendre à son homologue français que « son gouvernement avait tout son intérêt à vivre dans de bons rapports avec le nouvel État, si ce dernier n'avait pas d'objection pour accorder aux Épirotes une part convenable de l'autonomie »²⁹. Les Grecs ne voyaient pas d'un mauvais œil la lente installation du nouveau régime en Albanie, car ils le prévoyaient faible et indolent. La Grèce craignait que, si le prince refusait de se rendre en Albanie, les Grandes puissances ne soient contraintes d'entreprendre des actions qui porteraient atteinte aux intérêts grecs dans ce pays³⁰. Pour le moment, ils redoutaient une intervention militaire des Puissances de l'Alliance tripartite en Albanie du Sud³¹.

La crainte grecque a été raffermie aussi par des représentants du Ministère français des Affaires étrangères. Au début mars 1914, l'ambassadeur français à Berlin a dit à son homologue grec que « la création de l'Albanie était désormais un fait accompli. Il serait superflu de lever la voix et d'objecter sur l'opportunité plus grande ou plus petite de cette création... Si les faits montrent aujourd'hui l'impuissance du gouvernement albanais, la conséquence en serait une occupation du pays. Le gouvernement de Rome n'aura pas de difficulté à occuper Vlora, ni celui de Vienne à s'installer à Durrës. À partir de ce jour-là, les espoirs qu pourraient nourrir les nationalistes d'Athènes se réduiraient à néant. L'intérêt de la Grèce est d'attendre

²⁸ *Ibid.*, An. 23-3-383, Lettre d'Eqrem Vlora au consul général du Ministère austro-hongrois des Affaires étrangères, A. Rappaport, Berlin, le 12 décembre 1913.

²⁹ *AMAE aux AIH*, F. 149, f. 88-90, Rapport du ministre de la France en Serbie au ministre français des Affaires étrangères, Doumergue, Belgrade, le 9 mars 1914.

³⁰ V. Duka, *Histori e Shqipërisë...*, p. 58.

³¹ F. Salleo, *Shqipëria: gjashtë muaj...*, p. 59.

le moment opportun et de ne pas accélérer les événements qui aujourd'hui pourraient se retourner inévitablement contre elle »³².

Pour la Grèce, l'Albanie ne devait pas devenir le terrain clos de la rivalité austro-italienne, elle devait s'enfermer étroitement au sein balkanique. Une Albanie soutenue de manière solide par les États balkaniques, il serait plus facile de la détacher des influences austro-italiennes³³.

Cette position avait aussi le soutien des autres pays balkaniques. Le gouvernement serbe voyait avec une grande méfiance la politique austro-italienne à l'égard de l'Albanie. Il était persuadé que l'Italie et l'Autriche-Hongrie feraient tout pour la garder dans leur sphère d'influence³⁴. Dans cette situation-là, il fallait rester près de de Wied, pour ne pas le laisser à être prêt pour devenir un instrument de cette politique.

Entre-temps, la cour roumaine avait agi auprès du prince. Elle lui avait recommandé de s'affranchir de toute protection de « patronage » de la part de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie et d'être très disposé à nouer de bonnes relations avec la Grèce et la Serbie³⁵.

Pour toutes ces raisons-là, dans leurs prononciations publiques, les hauts représentants officiels grecs exprimaient le désir de voir arriver au plus vite le prince à Durrës. La première déclaration publique grecque date de la fin janvier 1914. À l'audience organisée par de Wied à la veille de l'acceptation officielle du trône de l'Albanie, le premier ministre grec a déclaré ouvertement son souhait que le prince arrive le plus vite possible en Albanie³⁶. Vénizélos était sorti avec de bonnes impressions de la rencontre avec le prince

³² AMAE aux AIH, F. 149, f. 200-201, Rapport de l'ambassadeur de France à Berlin au ministre des Affaires étrangères, Berlin, le 15 mars 1914.

³³ *Ibid.*, f. 88-90, Rapport du ministre de la France en Serbie pour le ministre français des Affaires étrangères, Doumergue, Belgarde, le 9 mars 1914.

³⁴ AIH, A-VI-39, f. 181-185, Rapport du ministre britannique à Belgrade pour le ministre des Affaires étrangères Grey, Belgrade, le 11 février 1914.

³⁵ AMAE aux AIH, F. 148, f. 1500, Dépêche du ministre de la France à Athènes envoyée au ministre français des Affaires étrangères, Doumergue, Athènes, le 23 février 1914 ; *ibid.*, f. 88-90, Rapport du ministre de la France en Serbie pour le ministre français des Affaires étrangères, Doumergue, Belgarde, le 9 mars 1914.

³⁶ HHS, A.P.A.A aux AIH, An. 24-1-152, Rapport du conseiller de de Wied, l'Austro-hongrois Buchberger au consul général du Ministère des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, A. Rappaport, sur l'audience organisée par le prince, Berlin, le 1^{er} février 1914.

d'Albanie, bien qu'elle ait été trop brève et juste un acte de courtoisie. Selon le ministre de la France à Athènes, il était probable que de Wied s'était montré tolérant envers une correction éventuelle de la frontière albanogrecque, ce que souhaitait le chef du gouvernement grec³⁷.

Le 2 mars 1914, par le truchement du ministre de l'Autriche-Hongrie à Berlin, le premier ministre grec et son ministre des Affaires étrangères ont fait savoir au prince que, compte tenu des circonstances épirotes, ils considéraient indispensable son intronisation³⁸. Immédiatement après, le roi Constantin de Grèce a lui aussi déclaré de son côté qu'il le reconnaîtrait comme le prince d'Albanie en lui envoyant ses salutations dès qu'il serait arrivé à Durrës³⁹. Aussitôt que de Wied est arrivé à Durrës, le représentant de la Grèce a présenté ses lettres de créance⁴⁰. A la mi-mars, le prince de Wied et le roi Constantin ont échangé les télégrammes de circonstance⁴¹.

La Grèce et ses engagements envers les Grandes Puissances

Le 15 mars 1914, à la séance de la Chambre des Députés au Parlement grec, le premier ministre Vénizélos a déclaré que la Grèce devait se plier à la décision des Grandes Puissances relative aux frontières de l'Albanie, étant donné que, par le traité signé à Londres au mois de mai de l'année précédente, elle et les autres États balkaniques leur avaient confié la solution de cette question. Il considérait que l'application des conditions posées par les Grandes Puissances dans la note du 13 février 1914 revêtait une grande importance et la Grèce était tenue de respecter les délais qu'elle fixait concernant le retrait des troupes de l'armée⁴².

³⁷ AMAE aux AIH, F. 148, f. 1500, Dépêche du ministre de la France à Athènes, Athènes, le 23 février 1914.

³⁸ AIH, A-IV-66, *Mémoires du prince de Wied*, f. 11.

³⁹ Arben Puto, *Pavarësia e Shqipërisë dhe diplomacia e Fuqive të Mëdha*, Tirana, 8 nëntori, 1978, p. 584.

⁴⁰ J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një...*, p. 167.

⁴¹ AIH, A-IV-164, le Calendrier des événements en Albanie, f. 2.

⁴² AMAE aux AIH, F. 149, f. 52-53, Note de la Légation grecque à Paris au Ministère français des Affaires étrangères sur la séance de la Chambre des Députés du Parlement grec, Paris, le 6 mars 1914.

À propos de « ceux qui se battaient en Épire », le chef du gouvernement grec a dit que « la population grecque incorporée à l'État albanais doit se soumettre aux décisions de l'Europe. Leur résistance ne pourrait aucunement être soutenue par la Grèce. Une telle chose serait grave de conséquences néfastes pour la population insurgée elle-même et porterait atteinte les intérêts généraux de la nation hellène »⁴³.

Ces déclarations laissent entendre que, formellement, Athènes officielle était engagée à s'acquitter de ses obligations envers les Grandes Puissances, en retirant dans les délais son armée des territoires de l'État albanais et en s'abstenant de soutenir le « Mouvement vorio-épirote ». L'observation de la note des Puissances était aussi une condition préalable à remplir pour faire accepter les revendications qu'elle leur avait présentées par sa propre note du 21 février. Le gouvernement grec était convaincu que, dès que les Grandes Puissances seraient en mesure de répondre à sa note, elles le feraient sans aucune hésitation et consentiraient à ses demandes. Il espérait que la réponse devrait reconnaître le caractère prétendu grec des territoires méridionaux de l'État albanais.

Afin de gagner la sympathie et l'appui des Grandes Puissances, le gouvernement grec a pris soin de faire montre tout de suite de son engagement à remplir les obligations qu'elles lui avaient posées. Le 1^{er} mars 1914, il a commencé la retraite de son armée de Korça ainsi que les préparatifs de repli des autres zones. Le lendemain, les forces de la gendarmerie albanaise, sous l'autorité de la Commission internationale de contrôle et le commandement de Mustafa Aranitasi, ont fait leur entrée à Korça, où elles ont été accueillies comme des libératrices⁴⁴. Il s'est créé ainsi l'impression que l'armée grecque évacuerait en paix et rapidement les territoires albanais, créant des prémisses positives dans les rapports avec l'Albanie.

Le gouvernement grec a agi avec précaution même par rapport à son attitude envers le gouvernement de Zographos et le « Mouvement vorio-épirote ». Toutefois, son président faisait savoir au préfet de Corfou que « nos autorités ne désirent reconnaître aucune

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ V. Duka, *Histori e Shqipërisë...*, p. 64.

qualité de pouvoir au Gouvernement Zographos et lui-même non plus nous ne le reconnaissons pas comme un chef de gouvernement provisoire ; nous allons donc le traiter comme n'importe quel citoyen particulier, sans recourir aux moyens de violence, mais sans permettre non plus la création et la consolidation de nouvelles autorités administratives sous le gouvernement provisoire et en respectant les fonctions de nos autorités jusqu'au moment de évacuation de l'Épire »⁴⁵.

Vénizélos a également donné des instructions au commandant Anastassios Papoulas, chargé d'assurer l'évacuation des troupes grecques d'Albanie, pour établir des contacts avec les officiers hollandais et accélérer la remise de Korça et de Leskovik avant que l'insurrection ne se propage, là aussi⁴⁶.

Voulant montrer qu'il n'encourageait et n'aidait pas le Mouvement dans le Sud, le gouvernement grec a pris certaines mesures qui se sont vite révélées sporadiques et éphémères. Le 7 mars 1914, les bâtiments de guerre de l'armée grecque « Alphios » et « Evrotas » ont bloqué le port de Saranda. Le gouvernement grec a informé le même jour les Grandes puissances de l'acte qu'il avait entrepris⁴⁷. Le communiqué expliquait que « cette décision était prise en conformité avec les engagements assumés et dans le souci raisonnable de garder l'ordre jusqu'à l'évacuation des lieux que l'on a jugé accorder à l'Albanie⁴⁸.

⁴⁵ (Les Grecs de l'Épire du Nord et les relations gréco-albanaises) μ : (sous la direction de Basile Kondis) (Documents des Archives historiques du Ministère des Affaires étrangères) μ , 1897-1918 (Tome I^{er}, 1897-1918) : A , 2004, f. 321-322, Vénizélos au préfet de Corfou, Athènes, le 15\28 février 1914.

⁴⁶ *Ibid.*, f. 329, Vénizélos à Papoulas, Athènes, le 20 février \ le 5 mars 1914.

⁴⁷ *AMAE* aux *AIH*, F. 151, f. 990-991, Note de la Légation grecque à Paris au Ministère français des Affaires étrangères, Paris, le 29 avril 1914.

⁴⁸ C. 1914, Athènes, 1930. Matériaux consults aux *AIH*. A-IV-212, Kostandin Skënderis, *Lufta për Epirin e Veriut në vitin 1914*, Athinë, 1930, f. 54. Communiqué du gouvernement grec, Athènes, le 7 mars 1914.

En bloquant le port, le gouvernement grec prétendait asséner un coup dur au « Mouvement vorio-épirote »⁴⁹, en évitant les excès de la part des insurgés contre les navires qui entraient dans le port, ce qui pourrait provoquer des complications internationales⁵⁰.

Le blocus du port de Saranda était un mouvement étudié du gouvernement grec. Pour le ministre italien des Affaires étrangères, il était question d'une « petite comédie » de sa part. Le blocus du port ne pouvait être qu'une mesure éphémère, puisque le gouvernement grec s'attendait que certaines des « Grandes Puissances le perçoivent comme gênant pour leur propre navigation et demandent qu'il soit levé »⁵¹. Pour le diplomate austro-hongrois en poste à Jannina, le blocus n'avait en réalité aucun objectif concret. C'était juste une manœuvre de la Grèce aux yeux de l'Europe, laquelle pouvait porter atteinte à tout sauf au gouvernement autonome de Zographos⁵². Les approvisionnements en provenance de Grèce étaient acheminés essentiellement par voie terrestre avec l'entremise des autorités grecques d'occupation.

À cette époque-là, le gouvernement grec a interdit aussi à Athènes et au Pirée la tenue de meetings annoncés par les partisans du « Mouvement vorio-épirote »⁵³. La presse de l'époque mettait en évidence que c'était la première fois que la tenue de telles manifestations était interdite en Grèce⁵⁴. Vénizélos a fait bloquer aussi un compte où étaient déposés quelques 300 000 francs que « les Épirotes avaient recueillis au soutien de leur cause »⁵⁵.

⁴⁹ *HHSSt.A.PA.A* aux *AIH*, An. 24-7-734, Dépêche de la Légation d'Autriche-Hongrie à Athènes au Ministère des Affaires étrangères, Athènes, le 7 mars 1914. Sur la rencontre avec Streit, le ministre grec des Affaires étrangères.

⁵⁰ *AIH*, A-IV-212, K. Skënderis, *Lufta e Epirit...*, f. 54. Communiqué du gouvernement grec, le 7 mars 1914.

⁵¹ *HHSSt.A.PA.A* në *AIH*, An. 24-7-751, Dépêche de l'ambassadeur austro-hongrois à Rome pour son ministre des Affaires étrangères, Rome, le 8 mars 1914. Sur l'entrevue avec le ministre italien des Affaires étrangères.

⁵² *Ibid.*, An. 24-7-762, Rapport du Consulat d'Autriche-Hongrie à Jannina au Ministère des Affaires étrangères, Jannina, le 15 mars 1914.

⁵³ *AIH*, A-V-212, K. Skënderis, *Lufta e...*, 73-74. Ordre de la police d'Athènes sur l'interdiction des meetings à Athènes et au Pirée.

⁵⁴ Edith Stickney, *Shqipëria Jugore ose Epiri i Veriut në çështjet evropiane ndërkombëtare, 1912-1923*, Tirana, Koha, 1998, p. 78.

⁵⁵ *AIH*, A-VI-39, An. 1913-1914, f. 130, Rapport du ministre de Grande-Bretagne à Athènes pour le ministre des Affaires étrangères, Athènes, le 5 mars 1914.

De son côté, le gouvernement auto-proclamé de l'Épire du Nord a pris soin lui aussi pour se déclarer distant du gouvernement grec. Dans une note envoyée à la Commission internationale de contrôle à Durrës, le 2 mars 1914, Zographos soulignait que la Grèce n'avait pas le droit de s'ingérer dans leurs affaires. À l'échéance du délai d'occupation, elle devait s'éloigner. Les territoires qu'elle évacuerait feraient partie du nouvel État autonome⁵⁶. La souveraineté de l'État albanais n'était pas reconnue et l'entrée des troupes albanaises en « Épire » était considérée comme un acte hostile⁵⁷. La réaction de Zographos a été rapide même au sujet du blocus du port de Saranda. Pour l'acte en question, il a protesté auprès du gouvernement grec, en considérant que ce dernier ne faisait pas partie du Mouvement, mais qu'il n'était pas son adversaire non plus⁵⁸. Une attitude pareille visait à attirer l'attention de l'opinion publique grecque et internationale sur le sort d'une population qui se battait toute seule et sans soutien pour ne pas tomber aux mains des Albanais, ainsi qu'à faire pression sur les Grandes puissances en vue d'une nouvelle révision de la frontière dans un sens plus favorable aux intérêts grecs⁵⁹.

L'évacuation des territoires de l'Albanie du Sud par l'armée grecque : farce ou réalité

La poursuite de l'existence du « Mouvement vorio-épirote » en Albanie du Sud était une préoccupation pour le gouvernement albanais nouvellement créé. Cette préoccupation s'est accrue à cause des problèmes de plus en plus nombreux que posait le retrait des troupes de l'armée grecque des territoires albanais. L'impression créée aux premiers jours de mars sur le repli rapide et sans incidents de l'armée grecque des territoires albanais s'était vite effacée. La Grèce faisait traîner le processus et, tant que ses troupes se trouvaient en territoire albanais, le « Mouvement vorio-épirote » était encouragé

⁵⁶ V. Duka, *Historia e ...*, p. 64.

⁵⁷ F. Salleo, *Shqipëria: gjashtë...*, p. 70.

⁵⁸ *AIH*, A-IV-212, K. Skënderis, *Lufta e Epirit...*, 54-55. Protestation de Zographos adressé au gouvernement grec, Gjorokastra, mars 1914.

⁵⁹ A. Puto, *Pavarësia e Shqipërisë...*, p. 561.

et se consolidait, aggravant la situation dans le Sud et réduisant à néant l'autorité du gouvernement albanais. Il augmentait en même temps la pression sur ce dernier et sur les Grandes Puissances, pour imposer l'autorité du gouvernement de Zographos comme une partie aux négociations. Si cela était réalisé, la Grèce avait moyen d'espérer la satisfaction des libertés souhaitées par ces « Épirotes », voire la rectification de la frontière avec l'Albanie⁶⁰.

Le stationnement de l'armée grecque sur les territoires de l'État albanais était motivé aussi par l'évolution de la question des îles d'Égée, les deux questions étant étroitement liées entre elles par les Grandes Puissances dans leur note du 13 février 1914. Tant que le gouvernement ottoman s'opposait à la décision des Grandes Puissances sur les îles d'Égée⁶¹, la Grèce entendait se servir de la présence de ses troupes sur les territoires albanais comme un moyen de pression sur les Puissances, afin de contraindre l'Empire ottoman à se retirer. Or, en ne retirant pas ses troupes des territoires de l'Albanie, la Grèce ne respectait pas la frontière méridionale de l'État albanais, qui était établie et garantie par les Grandes Puissances, et aggravait les rapports avec l'Albanie.

Les informations en provenance du terrain montraient que l'administration grecque ne procédait pas à la remise régulière des régions à la gendarmerie albanaise. Comme cela avait été souvent le cas entre les deux pays voisins, les déclarations faites étaient loin de la réalité. Le directeur général du Ministère albanais des Affaires étrangères informait son gouvernement d'actes commis « par des bandes armées, par quelques détachements des bataillons locaux et apparemment aussi par des soldats et des officiers de l'armée régulière grecque »⁶².

Dans le district de Përmet, officiellement évacué par les troupes grecques, une partie des villages avaient été occupés de

⁶⁰ *HHS*, A.P.A.A aux *AIH*, An. 24-14-1453, Rapport de l'attaché militaire de la Marine austro-hongroise à Athènes au chef de l'État-major général, Athènes, le 10 avril 1914.

⁶¹ N. Petsalis-Diomidis, *Greece at the Peace Conference of Paris, 1919*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1978, p. 30

⁶² *HHS*, A.P.A.A aux *AIH*, An. 24-41-4172, Rapport des conseillers du cabinet de de Wied, Buchberger et Castoldi, aux ministres autrichien et italien des Affaires étrangères, Durrës, le 14 mars 1914.

nouveau, sous prétexte que les habitants orthodoxes ne voulaient ni remettre les armes, ni se soumettre aux autorités albanaises⁶³. Des capitaines d'artillerie grecs, accompagnés de soldats « dits déserteurs, avaient participé aux manifestations séditeuses de la population »⁶⁴. Sous prétexte de « prévenir l'insurrection de la population orthodoxe », tous les villages au sud du col de Kiçok avaient été occupés de nouveau par les militaires grecs, dont les détachements s'étaient concentrés principalement dans les villages musulmans⁶⁵. Dans le district de Kolonja, lui aussi remis en bonne et due forme par les troupes grecques, « plusieurs bandes renforcées de soldats grecs déguisés » avaient incité la population à la sédition et avaient terrorisé les habitants albanais musulmans⁶⁶. À Frashër, un village officiellement évacué par l'armée grecque, le commandant albanais avait reçu une lettre de menaces par le colonel déserteur de l'armée grecque, Varda, où l'on demandait aux Albanais d'abandonner les lieux⁶⁷.

On constatait une communication particulière entre l'armée grecque et les troupes autonomistes, qui donnait l'impression que ces dernières étaient au courant des déplacements de l'armée grecque. Tout de suite après le départ de l'armée grecque, les zones évacuées étaient immédiatement occupées par les autonomistes⁶⁸. Cette

⁶³ *Archives centrales de la République d'Albanie* (plus loin *AQSH*), F. 694 (Guillaume de Wied), D. 246(6), An. 1914, f. 4, Dépêche du Directeur général de l'Intérieur, Fejzi Alizoti, au prince de Wied, le 11 mars 1914.

⁶⁴ *Ibid.*, f. 6-7, Dépêche du Directeur général de l'Intérieur, Fejzi Alizoti, au prince de Wied, le 12 mars 1914.

⁶⁵ *HHSSt.A.PA.A* aux *AIH*, An. 24-41-4172, Rapport des conseillers du cabinet de de Wied, Buchberger et Castoldi, aux ministres autrichien et italien des Affaires étrangères, Durrës, le 14 mars 1914.

⁶⁶ *AQSH*, F. 694, D. 246(6), An. 1914, f. 5, Dépêche du Directeur général de l'Intérieur, Fejzi Alizoti, au prince de Wied, le 12 mars 1914 ; *HHSSt.A.PA.A* aux *AIH*, An. 24-41-4172, Rapport des conseillers du cabinet de de Wied, Buchberger et Castoldi, aux ministres autrichien et italien des Affaires étrangères, Durrës, le 14 mars 1914.

⁶⁷ *HHSSt.A.PA.A* aux *AIH*, An. 24-41-4172, Rapport des conseillers du cabinet de de Wied, Buchberger et Castoldi, aux ministres autrichien et italien des Affaires étrangères, Durrës, le 14 mars 1914.

⁶⁸ *Ibid.*, An. 24-7-728, Dépêche du Ministère austro-hongrois des Affaires étrangères à son ministre à Athènes, Vienne, le 4 mars 1914 ; *ibid.*, An. 24-14-1444, Rapoport du Consulat général d'Autriche-Hongrie à Jannina au Ministère des Affaires étrangères, Jannina, le 22 mars 1914 ; *ibid.*, An. 24-6-671, Rapport du

méthode incitait le conflit armé entre les Albanais qui devaient prendre possession des régions et les « Épirotes » qui les avaient réellement occupées.

Des sources sur le terrain constataient que le « Mouvement vorio-épirote » s'est manifesté plus fort là où il avait été aidé par l'assistance des troupes grecques⁶⁹. Des officiers et des soldats de l'armée grecque ont continué à sympathiser avec le « Mouvement » et à lui prêter main forte. De nombreux officiers ont continué à désertier et des groupes d'andartes sont arrivés en Albanie. Le Consulat général d'Autriche-Hongrie à Thessalonique annonçait que « les troupes régulières grecques des garnisons autour de Florina étaient en train de désertier de l'armée grecque et de rejoindre, avec armes et bagages, celle épirote »⁷⁰. Dans un télégramme envoyé à son homologue à Durrës, le métropolite de Korça affirmait que les « Épirotes » avaient reçu des renforts considérables par les troupes régulières grecques⁷¹. Une partie considérable des armes avaient été prises à l'armée régulière grecque, qui n'avait opposé aucune résistance, malgré les ordres émis par le gouvernement⁷². À la fin mars 1914, on prétendait que « les insurgés avaient à leur disposition quatre batteries d'artillerie alpine, 300 pièces d'artillerie de l'armée grecque, 37 officiers grecs déserteurs et 20 000 à 25 000 hommes armés »⁷³.

Comme si cela ne suffisait pas, l'évacuation de l'armée grecque a été suspendue officiellement la troisième semaine de mars 1914⁷⁴. Le ministre grec des Affaires étrangères a informé ses

consul général d'Autriche-Hongrie à Jannina, Kral, au Ministère des Affaires étrangères, Gjirokastra, le 27 mars 1914.

⁶⁹ *Ibid.*, An. 24-7-728, Dépêche du Ministère austro-hongrois des Affaires étrangères à son ministre à Athènes, Vienne, le 4 mars 1914.

⁷⁰ *AIH*, A-V-212, f. 65-67 ; *HHS*, A.P.A.A aux *AIH*, An. 24-7-738, Rapport du ministre d'Autriche-Hongrie à Athènes au Ministres des Affaires étrangères, Athènes, le 6 mars 1914.

⁷¹ *AIH*, A-VI-39, A. 1913-1914, f. 133, Dépêche de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Vienne au ministre des Affaires étrangèresn Grey, Vienne, le 4 avril 1914.

⁷² *AMAE* aux *AIH*, F. 150, fl. 484, Rapport du consul français à Corfou pour le Ministère des Affaires étrangères, Corfou, le 4 avril 1914.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*, F. 149, f. 286, Dépêche du Ministère grec des Affaires étrangères à sa légation à Paris, Athènes, le 22 mars 1914.

homologues des Grandes Puissances de la suspension de l'évacuation, qu'il justifiait par le fait que « dans les territoires de Korça évacués par les Grecs, étaient entrées des bandes albanaises qui avaient provoqué de terribles dégâts »⁷⁵. Selon les autorités gouvernementales grecques, la reprise de la retraite devait se faire dans d'autres conditions. L'armée grecque ne devait plus remettre les territoires évacués à la gendarmerie albanaise par des procès-verbaux, mais devait juste l'informer de sa retraite. Or, cette procédure rendait pratiquement impossible l'installation des forces albanaises sur les territoires évacués. Une fois évacués par l'armée grecque, ces territoires seraient immédiatement occupés par celle « épirote », comme cela avait déjà été le cas. Il s'en est fallu peu de temps et les affrontements armés ont commencé entre la gendarmerie albanaise et la dite armée épirote. Le 19 mars 1914, la remise sans procès-verbal du village d'Odriçan par l'armée grecque a donné lieu à la première confrontation à main armée entre elles⁷⁶. Avec le temps, les affrontements armés entre les bandes et la gendarmerie albanaise, à l'aide de laquelle ont accouru aussi des guérillas albanaises, sont devenus fréquents⁷⁷. Précisément à un moment où l'on pensait que le jour du bonheur et de la liberté était arrivé, le sort de l'Albanie semblait plus condamné que jamais⁷⁸.

Préoccupé par les informations en provenance du terrain, le gouvernement albanaise a envoyé une note aux Grandes Puissances le 25 mars 1914. Il y soulignait que le gouvernement grec n'était pas sincère dans le respect des engagements pris devant l'Europe. La note accusait le gouvernement grec de « retirer, d'une part, ses troupes des régions à évacuer d'y envoyer, de l'autre part, avant même que ces troupes aient quitté les territoires occupés, des bandes de francs-tireurs recrutés parmi la lie de la population et parmi les soldats plus adaptés à une activité de guérilla »⁷⁹. Les accusations continuaient avec

⁷⁵ *AIH*, V-IV-330, f. 99.

⁷⁶ *Ibid.*, f. 115.

⁷⁷ Sur l'action des guérillas albanaises contre les forces vorio-épirotes, voir Arben Puto, *Shqipëria Politike, 1912-1939*, Tirana, Toena, 2009, p. 134-136.

⁷⁸ Mehdi Frashëri, *Kujtime (vitet 1913-1933)*, Tirana, OMSCA-1, 2005, p. 9.

⁷⁹ *HHSt.A.PA.A* aux *AIH*, An. 24-41-4164, Note du gouvernement albanaise adressée aux Grandes Puissances, Durrës, le 25 mars 1914.

le travail que les autorités grecques faisaient pour organiser, armer et entretenir les bandes. La note soulignait la lenteur extrême de l'évacuation, ce qui mettrait sans doute en cause le respect des délais fixés par les Grandes Puissances. Cette progression de la retraite avait aggravé la situation en Albanie du Sud, rendant difficile et mettant en péril la vie des habitants. Le gouvernement albanais attirait l'attention des Grandes Puissances sur les atrocités que les bandes grecques commettaient dans le Sud. Encouragées par l'attitude des autorités grecques, elles avaient « tué beaucoup de gendarmes albanais ». Le gouvernement albanais n'admettait aucune responsabilité de sa part sur ce que pouvait s'y produire et, pour justifier tout cela, il accompagnait sa note d'un supplément de huit télégrammes reçus du terrain par le Ministère de l'Intérieur et de la Guerre⁸⁰.

Des doutes sur la sincérité de la Grèce ont été formulés aussi par quelques délégués de la Commission internationale de contrôle, qui croyaient que le gouvernement grec avait recours à une politique de façade, afin de dissimuler la poursuite d'une politique active en faveur de la cause nationale grecque⁸¹.

La note du gouvernement albanais a été accueillie avec mécontentement en Grèce. Indépendamment des questions soulevées, le gouvernement grec a déclaré qu'il avait donné depuis longtemps l'ordre d'évacuation et a continué à insister sur sa loyauté à l'égard de l'Europe. Il a accusé le gouvernement albanais de mauvais traitements que ses troupes auraient faits à la population « épirote » et a chargé les représentants grecs auprès des Grandes Puissances de protester contre ces actes⁸². La déclaration du gouvernement grec a été raffermie également par le prince Andrea, selon lequel le gouvernement grec était indigné par cette note dépourvue de toute prétention pertinente⁸³.

⁸⁰ *Ibid.*, An. 24-41-4164, Supplément de la note du gouvernement albanais adressée aux Grandes Puissances, Durrës, le 25 mars 1914.

⁸¹ *AMAE* aux *AIH*, F. 149, f. 190-196, Rapport du consul de France à Corfou à son Ministère des Affaires étrangères, Corfou, le 14 mars 1914.

⁸² *HHSI, A.P.A.A* aux *AIH*, An. 24-14-1453, Rapport de l'attaché militaire de la Marine austro-hongroise à Athènes pour le chef de l'État-major général, Athènes, le 10 avril 1914.

⁸³ *AMAE* aux *AIH*, F. 150, f. 484, Rapport du consul de France à Corfou à son Ministère des Affaires étrangères, Corfou, le 4 avril 1914.

Les évènements dramatiques de Korça

Korça, située dans le Sud-Est de l'Albanie, était considérée comme une ville importante pour le « Mouvement vorio-épirote », qui visait à faire d'elle la capitale de l'Épire autonome⁸⁴. À la veille du printemps, la situation n'était pas calme dans la ville et les environs. Elle s'était envenimée par suite d'une forte propagande grecque qui était dirigée par les plus hauts chefs de l'Église, notamment le métropolite de Korça et de Konitsa, Jermanos. Ce dernier soutenait ouvertement le « Mouvement vorio-épirote », s'opposait à l'unification des territoires méridionaux avec l'État albanais, devenant ainsi un danger réel pour la paix dans la région⁸⁵. Il avait fait de son mieux pour provoquer quelque incident qui pourrait servir de prétexte au retour des troupes grecques dans la ville⁸⁶. Il gardait des contacts permanents avec des officiers grecs à la retraite, connus à Korça comme des professeurs du lycée grec, avec la population progrecque de la ville, ainsi qu'avec son homologue à Thessalonique et l'ancien député grec au parlement ottoman G. Boussos, nommé comme préfet de Korça par le « gouvernement de l'Épire autonome ». Ce dernier allait jouer un rôle très important dans les troubles qui se préparaient à Korça⁸⁷.

Au moment de leur retrait de Korça, les divisions de l'armée grecque avaient laissé un certain nombre de soldats à l'hôpital, alléguant qu'ils avaient encore besoin de soins. Ce contingent allait être le noyau de la sédition dans la nuit du 2 avril 1914. Renforcé d'autres contingents de l'armée grecque, arrivés de l'autre côté de la frontière, ainsi que des bataillons « épirotes », il a attaqué à main armée la gendarmerie de la ville⁸⁸. Tous les témoignages recueillis par

⁸⁴ *Ibid.*, F. 149, f. 414, Rapport du consul de France à Corfou au ministre des Affaires étrangères, Doumergue, Corfou, mars 1914.

⁸⁵ *AQSH*, F. 70, D. 15, f. 10, Rapport télégraphié du majeur Schnellen au ministre de l'Intérieur, Esat Toptani, Korça, le 22 mars 1914.

⁸⁶ J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një...*, p. 170.

⁸⁷ *AIH*, A.IV.212, f. 91.

⁸⁸ *Ethnic Minorities in the Balkan Studies, 1860-1971*, Volume 3, 1914-1923, Editor Bejtullah Destani, Archive Edition, 2003, Rapport du délégué britannique à la Commission internationale de contrôle, Harry Lamb, pour le Ministère des Affaires étrangères, Vlora, le 3 avril 1914 ; *HHS*, A.PA.A aux *AIH*,

les officiers hollandais, par la gendarmerie albanaise et, plus tard, par l'administration française, ont montré clairement que les bataillons connus comme « épirotes » étaient formés de soldats réguliers grecs et d'andartes venus de Crète⁸⁹. Dès la mi-mars 1914, la batterie de l'armée grecque qui s'était retirée de Korça à Jannina, était revenue sur ses pas en direction de Konitsa. Le consul austro-hongrois de Jannina remarquait qu'à cette période-là le gouverneur général de Jannina, Angelos Forestis avait atténué son discours contre le Mouvement autonomiste⁹⁰, tandis qu'Athènes avait coupé la liaison télégraphique avec Korça, provoquant à la gendarmerie albanaise des difficultés de communication avec son centre à Durrës⁹¹. Des unités de l'armée grecque qui se trouvaient à Bilisht, payaient et organisaient des bandes à Bozhigrad et dans les environs. Les andartes, commandés par le capitaine de l'armée grecque Melas, avaient occupé Leskovik et la ligne des rivières Poda-Lengarica⁹².

Les dépositions de quatre soldats grecs faits prisonniers à Korça, entregistrés par le major hollandais G. Schnellen les 11 et 13 avril 1914, ont mis explicitement en évidence le rôle de l'armée régulière grecque à l'événement de Korça⁹³. Les soldats ont reconnu être « des membres des troupes régulières grecques qui allaient à l'action pour défendre la frontière albanaise ». Ils étaient originaires de Crète et de Thrace. Ils faisaient partie de la compagnie du sous-lieutenant Stérios, composée de 350 hommes, « tous soldats réguliers grecs et quelques volontaires ». Une partie des soldats avaient fait partie des divisions de Korça lors de l'occupation grecque. Le reste était venu de Thessalonique. Ils s'étaient rencontrés à Florina, d'où ils étaient partis pour Bilisht, où ils s'étaient organisés en groupes plus

An. 24-3-371, Dépêche du chargé d'affaires austro-hongrois à Durrës au Ministère des Affaires étrangères, Durrës, le 15 mars 1914.

⁸⁹ Jacques Boucart, *Shqipëria dhe shqiptarët*, Tirana, Dituria, 2004, p. 103.

⁹⁰ *HHSt.A.P.A.* aux *AIH*, An. 24-7-762, Rapport du Consulat d'Autriche-Hongrie à Jannina pour le Ministère des Affaires étrangères, Jannina, le 15 mars 1914.

⁹¹ *AQSH*, F. 694, D. 246(6), A. 1914, f. 9, Télégramme du général de la mer à la chancellerie princière (le gouvernement albanaise) à Durrës, le 19 mars 1914.

⁹² *Ibid.*, F. 70 (Esat Toptani), D. 15, f. 10, Rapport télégraphié du majeur Schnellen au ministre de l'Intérieur, Esat Toptani, Korça, le 22 mars 1914.

⁹³ *AIH*, A-IV-66, f. 67-68. Dépositions des soldats grecs faits prisonniers par le major Schnellen.

petits. De Bilisht, ils étaient entrés à Korça, où ils avaient rejoint le contingent de soldats grecs qui se trouvaient à l'hôpital de la ville. Ils étaient dirigés par des colonels et des lieutenants de l'armée grecque. Ils avaient armés de fusils par les troupes de renfort grecques et avaient aussi des mitrailleuses qui étaient arrivées de Thessalonique⁹⁴. La responsabilité de l'armée grecque dans l'organisation du coup d'État était ainsi évidente. La Grèce continuait à ne pas respecter la frontière méridionale albanaise, en violant la souveraineté de l'État albanais. Elle montrait non seulement qu'elle soutenait les prises de position du gouvernement vorio-épirote, mais aussi qu'elle cherchait à inclure même Korça dans la composition de la région autonome⁹⁵.

Initialement l'action a eu du succès et, en quelques heures, les édifices publics et les autres points-clefs de la ville sont tombés aux mains des soldats grecs. Le 2 avril, le préfet nouvellement désigné de Korça, Abdyl Ypi, a demandé des renforts au gouvernement albanais⁹⁶. En attendant, les habitants de la ville se sont groupés rapidement et ont appuyé la gendarmerie dirigée par le commandant Schnellen et le capitaine Dorman. À l'issue de quatre jours de combats, le 6 avril, le calme a été rétabli à Korça. La culpabilité du métropolite Germanos a été établie et le commandant hollandais a insisté à le faire transférer à Elbasan, une mesure indispensable pour sauver la ville.

Dans ses déclarations après les événements de Korça, tout en reconnaissant les nombreuses désertions dans l'armée et l'encouragement que la présence des troupes grecques sur le terrain constituait pour les « épirotes »⁹⁷, le gouvernement grec affirmait que l'armée grecque n'avait pas été active dans ce qui s'était produit à Korça⁹⁸. Bien que déclarant l'impératif d'un contrôle énergique sur l'armée grecque, le ministre grec des Affaires étrangères, Georgios Streit, ajoutait qu'il était impossible pour son gouvernement d'agir

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ V. Duka, *Histori e Shqipërisë...*, p. 65.

⁹⁶ *AIH*, A-IV-330, f. 123.

⁹⁷ *HHS*, A.P.A.A aux *AIH*, An. 24-3-372, Dépêche du ministre austro-hongrois à Athènes au ministre des Affaires étrangères, Athènes, le 5 avril 1914.

⁹⁸ *Ibid.*, An. 24-18-1847, Rapport du ministre austro-hongrois à Athènes au ministre des Affaires étrangères, Athènes, le 11 avril 1914.

avec sévérité à son égard, à cause de la pression de l'opposition⁹⁹. L'échec du coup d'État a provoqué le désespoir et l'agacement de l'opinion publique grecque¹⁰⁰. Le consul austro-hongrois à Athènes pensait que cet évènement « montrerait aux Épirotes que la gendarmerie albanaise n'était pas une quantité négligeable et que son succès ramènerait Zographos à la raison »¹⁰¹.

L'aggravation des relations albanais-grecques et la proclamation de la mobilisation générale

Dans un effort pour réagir à la situation dans le Sud, le 3 avril 1914, de Wied a proclamé la mobilisation générale pour tous les mâles âgés de 21 à 49 ans¹⁰². Au début, il a pensé se mettre personnellement à la tête des troupes qui partiraient vers le Sud, mais il semble qu'il a vite changé d'avis et y a placé Esat Toptani, le Ministre de l'Intérieur et de la Guerre.

La proclamation de la mobilisation a inquiété les Grandes Puissances et la Grèce. En pensant à l'infériorité des forces albanaises, à la faiblesse financière de l'État albanais et aux risques de complications avec les voisins, la Commission internationale de contrôle s'est opposée énergiquement aux mesures militaires¹⁰³. De l'autre côté, le gouvernement grec a menacé que chaque acte régulier militaire de la part du gouvernement albanais conduirait à la guerre¹⁰⁴.

À ce moment-là, le réseau de l'espionnage grec a été activé. Il était bien organisé et très actif, spécialement à Durrës où se trouvait aussi le siège de l'administration centrale du gouvernement albanais ainsi que le corps diplomatique. Ce réseau était dirigé par le chef de file de la propagande grecque, le métropolitite Jakovos, secondé par

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*, An. 24-14-1453, Rapport de l'attaché militaire de la Marine austro-hongroise à Athènes pour le chef de l'État-major général, Athènes, le 10 avril 1914 ; *ibid.*, An. 24-18-1847, Rapport du ministre austro-hongrois à Athènes pour le Ministère des Affaires étrangères, Athènes, le 11 avril 1914.

¹⁰¹ *AIH*, A-IV-330, f. 127.

¹⁰² *AMAE* aux *AIH*, F. 150, f. 611-614, Rapport du consul français à Corfou pour le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères, Doumergue, Corfou, le 11 avril 1914.

¹⁰³ J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një...*, p. 172.

¹⁰⁴ *Ibid.*

Konstandinos Baratassis, le délégué spécial du gouvernement grec, qjuu se rendait souvent en visite au siège métropolitain de Durrës¹⁰⁵. Tous les deux, ils estimaient Esat Toptani et considéraient son influence et son autorité comme la seule chose réelle et possible en Albanie¹⁰⁶.

En apparence, le ministre Toptani a montré un intérêt particulier pour la mobilisation générale. Mais le prince pensait qu'il donnait secrètement des contre-ordres, ce qu'il pouvait faire facilement, vu le poste qu'il occupait¹⁰⁷. Pour faire face à la situation difficile en Albanie du Sud, le gouvernement albanais avait engagé des pourparlers avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, en vue d'acheter des armements et des munitions de guerre. Ceux-ci devaient arriver à Durrës au début avril, d'où ils seraient acheminés ensuite sur Tirana, qui était aussi le centre de la mobilisation. De Tirana, les armes seraient acheminées vers Korça, où commenceraient aussi les opérations militaires pour annéantir « l'armée épirote ». Ces opérations devaient durer entre quinze jours et un mois¹⁰⁸. Mais les peu de fournitures alimentaires et d'armements qui sont arrivés à Durrës, n'ont pas réussi à aller à Korça, bien que les Albanais qui résistaient aux « Épirotes » soient à court d'armements et de nourriture. Une partie considérable des fournitures reçues sont restées à Durrës et à Tirana, et ont été distribuées en cachette aux supporteurs d'Esat Toptani¹⁰⁹. Il a été soutenu que le ministre Toptani a laissé intentionnellement traîner les choses en Albanie du Sud, car il ne voulait se brouiller ni avec le gouvernement grec, ni avec les Albanais qui s'étaient alignés du côté grec¹¹⁰. Ils s'imaginait déjà devenir lui-même le prince d'Albanie dans l'avenir et ne voulait pas avoir des

¹⁰⁵ *AMAE* aux *AIH*, F. 149, f. 190, Rapport du consul de France à Corfou pour le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères, Doumergue, Corfou, le 14 mars 1914.

¹⁰⁶ *Ibid.*, F. 149, f. 29, Annexe du rapport du consul de France à Corfou pour le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères, Doumergue, Corfou, le 4 mars 1914.

¹⁰⁷ *AIH*, A-IV-66, f. 12.

¹⁰⁸ *HHS*, A.PA.A aux *AIH*, An. 24-41-4143, Télégramme du Ministère des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie envoyé à une destination inconnue, Vienne, le 8 avril 1914.

¹⁰⁹ Skënder Luarasi, *Kolonel Tomson*, Shtypshkronja Gutemberg, 1934, p. 14-15.

¹¹⁰ V. Duka, *Histori e Shqipërisë...*, p. 68.

conflits ouverts dans le Sud. C'est ce ministre qui a été considéré responsable quand on a su que ses anciens réservistes avaient attaqué les groupes de montagnards du Nord, qui marchaient à l'aide de leurs compatriotes dans le Sud¹¹¹.

D'après débats ont eu lieu entre lui et les officiers hollandais qui le tenient responsable des difficultés provoquées dans l'organisation de la gendarmerie et des volontaires. L'opinion publique a adopté la même attitude : de toute part les nouvelles affluaient qu'il fallait se méfier d'E. Toptani, lequel était accusé d'entretenir des relations avec les Grecs, d'être complice aux événements du Sud et d'avoir saboté la création de la milice¹¹².

Le ministre a été accusé d'avoir reçu des financements du voisin méridional pour empêcher des opérations efficaces en Albanie Inférieure¹¹³. Les méthodes auxquelles il avait recours n'ont fait qu'aggraver les divisions dans le pays, en augmentant les difficultés pour le gouvernement albanais. Dans cette trouble situation, le gouvernement de Durrës a exprimé sa méfiance envers le délégué grec, Baratassis. Le consul français à Corfou soutenait qu'il était assisté dans son activité non seulement par Jakov, mais aussi par Esat Toptani¹¹⁴.

La mobilisation militaire a posé des problèmes et une partie considérable des Albanais a refusé de partir vers le Sud¹¹⁵. Des agents

¹¹¹ J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një...*, p. 171.

¹¹² *AIH*, A-IV-66, f. 12.

¹¹³ *Archives du Ministère albanais des Affaires étrangères* (plus loin *AMPJ*), A. 1920, D. 31, fl. 126. Il s'agit d'un journal manuscrit tenu sur un cahier de 67 pages. Le document est anonyme, mais on comprend que l'auteur est un des protagonistes des événements en Albanie entre 1914 et 1920. Concernant E. Toptani, l'auteur du journal écrit que Pando Vangjeli lui avait dit : « J'ai appris d'une source sûre comment les Grecs soudoyaient les services que leur avait rendus Esat, en n'envoyant pas l'armée et l'artillerie à Korça en 1914. Il résulte que Baratassis a offert en cadeau à l'épouse d'Esat un collier de 300 000 francs ». Les financements reçus par Esat Toptani de la part des Grecs sont mis en évidence également par J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një...*, p. 171 ; A. Puto, *Shqipëria Politike...*, p. 142.

¹¹⁴ *AMAE* aux *AIH*, F. 150, f. 611-614, Rapport du consul de France à Corfou pour le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères, Doumergue, Corfou, le 11 avril 1914.

¹¹⁵ Sur les difficultés et les problèmes du recrutement de la population, voir *AQSH*, F. 486, A. 1914, D. 679, Télégrammes de la Préfecture d'Elbasan envoyés au Ministère de l'Intérieur et de la Guerre, f. 37, 40, 76, 78, 118, 120, 264, 284.

actifs à la solde de la Grèce avaient réussi à persuader une partie d'entre eux à ne pas répondre à l'appel de volontaires¹¹⁶.

Au cours du mois d'avril, les accrochages entre la gendarmerie albanaise et les bataillons épirotes se sont intensifiés. D'après le major hollandais Schnellen, la situation dans les zones du Sud-Est était devenue très difficile¹¹⁷. La peur d'un retour de l'armée grecque était grande¹¹⁸. Des armes et des vêtements avaient été distribués dans toute la zone pour les supporters de la cause grecque. Le nombre des andartes venus de Grèce s'était accru. Le métropolite et le chef de la police de Kastoria payaient pour tout et l'armée grecque appuyait ouvertement les attaques à proximité de Leskovik. Vu la situation, l'effort de la gendarmerie albanaise en vue de prendre possession de Bilisht et des environs était considéré comme une folie, car ses forces militaires étaient peu nombreuses et faibles.

Le membre russe de la Commission internationale de contrôle disait qu'il était difficile de s'orienter dans une situation tellement compliquée¹¹⁹. Et le gouvernement albanais, et le gouvernement grec se plaignaient en même temps. Si le gouvernement grec se plaignait d'actes commis par les unités albanaises dans les zones méridionales, des plaintes concernant des actes semblables commis par l'armée grecque affluaient de toute l'Albanie¹²⁰. Selon celles-ci, au cours de leur repli, les Grecs incendiaient les villages et exerçaient de la violence sur la population albanaise musulmane. Les menées des bandes composées de Crétois étaient particulièrement agressives. Une partie considérable des villages des préfectures de Gjirokastra, Leskovik, Skrapar et Korça ont été incendiés et détruits complètement, et une grande partie de la population, notamment

¹¹⁶ J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një mbretërie...*, p. 173.

¹¹⁷ *HHS*, A.P.A.A aux *AIH*, An. 24-41-4145, Lettre du major Schnellen pour le général De Veer, Korça, le 14 avril 1914.

¹¹⁸ *AQSH*, F. 145 (Gouvernement provisoire de Vlora), A. 1914, D. III-8/1, fl. 584-585, Télégramme du préfet de Korça, Abdyl Ypi, pour le ministre de l'Intérieur, Esat Toptani, Korça, le 15 avril 1914.

¹¹⁹ *Ibid.*, F. 486 (Collection de fonds personnels, 1913-1944), A. 1914, D. 571, f. 70-72, Rapport du délégué russe à la Commission internationale de contrôle pour le Ministère des Affaires étrangères, Vlora, le 15 avril 1914.

¹²⁰ *Ibid.*

musulmane, a été massacrée¹²¹. Les villes de Tepelena et de Leskovik ont été détruites¹²². Des réfugiés de Tepelena et de Gjirokastra sont arrivés à Vlora et à Berat.

Bien que les hauts représentants grecs n'aient pas reconnu de responsabilité directe à la mise au point de cette politique, il est difficile de ne pas les tenir pour responsables. Les émigrations massives et la violence extrême contre la population, en particulier contre celle musulmane, ont accompagné le processus de la création des zones pures du point de vue religieux qui, selon la conception grecque de la nationalité, sous-entendait aussi le nettoyage ethnique. Ce processus a été mis en application par les armées en conflit et leurs supporters dans toute la péninsule des Balkans, au cours des guerres balkaniques. Il est difficile de croire qu'une politique pareille était locale, spontanée et due au hasard. Malgré les exagérations lors de son application sur le terrain, il s'agissait d'une vaste entreprise qui, certes, n'était pas possible sans le soutien des milieux politiques.

L'armée grecque en Macédoine a fait la même chose que « l'armée épirote » envers les Albanais musulmans de l'Albanie du Sud. L'armée ottomane en Égée ou ailleurs s'est comportée de la même façon avec la population chrétienne grecque. Des régions entières ont été incendiées et les populations ont été massacrées et forcées à émigrer¹²³. En Albanie du Sud, dans la zone de Tepelena, de Këlcyra, d'Erseka et de Korça, près de 250 villages ont été incendiés, des dizaines d'autres ont été détruits et mis à sac. Plusieurs milliers de

¹²¹ Le massacre de Hormova et de Kodër, à proximité de Tepelena, a été un événement qui a particulièrement choqué l'opinion publique de l'époque. Voir Mid'hat Frashëri, *Çështja e Epirit*, Tirana, Lumo Skëndo, 1998, Rapport sur les massacres perpétrés dans le Village Kodër, Kodër, le 29 avril 1914 ; J. Swire, *Ngritja e një mbretërie...*, p. 185-189 ; AMPJ, A. 1948, D. 136, Étude sur l'Albanie du Sud, f. 27-47.

¹²² J. Boucart, *Shqipëria dhe ...*, p. 103.

¹²³ *Ethnic Minorities in the Balkan Studies...*, f. 9-10. Rapport du ministre britannique à Athènes pour le Ministère des Affaires étrangères, Athènes, le 18 avril 1914 (le traitement réservé à la population musulmane en Macédoine par l'administration grecque) ; f. 63-66. Rapport de l'ambassadeur britannique à Istanbul pour le Ministère des Affaires étrangères, Istanbul, le 6 mai 1914 (L'émigration de la population musulmane de Macédoine et de la population orthodoxe de Thrace) ; f. 138-143. Rapport de l'adjoint au consul britannique à Monastir pour le Ministère des Affaires étrangères, Monastir, le 25 mai 1914 (l'émigration de la population musulmane et le comportement des Grecs à son égard).

personnes ont été tuées lors des combats ou lâchement, y compris des femmes et des enfants¹²⁴. Environ 150 000 hommes, femmes et enfants ont dû quitter leurs maisons. Au mois de juillet, rien que la ville de Vlora comptait 100 000 réfugiés albanais¹²⁵. Le coût humain et matériel était élevé pour les Albanais et leur futur gouvernement. En mai 1914, le consul français à Corfou écrivait que « l'exode de la population chrétienne et musulmane est d'une grande ampleur. Les populations se sont retirées dans les régions montagneuses et sont réduites à un état de dénouement total. Environ 40 mille familles ont débarqué à Corfou. Un grand nombre de villages sont détruits. Tout le pays a un aspect de désolation. Il faudra des efforts considérables et des dizaines de millions pour y porter la prospérité »¹²⁶. En même temps, le traumatisme psychologique vécu par la population de ces zones a laissé de profondes traces dans leur mémoire historique. De l'autre part, les comportements cruels de cette époque-là ont conditionné même l'avenir des rapports albanais-grecs¹²⁷.

Lors d'un débat à la Chambre des Communes, le colonel Aubrey Herbert a accusé directement le gouvernement grec pour la situation créée : « J'accuse le gouvernement grec de collaboration dans ces meurtres. Je l'accuse de collaboration avec la machine qui a produit ces résultats »¹²⁸. Lors du même débat, le numéro un de la diplomatie britannique, Edward Grey, a déclaré : « Bien que je sois persuadé que Vénizélos veut sincèrement prévenir que de tels événements arrivent, le fait qu'ils sont dus à des Grecs, aussi irresponsables soient-ils, doit créer une impression très défavorable pour le gouvernement grec »¹²⁹.

Dans cette situation-là, les marges de contact entre les Albanais et les Grecs s'étaient rétrécies et les rapports entre eux ne pouvaient être que difficiles et extrêmement tendus.

¹²⁴ M. Frashëri, *Çështja e Epirit...*, p. 80.

¹²⁵ J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një...*, p. 189.

¹²⁶ AMAE aux AIH, F. 152, f. 1251-1257, Rapport du consul français à Corfou pour le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères, Corfou, le 19 mai 1914.

¹²⁷ Ledia Dushku, « Sfidat drejt fqinjësisë së mirë », in *Studime Historike*, N° 1-2, Tiranë, 2003, p. 73-74.

¹²⁸ J. Swire, *Shqipëria: Ngritja e një...*, p. 186.

¹²⁹ AMPJ, Année 1948, D. 136, Rapport du Ministère albanais des Affaires étrangères sur l'Albanie du Sud et les rapports albanais-grecs, f. 25-29.

Klara KODRA

**LE ROMAN *KARPA* ET CAMAJ
COMME AUTEUR DE SCIENCE-FICTION**

Les romans de Martin Camaj occupent une place à part aussi bien dans l'œuvre de cet auteur lui-même que dans le cadre du roman albanais. Pourtant, curieusement, leur typologie et leur valeur esthétique n'ont presque pas attiré l'attention des hommes d'études.

Dans la science littéraire, une opinion a voulu classer *Les cercles (Rrathët)* comme « un roman psychologique », voire « le premier roman psychologique de la littérature albanaise »¹. Tout en admettant cette définition avec quelques réserves, on pourrait la compléter par une autre définition, celle de « roman symboliste ».

Karpa, publié en 1987, a eu le pire sort par rapport aux autres romans de Camaj, puisque le silence à son sujet a été presque total. On en ignore les raisons et, à notre avis, ce silence n'est pas justifié par des valeurs esthétiques mineures du roman en question².

Étant donné que les événements du roman sont projetés à l'avenir, il pourrait parfaitement être inclus dans le genre de la science-fiction³, très courant dans la littérature mondiale du XX^e siècle, mais trop tardif dans les lettres albanaises. Il pourrait y être également question d'éléments du roman utopique, un précurseur qui ne s'est pas développé en Albanie, ou bien de fiction politique.

Les événements de ce roman de Camaj sont situés en Albanie, quelque part sur les rives du Drin. Sur ce point, l'ouvrage se rapproche de la tendance que l'on constate dans la littérature de science-fiction écrite pendant les années de la dictature dans sa patrie et qui consistait à situer les sujets dans un cadre albanais. De toute

¹ Robert Elsie, *Histori e letërsisë shqiptare*, Dukagjini, Tiranë-Pejë, 1997, p. 481.

² Dernièrement, le chercheur Behar Gjoka a consacré à ce roman tout un chapitre de son ouvrage *Martin Camaj – shkrimtaria e tij*.

³ Gjoka définit ce roman comme appartenant au « grotesque fantastique ».

façon, l'ouvrage en question se distingue beaucoup de ces autres romans où les éléments techniques et scientifiques occupent une très large place, en minimisant le rôle des personnages, et où les valeurs esthétiques sont rares alors que l'empreinte de l'idéologie est omniprésente.

Par son esprit propre, albanais, le roman de Camaj se distingue également de la littérature de science-fiction qui voyait à ce temps-là le jour en France, en Italie, en Angleterre ou en Allemagne.

Cet ouvrage est purement artistique, voire d'un caractère élitaire, et il correspond tout à fait à une affirmation que l'on rencontre dans la revue italienne *Futuro*, consacrée à la science-fiction : « Le genre de la science-fiction n'est pas un produit secondaire de la littérature, mais une littérature proprement dite »⁴.

Il s'agit donc d'un ouvrage caractérisé par la littéralité et non pas d'un roman « de masse ». L'élément scientifique y est soumis à la fantaisie de la création et à une certaine « vision de la vie » de l'auteur.

Le roman suggère l'hypothèse d'une catastrophe nucléaire définie comme un « orage sec » et donnée en perspective. Cette catastrophe a anéanti la civilisation actuelle et a donné lieu à la naissance d'un nouveau cycle de l'histoire de l'humanité.

La société placée au centre du roman est une société patriarcale de bergers et d'agriculteurs. L'auteur semble mettre en œuvre le pressentiment d'Erich Fromm, selon lequel la différence entre l'intellect technique et la logique conduira le monde à la guerre atomique, dont la conclusion la plus probable sera la fin de la civilisation industrielle et le retour au niveau agraire primitif⁵.

Cette société est basée sur la dictature d'un chef unique et autocrate, appelé « le Grand-Père » ou « le Patriarche ». Il y est question aussi d'un nouveau genre de matriarcat. Plus tard, la dictature prend fin avec l'assassinat du dictateur et le déclenchement d'une guerre civile dont naît une société nouvelle, mais pas du tout

⁴ *Scrittore e lettore nella società di massa*, Edizioni Lint Trieste, 1991, p. 289.

⁵ E. Fromm, *Psikoanaliza, seksi dhe karakteri*, Sh. B. Fan Noli, Tirana, p. 105.

idéale. Il semble que le roman fait allusion à la dictature communiste albanaise et à son dirigeant.

Le roman *Karpa* est structuré comme un cadre où une fiction s'incère dans une autre fiction, la chronique-roman qui occupe ce centre de l'ouvrage avec ses deux parties. Ce tableau de réalité imaginaire est entouré par un « premier cadre » qui commence le roman et un « second cadre » qui le clôt.

La chronique-roman n'incarne pas seulement une réalité imaginaire, mais aussi une réalité virtuelle que l'on s'efforce d'empêcher de se réaliser dans l'avenir, comme on le voit dans l'avis que le Scribe suggère à Voni, le protagoniste, afin de fuir avant le mariage. Son refus traduit la fidélité à la parole donnée, mais aussi une sorte de défi ou de soumission au destin.

En réalité, l'ouvrage est composé de deux romans à l'intérieur d'un seul et le plus explicite est peut-être celui qui est présenté comme le fruit de la fantaisie et où la caractérisation des personnages est plus prononcée.

Les deux romans sont unis par le protagoniste, Voni, et Bora, la fille qu'il aime, ainsi que par quelques autres personnages, moins individualisés, qui occupent divers rôles.

Un phénomène intéressant dans le roman est la présence des personnages sous deux variantes : à chacun correspond une sosie imaginaire.

Dans la « chronique », qui est « un roman à l'intérieur d'un roman », le protagoniste et sa petite amie se présentent comme des personnages plus complets. Aussi faudrait-il s'arrêter sur la façon dont ils sont caractérisés. Le protagoniste n'est ni un héros traditionnel de roman, porteur des idéaux de l'auteur, ni un « homme dépourvu de qualités », ni « l'homme de la rue », typique pour le roman moderniste. Il garde cependant une individualité propre à lui. C'est une sorte d'anarchiste pacifiste qui s'insurge contre la pression que la société exerce sur l'individu, ainsi que contre certains actes qu'il considère comme erronés, tels que le mariage forcé ou la guerre (qui est en l'occurrence une guerre civile). Capable de se montrer courageux et d'aimer (comme le montre son sentiment pour Bora), il croit à la science et au travail de l'homme (avec ses recherches

toxicologiques) et témoigne de l'attachement à la tradition (découvrant une partie de l'Illyrie).

La société se présente en antagonisme avec lui. Elle le jette à deux reprises et l'expose à un danger de mort. Or le protagoniste parvient à survivre à son combat individuel, voire à réaliser son rêve d'amour, bien qu'il en soit déçu plus tard et éprouve un autre amour.

Bora, sa petite amie qu'il va ensuite épouser, est une figure attrayante, au croisement de la femme traditionnelle, belle et passionnée, et la femme moderne, intelligente et courageuse.

Étrangement, le Grand-Père qui incarne le dictateur dans le roman-chronique n'est pas un personnage tout à fait négatif. Même si un autre personnage dit à son propos que « sa logique et ses sens... se sont simplifiés... » et qu'il « ressemble à un tableau de peinture dont les couleurs se détachent par écailles et dont il ne reste que quelques rares traits de dessin », il garde cependant, selon l'auteur, l'hardiesse traditionnelle des Albanais. Le peuple tient à son égard une attitude ambivalente d'amour et de haine, mais il semble que la haine l'emporte finalement, puisque l'auteur lui attribue une fin tragique et il meurt empoisonné, tout comme le cercle de vieilles femmes qui veillaient sur lui. Il est évident que Camaj fait allusion au dictateur réel de l'Albanie, même si, dans sa fantaisie, il en modifie le sort.

Tout le roman est parsemé d'allusions à la dictature communiste (qui est transposée dans un avenir lointain), comme la description de la gymnastique matinale, l'interdiction des postes de télévision ou l'emprisonnement des opposant au régime dans le Jardin zoologique.

Le roman présente aussi une sorte de nouveau matriarcat, assez curieux. L'ironie dont on use à son sujet traduit, à notre avis, la contrariété qu'éprouve Camaj à cause de la disparition de la féminité des Albanaises au temps de la dictature. L'attitude de l'auteur se manifeste ouvertement à diverses reprises à travers les dialogues. « ... La squelette anatomique du Grand-Père (donc du dictateur), couverte une fine enveloppe épidermique, incarne notre misère intellectuelle, la prison morale d'une société sans perspective », affirme le Scribe. Ailleurs, quand Voni demande « Qu'est-ce qui tient debout ce système ? », il répond ouvertement : « La terreur, la squelette du Vieillard ! ».

Assez significatives sont aussi l'affirmation du Scribe, quand il dit « Aujourd'hui encore, ceux qui voient de loin notre patelin perdu, pensent avoir affaire à une ville prospère, faite d'ailleurs de palais ! », et la réponse du Grand-Père : « Tant mieux qu'ils aient cette impression et qu'ils nous craignent et nous fichent la paix ! ».

Le Scribe est un personnage intéressant du roman. La chronique le présente comme une figure contradictoire : s'il hait la dictature et le dictateur, il en écrit une chronique fausse et en termes élogieux.

L'attention du lecteur est attirée aussi par un autre personnage, l'Arberèche, un auteur de poèmes et d'essais qui retourne dans sa patrie d'origine, poussé par l'amour des traditions et l'envie de s'opposer à son oncle, lequel rêve d'émigrer une seconde fois en Amérique. Son sort est dramatique, la dictature le fait enfermer au Jardin zoologique.

On pourrait rappeler également quelques figures caractéristiques de femmes, ressemblant à des amazones et essentiellement négatives : Ajka, une partisane convaincue du dictateur⁶, sa fille Bora/Judith, son opposée, belle, délicate, courageuse et sage, Leïda, aussi belle et intelligente, mais qui commet une erreur tragique par son amour coupable pour Voni.

Les personnages réels du roman sont un pâle reflet des personnages de la chronique fictive. Voni garde son âme rebelle, son application au travail et son amour, mais il est présenté aussi comme un fervent admirateur de la tradition de la parole d'honneur et son conflit avec la société n'est pas porté jusqu'au bout. Dans la réalité, Bora est seulement une jolie fille, sincère et naïve, elle n'a pas la complexité du même personnage de la chronique, à cheval entre tradition et modernité, comme l'expriment aussi ses deux prénoms, Bora et Judith, et ne vit pas le triste sort de sa jumelle imaginaire. Le Grand-Père réel n'est plus un dictateur, mais un simple rêveur avec sa bizarre théorie de la réincarnation. Dans la réalité, le Chroniqueur ou

⁶ B. Gjoka la compare à la reine Teuta, mais il faut dire que l'attitude que l'auteur adopte à l'encontre de ce personnage est, à notre avis, trop critique pour permettre une telle comparaison. Il est pourtant vrai qu'il y a une certaine ambiguïté dans l'attitude de Camaj à l'égard de sa créature : tout en admirant sa force de caractère, il ne la voit pas comme porteuse de valeurs positives, contrairement à sa fille, Bora.

le Scribe qui connaît une fin tragique dans la chronique, se soucie du sort du protagoniste.

Bien que Camaj charge son ouvrage de symboles et alterne entre le rêve et la réalité, il ne réduit pas le sujet et les personnages comme les auteurs modernistes. D'ailleurs, même sous l'habit de son imaginaire, on peut trouver des éléments de réalisme. On pourrait même parler d'un entrelacement du symbolisme et du réalisme.

Dans ce roman, le cheval est un être symbolique qui est d'ailleurs identifié au dragon et humanisé. Au protagoniste aussi, l'auteur a attribué des caractéristiques physiques proches du dragon, des dents peu développées.

Le texte contient des dialogues vifs qui jouent un double rôle, ils donnent du caractère aux personnages et transmettent des messages philosophiques.

Le style de l'auteur est marqué par la prédominance de phrases longues et riches en images poétiques et d'inspiration populaire.

Cet ouvrage de Camaj appartient à cette branche historique du genre de la science-fiction, qui a été appelée sociologique ou « froide » et où l'on ne trouve pas l'enthousiasme ou la rhétorique naïve de la première branche, qui ont survécu dans les pays de l'Est communiste, y compris l'Albanie. Le roman fusionne la critique du présent, l'angoisse de l'avenir et la nostalgie du passé.

L'angoisse d'une catastrophe nucléaire éventuelle parcourt en effet beaucoup de romans européens de science-fiction du temps de la « guerre froide », mais l'ouvrage de Camaj appartient à une période postérieure, ce qui témoigne du fait qu'il est toujours sceptique sur le progrès de l'humanité et se soucie de la perte des valeurs spirituelles traditionnelles et du rapport erroné entre l'homme et la nature. Toutefois, le message du roman traduit une inquiétude, mais pas un désespoir. Un fil d'espoir parvient à percer.

Dans ce roman, on rencontre un sujet qui occupe une place prépondérante dans la poésie de Camaj, le thème de la solitude, une solitude de l'individu par rapport à la société, une solitude tout aussi sociale qu'existentielle. La poésie a pénétré dans la prose de cet ouvrage même à travers le rythme des phrases et la figuration expressive.

Le roman *Karpa* occupe une place d'honneur dans l'œuvre romanesque de Martin Camaj et incarne un modèle élitare du genre de la science-fiction. Il se fait distinguer par son originalité dans le cadre de la littérature albanaise et mériterait d'être apprécié même dans le cadre de la littérature européenne.

Bibliographie :

1. Anton Berisha, *Vepra letrare e Martin Camajt*, Cosenza, 1994.
2. Martin Camaj, *Karpa*, Camaj – Pipa, Shkodra, 2003.
3. Robert Elsie, *Histori e letërsisë shqiptare*, Dukagjini, Tiranë-Pejë, 1997, p. 480-482.
4. *Encyclopaedia universalis*, France, S. A. 1988, Corpus 16, p. 544-546.
5. *Grande dizionario enciclopedico*, UTET, Torino, 1968, vol. 7, p. 535-536.
6. Behar Gjoka, *Martin Camaj – shkrimtaria e tij*, Ombra GVG, Tirana, 2010.
7. *Nouvelle encyclopédie Bordas*, Paris 1985, vol. 9, p. 5009.
8. K. Petriti, *Në poetikën e Martin Camajt*, Tirana, 1997.
9. *Scrittore e lettore nella società di massa*, Edizioni Lint, Trieste, 1991, p. 289-311.
10. Primo Shllaku, *Nji Ulks që s'mbrriti kurr në Itakë*, Sh.B. At Gjergj Fishta, Lezha, 2006.
11. *Tradita dhe bashkëkohësia*, Simpozium, Shkodra, 1994.

Michael SCHMIDT-NEKE

JOHANN GEORG VON HAHNS POLITISCHES DENKEN

Die Tätigkeit Johann Georg von Hahns war von seiner doppelten Rolle als Diplomat und als Wissenschaftler geprägt. Seine Stellung als Konsul sicherte nicht nur seinen Lebensunterhalt und die finanziellen Mittel für seine Studien, sondern definierte zugleich seine Aufgaben als Vertreter Österreichs auf dem Gebiet eines fremden Staates und beschränkte seine persönliche Freiheit, offen seine Meinung über die politische und soziale Lage und über seine eigenen politischen Ansichten zu äußern.

Trotz dieser Einschränkungen kann der Versuch unternommen werden, einige Aspekte seines politischen Denkens aus seinen Veröffentlichungen sowie aus einigen Materialien, die der verstorbene Gerhard Grimm in seiner exemplarischen Biographie Hahns publiziert hat, herauszufiltern.¹

Hahn wurde am 11. Juli 1811 in Frankfurt geboren, damals das Zentrum eines kurzlebigen Staates, des Großherzogtums Frankfurt, ab 1813 als Freie Stadt Mitglied des Deutschen Bundes und im Revolutionsjahr 1848 Sitz der Nationalversammlung. Er verbrachte seine Jugend in der Residenz der Gräfin von Hessen-Homburg, deren Leibarzt Hahns Vater war. In diesen Jahren stieg die bürgerliche Familie Hahn in den erblichen Adel auf und hieß jetzt „von Hahn“.

Hahn besuchte seit 1823 das Gymnasium in Mainz, also auf dem Gipfelpunkt der philhellenischen Begeisterung. Man kann nur darüber spekulieren, ob Hahn von der Publizisten Friedrich Lehne und seiner „Mainzer Zeitung“ beeinflusst wurde, einem Organ der

¹ Gerhard Grimm: Johann Georg von Hahn. Leben und Werk. Diss. München 1958 (identisch mit der 1964 als Band 1 der Reihe „Albanische Forschungen“ in Wiesbaden erschienenen Fassung)

demokratischen, republikanischen und philhellenischen Tendenzen; wenn es so war, war dieser Einfluss nicht nachhaltig.²

Auch die Jahre des Justizstudiums in Gießen und Heidelberg, normalerweise die entscheidendste Phase für die Herausbildung von Ansichten und Überzeugungen, sind nicht hinreichend dokumentiert, um uns ein vollständiges Bild von Hahns intellektueller Entwicklung zu geben. Er konzentrierte sich offenbar rigoros auf sein Studium. Er zeigte dabei neben seinem eigentlichen Fach auch Interesse für die antiken Kulturen, aber nicht für das moderne Griechenland. Ein solches Verhalten war bei Söhnen von Familien verbreitet und typisch, die nicht Teil der klassischen Eliten waren, sondern erfolgreich die soziale Leiter emporgeklettert waren. Die Eltern übten Druck auf ihre Söhne aus, den Erfolg der Familie fortzusetzen und sich von allen Aktivitäten fernzuhalten, die dieses Ziel gefährden könnten.

Nach der Promotion suchte Hahn eine angemessene Position. Er wurde dem österreichischen Staatskanzler Fürst Metternich empfohlen, der ihn empfing, doch ergab sich aus diesem Treffen kein konkretes Angebot.³ Seine Bereitschaft, eine offizielle Stellung im Dienste des Protagonisten der Restauration anzunehmen, zeigt, dass Hahn keine starken fortschrittlichen Überzeugungen hatte. Nach einer Begegnung mit König Ludwig I. von Bayern wurde er aufgefordert, am Aufbau der bayrischen Verwaltung in Griechenland teilzunehmen. Der König des neu gegründeten Staates, Otto I., war Ludwigs Sohn; mit gerade 17 Jahren bestieg er am 6. Februar 1833 den Thron.

Hahn kam am 1. März 1834 in der Hauptstadt Griechenlands, Navplia, an, wo er zum Richter ernannt wurde. Er wurde sofort gegen seinen Willen in Konflikte zwischen den bayrischen Regenten und ihren griechischen Gegnern hineingezogen, als er, ohne die Landessprache zu beherrschen, die Weisung erhielt, einen abgelösten griechischen Richter im Hochverratsprozess gegen Theodoros Kolokotronis zu ersetzen. Kolokotronis wurde zum Tode verurteilt, aber sehr bald von König Otto begnadigt. Nach dem Umzug der Regierungsbehörden in die neue Hauptstadt Athen war Hahn nicht daran interessiert, in weitere politische Konflikte einzugreifen, und

² Grimm, S. 22

³ Grimm, S. 28

forderte eine Richterstelle in Tripolis, dem Hauptort der Peloponnes, den ausgerechnet Kolokotronis 1821 als erste griechische Stadt befreit hatte. 1836 wurde er nach Chalkis an der Westküste der Insel Euböa versetzt.

Dort fand er nun Gelegenheit, Neugriechisch zu lernen und sich mit Fragen außerhalb seines juristischen Amtes zu befassen. Hahn verfasste nicht nur eine (nie veröffentlichte) Studie über die Landwirtschaft in Griechenland – ein Beleg für seine realistischere Haltung als die der Philhellenen, die eine Wiederbelebung des antiken Griechenlands anstrebten, wie sie es im Gymnasium gelernt hatten -, sondern setzte auch seine Kenntnisse um, als er ein Landgut bei Chalkis mit von seinem Vater geerbtem Geld kaufte.⁴ Anders als noch an der Universität war er nicht von den Ruinen der Antike fasziniert, sondern interessierte sich mehr für die Relikte aktueller Konflikte.⁵

In Ausübung seiner Dienstaufgaben zeigte Hahn eine autoritäre Haltung wie fast alle bayrischen Beamten. Er würdigte die Arbeitsamkeit und die loyale Gesinnung der Bauern in der Region, die die Entscheidungen des Gerichtes befolgten.⁶

Der Sturz des Bayrischen Regimes in Griechenland im September 1843 beendete Hahns erste Karriere; er wurde aus dem griechischen Staatsdienst entlassen. Noch 15 Jahre danach bezeugte Hahn dem griechischen König seine Ergebenheit, dem er anlässlich des 25. Jahrestag von Ottos Landung in Griechenland eine seiner Studien widmete; er schrieb, dass der Wiederaufbau des von Türkenherrschaft und Bürgerkrieg zerstörten Landes, der Aufbau eines stabilen Staates und der Aufbau von Wirtschaft, Landwirtschaft, Handel und Bildung allein Verdienst des Königs mit Gottes Hilfe gewesen seien.⁷ Auch nach Ottos Sturz bewahrte Hahn seine tiefe Sympathie für die griechische Nation.

Nach der “Septemberkatastrophe”⁸ trat er in den preußischen Staatsdienst als provisorischer Konsul dieses Königreiches in Athen über. In einem Empfehlungsschreiben würdigte sein Beschützer Graf

⁴ Grimm, S. 36, 40-41

⁵ Grimm, S. 38

⁶ Grimm, S. 40

⁷ Johann Georg von Hahn: Proben homerischer Arithmetik. Jena 1858, S. III-VI.

⁸ Grimm, S. 44-45

Philipp von Hessen-Homburg besonders “seine nur rühmliche Denkungsart”⁹, sicher ein weiterer Beleg dafür, dass Hahn keinerlei Verbindungen zu den demokratischen Strömungen seiner Zeit hatte. Auch der österreichische Gesandte in Griechenland, Anton Prokesch von Osten, schlug Hahn für die neue Position eines Konsuls in Janina vor, nicht nur wegen seiner Erfahrungen in Griechenland, sondern auch wegen seines tadellosen Charakters.

Die Betonung der moralischen Qualitäten und des beispielhaften Lebenswandels Hahns berührt ein privates Element in seinem Leben. Ohne viel zu spekulieren, kann man davon ausgehen, dass Hahn homosexuell war. Er hat nie geheiratet, was für einen Mann in seiner Stellung ganz ungewöhnlich war. Die Hoffnungen seiner Familie auf eine Verlobung wurden enttäuscht.¹⁰ Eine Präferenz für Männer war in jeder Epoche und in jeder Kultur verbreitet, wurde aber in der Vergangenheit im christlichen Kulturkreis nicht toleriert, sondern streng bestraft.¹¹ Hahns politischer Konformismus war Folge seiner dienstlichen Stellung, aber auch der Sorge, keinerlei Anlass für eine Entlassung und für eine Strafverfolgung zu geben, die mit einem Verstoß gegen sogenannte moralische Strafvorschriften zu begründen gewesen wäre. In jedem Falle bleibt Hahn Prokesch dankbar, dem der sein Hauptwerk “Albanesische Studien” widmete.¹²

Nach seiner Ernennung bekam er von Prokesch seine Dienstanweisungen; neben der Sammlung von Informationen aller Art (besonders über die Unruhen in Albanien), sollte der Konsul seinen Einfluss zugunsten der Treue und Ergebenheit der Untertanen gegenüber den Befehlen des Sultans geltend machen.¹³

Nach Metternichs Sturz im März 1848 und nach der Niederschlagung der Revolution wurde die Schließung des Konsulats in Janina vorgeschlagen. Erneut wurde Hahns Stellung durch einen

⁹ Grimm, S. 47-48

¹⁰ Grimm, S. 55, 311-313

¹¹ Nach §§ 129 und 130 des Strafgesetzbuches des Kaisertums Österreich vom 27. Mai 1852 waren homosexuelle Beziehungen mit schwerem Kerker zwischen 1 und 5 Jahren bedroht, s. <http://alex.onb.ac.at/cgi-content/anno-plus?apm=0&aid=rgb&datum=18520004&seite=00000521&zoom=2> .

¹² Johann Georg von Hahn: Albanesische Studien. Bd. 1. Jena 1854, S. III

¹³ Grimm, S. 50

politischen Konflikt zwischen zwei starken Männern gefährdet, nämlich dem österreichischen Vertreter in Konstantinopel (Internuntius), Bartholomäus Graf Stürmer, und Prokesch, aber die Regierung des Fürsten Schwarzenberg lehnte den Vorschlag ab.

1851 wurde er als Konsul auf die letzte Station seiner dienstlichen Karriere, die Ägäisinsel Sira, fernab des albanischen Umfeldes, versetzt, wo er die Zeit fand, seine Werke zu schreiben. 1868 genehmigte der Kaiser Hahns Gesuch und erhob ihn in den Ritterstand des Österreichischen Kaisertums; im folgenden Jahr wurde er zum Generalkonsul für Janina ernannt. Ihm blieb keine Zeit mehr, in das albanische Siedlungsgebiet zurückzukehren, weil er erkrankte und mit 58 Jahren am 23. September 1869 starb.¹⁴

Hahn stand den wichtigen politischen Strömungen seiner Zeit lebenslang fern, dem Liberalismus ebenso wie dem Nationalismus. Er war kein Anhänger der Idee einer staatlichen Vereinigung der deutschsprachigen Länder, aber er war auch kein Partikularist. Er hatte in seinem Leben keine Probleme damit, seine Staatsangehörigkeit mehrmals zu wechseln; er wurde als Untertan von Homburg geboren, wurde danach Beamter des Königreichs Bayern, scheiterte mit seinem Antrag auf die preußische Staatsbürgerschaft und verbrachte die Schlussphase seines Lebens als österreichischer Untertan.

Jedoch sprach er sich für die Schaffung eines Nationalbewusstseins bei Kindern aus. Gegen die sehr modernen Bemühungen eines osmanischen Beamten, seinen Kindern möglichst viele Fremdsprachen beizubringen, weil in sehr jungen Jahren das Erlernen von Sprachen leichter falle als in fortgeschrittenerem Alter, sah Hahn in der Sprache die "Gesamtheit der lautlich fixierten und unter sich organisch gegliederten Denkformen eines Volkes", demnach würde ein mit vielen Sprachen aufgewachsenes Kind seine eigene Denkweise nicht finden.¹⁵ Für Hahn war die Nation keine Frage der Politik, sondern des Bewusstseins.

Er kannte die zahlreichen gesellschaftlichen und politischen Schwächen aus eigener Anschauung, die das Osmanische Reich ein

¹⁴ Grimm, S. 110-113

¹⁵ Johann Georg von Hahn: Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar. Wien 1867, S. 137

halbes Jahrhundert vor seiner Auflösung kennzeichneten, aber plädierte dennoch nicht für eine Politik tiefgreifender Reformen. Seiner Auffassung nach befand sich die Türkei in einer Übergangsphase zwischen Mittelalter und Neuzeit. Er verglich das Räuberunwesen mit dem Raubrittertum in Deutschland im 14.-16. Jahrhundert. Eine Modernisierung der Türkei würde Jahrhunderte benötigen; die modernen Staaten Westeuropas waren Ergebnisse langsamer Entwicklungen. Die Versuche von "Reformtheoretikern" würden den alten Apparat zerschlagen, ohne ihn durch einen neuen zu ersetzen.¹⁶

Hahn war antiliberal und für jedes Land ein Anhänger starker Monarchien. In seinen Berichten über die politischen Konflikte in Griechenland zeigte er Sympathie für die königstreuen Kräfte. Er berichtet, dass der König nicht wegen des Mangels an Demokratie kritisiert wurde, sondern wegen des konstitutionellen Regimes, das die Bürger verpflichtete, Abgeordnete zu wählen, die nur das Geld der Steuerzahler verschwendeten.¹⁷

Auch Hahns Charakterisierung von Ali Pasha Tepelena ist milder und stärker differenziert als bei der großen Mehrzahl der zeitgenössischen Autoren, die ihn in den dunkelsten Farben zeichneten. Er verschwieg Alis Grausamkeit und Heimtücke nicht, sah aber seine eiserne Hand als stabilisierenden Faktor in Albanien: er "schloss die Zeiten des Faustrechtes für dieses Land, indem er dasselbe unter seine eigene Faust vereinigte, die Macht der örtlichen Häuptlinge brach ... Man kann daher sagen, dass eigentlich erst Ali Pascha Albanien für die Pforte erobert habe und der Gründer des jetzigen Zustandes dieser Provinz sei welche erst durch ihn zu einem festen Ganzen wurde."¹⁸

Das Merkmal der Teilung der Gesellschaft in "Parteien" im Sinne der Gefolgschaften starker Männer (Stammesführer, Großgrundbesitzer, militärische Führer), nicht aber im Sinne der Sympathisanten einer politischen Idee, war Hahn zufolge Ausdruck der Rückständigkeit Albaniens und des Osmanischen Reiches, die

¹⁶ Johann Georg von Hahn: Reise von Belgrad nach Salonik. Wien 1861, S. 97-99, zit. nach Grimm, S. 82-83

¹⁷ Grimm, S. 141-142

¹⁸ Hahn, Albanesisches Studien 1, S. 54; vgl. Grimm, S. 304-305

noch in einer Phase der Entwicklung verharrten, die die westeuropäischen Länder seit Jahrhunderten hinter sich gelassen hatten; auch Albanien trat demnach in eine Übergangsphase ein.¹⁹

Hahns religiöse Sympathie gehörte den Christen. Er berichtet in distanzierter Form über die Gründe für den Übertritt christlicher Dörfer zum Islam und bewundert die aufopferungsvolle Tätigkeit katholischer Missionare im Bergland, die dem Vordringen des Islam den Weg versperrt hatte.²⁰ Er beschreibt den Terror gegen die Christen in Elbasan während einer kurzen Periode, in der als Folge der Reformen die türkischen Autoritäten gegeneinander kämpften und ein Machtvakuum schufen.²¹

Er war offenbar nicht vom Antisemitismus infiziert; so erwähnt er, dass der größte Teil des Dorfes Izvor bei Veles (Makedonien) Eigentum eines jüdischen Bankiers war – “ein tatsächlicher Beweis, dass die Juden im türkischen reiche nicht grundbesitzunfähig sind”; Hahn kritisiert diese rechtliche Gleichstellung nicht.²²

Toleranz und geistige Offenheit für fremde Ideen und ungewohnte Verhältnisse waren Hahn zufolge das Ergebnis einer höheren Kultur als der in Albanien, wo er bemerkte, dass Ehen nur innerhalb der eigenen nationalen, regionalen, religiösen und sozialen Gruppe geschlossen wurden.²³

Er beschrieb die primitive Lage der Landwirtschaft in Albanien, einem reinen Agrarland, und die subjektiven Hindernisse für Reformen in dieser traditionellen Produktionsweise; die Arbeitsemigration blieb die Strategie der Menschen gegen die Mängel des Systems. Nur unter dem Druck der Not und des Hungers würden die Albaner zu radikalen Veränderungen fähig werden.²⁴ In der Vergangenheit verdienten die Männer, die als “arnautische” Söldner in anderer Provinzen des Reiches zogen, durch Plünderungen viel Geld und sicherten sich so nach ihrer Heimkehr einen gewissen Wohlstand, aber die Tanzimat-Reformen setzten dieser Praxis durch

¹⁹ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 64-70

²⁰ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 36-37

²¹ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 80

²² Hahn, Drin und Wardar, S. 150-151

²³ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 44

²⁴ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 49

die Aufstellung einer regulären Armee ein Ende. Die muslimischen Albaner setzten diesen Reformen heftigen Widerstand entgegen, weshalb die Aufstände auf die muslimischen Gebiete des Landes begrenzt waren. Erst nach der Zerschlagung des Janitscharenkorps wurde das Osmanische Reich eine absolute Monarchie im eigentlichen Sinne.²⁵

Hahn kritisierte die osmanische Währungsreform, die den Kuru stabilisieren wollte, indem die Verwendung der ausländischen Münzen verboten wurde, die im ganzen Reich kursierten. Die Untertanen wurden verpflichtet, diese und die alten türkischen Gold- und Silbermünzen zu einem sehr niedrigen Kurs gegen die neuen Münzen umzutauschen. Das Ergebnis war die Einstellung des Handels. Hahn empfahl, dass Österreich Druck auf die Hohe Pforte ausüben sollte, damit sie die Verwendung guter Münzen wieder legalisierte; gleichzeitig riet er dazu, dass bei der Diskussion über die Schaffung einer einheitlichen Währung für alle deutschen Staaten auch die Herstellung eines gemeinsamen Münzstandards mit der Türkei berücksichtigt werden sollte, um so die Verwendung dieser deutschen Valuta auf dem türkischen Markt zu erleichtern, also die Beherrschung des türkischen Marktes durch Österreich.²⁶

Hahn stellte die Umsetzung der Tanzimat-Reformen im südlichen Albanien fest, anders als im Norden, wo auch Frauen und Knaben Waffen trugen, wo der obligatorische Militärdienst nicht umgesetzt wurde und wo das alte Steuersystem noch in Kraft geblieben war. Hahn hatte durchaus Sympathie für dieses traditionelle, freie Leben.²⁷

1862 verfasste er zwei Denkschriften für den Außenminister Graf Rechberg, die zentrale Quellen für Hahns politisches Denken sind, soweit es um die Orientalische Frage und die Zukunft des Osmanischen Reiches geht.²⁸

In der ersten Denkschrift über die Orientalische Frage aus österreichischem Blickwinkel betont er, dass die Bewahrung des Status quo des Osmanischen Reiches im Interesse des Kaisertums

²⁵ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 63-64

²⁶ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 123-128

²⁷ Hahn, Albanesische Studien 1, S. 92, 103

²⁸ veröffentlicht bei Grimm, S. 334-344

Österreich liege. Beide Staaten seien auf historischen, nicht auf ethnischen Grundlagen aufgebaut; sie seien Nachbarn, im gemeinsamen Grenzbereich wohnten dieselben Völker. Doch stelle sich die Frage, ob die Bewahrung des Status quo in Zukunft noch möglich sein werde. Die Reformen in der Türkei hätten den Einfluss der drei wichtigsten Faktoren der Macht der Muslime gebrochen: der Janitscharen, der Ulema und der Timarioten. Ihr Sturz zugunsten der Allmacht des Sultans habe zum Niedergang des muslimischen Elements und zu einem wachsenden Einfluß der Christen auf dem Balkan auf politischem, gesellschaftlichem und wirtschaftlichem Gebiet geführt. Sobald die Christen begriffen, dass sie in der Lage seien, sich von der türkischen Herrschaft zu befreien, würden sie in diesem Sinne handeln, auch wenn das Osmanische Reich derzeit noch in der Lage sei, sich zu verteidigen.

Welche Alternativen gebe es?

Die im Interesse Wiens beste Option sei der Übertritt des Sultans vom Islam zum Katholizismus oder zur Orthodoxie, aber – so betont Hahn – dies werde ein Traum bleiben.

Er wusste natürlich genau, dass dieser Vorschlag außerhalb jeder realen Möglichkeit lag, aber er spielte hier mit einer seit dem Mittelalter geradezu topischen Figur.

Natürlich wusste er genau, dass diese Anregung außerhalb aller Möglichkeiten lag, aber er spielte mit einer seit dem Mittelalter geradezu topischen Figur. Das bekannteste Beispiel ist sicher ein fiktiver Brief des Papstes Pius II., in dem er Sultan Mehmet II. auffordert zu konvertieren, aber diese Idee findet sich noch im 19. Jahrhundert in der populären Literatur, z.B. bei dem Romanschriftsteller Karl May.²⁹

Die zweite Möglichkeit sei der Sturz der osmanischen Dynastie und die Errichtung eines nebyzantinischen Kaiserreiches unter einer christlichen Dynastie auf der Grundlage der alten byzantinischen Strukturen, die die Osmanen nicht durch eigene Strukturen ersetzt hatten, sie aber auch nicht richtig zu nutzen wussten. Die Griechen hätten bewiesen (auch im Vergleich zu den Serben), dass eine solche Wiederbelebung eine reale Option sei, und

²⁹ Michael Schmidt-Neke: Von Arnauten und Skipetaren. Albanien und die Albaner bei Karl May, in: Jahrbuch der Karl-May-Gesellschaft. (1994), S. 272

ihre Kultur sei so stark, dass sie bereits die Albaner, die Aromunen und die Slawen in ihrem Einflussbereich assimiliere. Diese Option sei nur im Konflikt mit Russland umzusetzen, das seinen Einfluss in der orthodoxen Welt verlieren würde, wenn Konstantinopel wieder zum Zentrum der Orthodoxie würde, aber sie würde die Unterstützung der anderen Mächte finden.

Die dritte Option sei die Aufteilung des Osmanischen Reiches. Das vordringliche Interesse Wiens müsse Bosnien als dem natürlichen Hinterland Dalmatiens gelten; die dalmatinische Küste sei eine absolute Notwendigkeit für die Aufrechterhaltung von Österreichs Stellung als Seemacht. Hahn riet jedoch nicht zur Besetzung südlicherer Teile der Türkei (lies: Albaniens), weil deren Verteidigung und Entwicklung die österreichische Staatskasse allzu schwer belasten würde. Nur wenn auch Saloniki unter die Verwaltung Wiens käme und die Eisenbahnverbindung über Belgrad vervollständigen würde, wäre der Nutzen weit größer als die Nachteile einer solchen territorialen Expansion.

Die vierte Option, die Aufteilung der europäischen Türkei in kleine Nationalstaaten, war Hahn zufolge die gefährlichste Lösung, weil die Theorie des Nationalisten keinerlei Verankerung im Denken der orientalischen Völker habe; sie identifizierten sich selbst über die Religion, nicht über die Nation. Andererseits habe ein integrales Kaiserreich alte Traditionen seit den Römern und den Byzantinern auf der Grundlage der gemeinsamen orthodoxen Religion.

In seiner zweiten Denkschrift über die Mittel des österreichischen Einflusses vertiefte Hahn das Konzept der Integration des Balkans durch Arterien des Transportes und des Verkehrs. Um auch die Bevölkerung des Balkans an die Interessen Wiens heranzuführen, empfahl er die Unterstützung des katholischen Elements in der Türkei, also der Nordalbaner, auch wenn er sie nicht ausdrücklich nannte.

Johann Georg von Hahn war ein loyaler Beamter der Staaten, denen er diente, aber kein blinder Diener. Er war ein kluger Beobachter der grundlegenden Entwicklungen seiner Epoche, auch wenn er an den politischen Bewegungen seiner Zeit nicht teilnahm. Weder hinsichtlich der deutschen noch der Orientalischen Frage unterstützte er den Nationalismus, sondern sprach sich für das Modell

der übernationalen Reiche aus. Als Spross einer Familie, die in einem höfischen Umfeld die soziale Leiter emporgeklettert war, sympathisierte Hahn nicht mit demokratischen und liberalen Ideen. Fortschritt war für ihn nicht das Ergebnis von Revolutionen, sondern von Evolutionen. Die Türkei und Albanien waren seiner Ansicht nach in historischen Phasen zurückgeblieben, die in Mittel- und Westeuropa längst überwunden waren. In Übereinstimmung mit der Mehrheit der Analysten seiner Zeit bezweifelte er, dass das Osmanische Reich stark genug sei, um sich zu erholen. Falls es scheiterte, müsse Österreich eine entscheidende Rolle bei der Schaffung eines postosmanischen Systems in Südosteuropa spielen, was auch die Besetzung weiterer balkanischer Gebiete einschließen müsse.

LA VIE SCIENTIFIQUE

UN DEMI-SIÈCLE D'ALBANOLOGIE, UNE CONFÉRENCE AU LUDWIG MAXIMILIAN UNIVERSITÄT DE MUNICH

L'Institut des Études comparatives des langues indo-européennes et le Département de la langue albanaise à l'Université Ludwig Maximilian (LMU) de Munich ont organisé, du 23 au 25 juin 2011, la Conférence scientifique internationale « 50 ans d'albanologie », avec la participation d'une trentaine de chercheurs venus de douze différents pays. La conférence a été organisée à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de l'unité albanologique auprès de cette université par l'écrivain et le linguiste Martin Camaj.

Après les salutations de circonstance, la conférence a tenu ses travaux en huit sessions. Les premières sessions ont été consacrées aux approches comparatives de l'albanais avec les langues indo-européennes et à l'importance des sources anciennes et des parleurs conservateurs pour expliquer les problèmes en suspens.

Wilfried Fiedler (Université de Iéna) a parlé de l'histoire de la morphologie de l'admiratif en albanais. Il a procédé à une caractérisation structurelle de toutes les formes de l'admiratif dans les grammaires albanaises, en commençant par les formes indicatives et non-indicatives de l'admiratif chez Buzuku.

Kolec Topalli (du Centre d'études albanologiques (CÉA, à Tirana) a abordé l'ordre des termes de la phrase en albanais. L'auteur a développé l'idée que la langue albanaise, qui n'a pas fait disparaître son système de flexion par des terminaisons, malgré sa forte réduction, a un ordre relativement libre des termes dans la phrase.

Rolf Ködderitzsch (de l'Université de Tirana) a abordé la question des spirantes dans la langue de base indo-européenne et en albanais. Il a souligné que l'albanais actuel compte plus de spirantes que l'indo-européen de base et a analysé quelques circonstances concernant les rapports entre le proto-indo-européen et l'albanais.

Walter Breu (de l'Université de Constance) a parlé du présomptif en arberèche, de ses formes, de ses fonctions, de ses évolutions et de sa classification grammaticale. Il a souligné la grande variété qui existe en arberèche concernant la fonction des formes du passé et a décrit comment le présomptif s'encadre dans le système verbal.

Parlant de la langue albanaise en Thrace occidentale, Titos Jochalas, membre de l'Académie grecque des Sciences, a souligné que l'histoire de la diaspora albanaise est devenue une sorte d'histoire de la culture d'Albanie et a fait part de ses observations concernant la langue et les chants traditionnels dans les villages albanophones de cette région.

Elton Prifti (de l'Université de Potsdam) a analysé les contacts de l'arberèche avec les dialectes italiens du point de vue de la linguistique fonctionnelle des migrations.

L'exposé d'Alexander Russakov (de l'Université de Saint-Pétersbourg) a porté sur les dialectes de la diaspora en tant que matière de source servant à établir l'histoire de la langue albanaise. Il s'est arrêté sur les traits archaïques des parlers albanais de la zone de la mer Azov, qui permettent de faire des généralisations importantes pour l'histoire de l'albanais lui-même.

Andrei Sobolev (Université de Marbourg/Université de Saint-Pétersbourg) a parlé des emprunts slaves dans les dialectes de l'albanais et de leur stratification chronologique, sémantique et géographique.

Anila Omari (CÉA, Tirana) a parlé des slavismes dans l'albanais des auteurs anciens du Nord (XV^e-XVII^e siècles), dont l'étude sert à établir la chronologie des emprunts slaves en albanais. Si chez les quatre auteurs anciens du Nord on ne compte que vingt-quatre slavismes et chez tous les auteurs anciens une centaine, c'est parce que ce sont essentiellement des textes religieux et savants et les

slavismes en albanais touchent plutôt la vie rurale et l'organisation administrative médiévale.

Joachim Matzinger (de l'Université de Vienne) a parlé de la façon dont les fêtes religieuses se présentent dans le *Priporium de Sanctis* et le *Commune Sanctorum* de Gjon Buzuku. L'intérêt de son exposé était d'autant plus grand du fait que, à la différence de la langue du premier ouvrage publié en albanais, qui a été étudiée largement, les textes liturgiques et catéchistes qu'il contient n'ont pas attiré l'attention scientifique nécessaire.

Tomor Osmani et Mimoza Prikü (de l'Université de Shkodra) ont parlé de l'unification de l'alphabet et de la langue commune, comme deux prioritaires des premières années du XX^e siècle. Cette véritable odysée a pris fin par le Congrès de Monastir. En une vingtaine d'années, 20 grammaires différentes ont vu le jour.

Lumnije Jusufi (LMU, Munich) a abordé le sujet du reflet des migrations historiques dans l'aire dialectale de Monastir, une mosaïque ethnique et dialectale due à plusieurs facteurs extralinguistiques. Son étude était basée sur les sources ottomanes du Moyen Âge tardif, ainsi que sur les matériaux recueillis sur le terrain lors d'expéditions menées en 2009 et 2011.

Une place à part a été consacrée à des ouvrages albanologiques en manuscrit.

Francesco Altimari (de l'Université de Cosenza) a analysé quelques manuscrits avec des textes et des lexèmes sur l'albanais de l'Istrie, datant des années 30 du XIX^e siècle, écrits par P. Stankovic.

Alors que Mateo Mandalà (de l'Université de Palerme) a attiré l'attention sur un dictionnaire étymologique inédit de Marco La Piana, contenant 30 000 mots. Cet auteur a laissé deux ouvrages volumineux, une grammaire historique et un dictionnaire étymologique, dont les manuscrits inédits sont conservés aux archives du séminaire arberèche de la Piana degli Albanesi.

Gëzim Gurga (également de l'Université de Palerme) a justement parlé de l'autre ouvrage du linguiste arberèche, la *Grammaire historique de l'albanais*, composée de deux parties, une phonétique de 1133 pages et une morphologie de plus d'un millier de pages.

Deux exposés ont été consacrés à la linguistique numérisée. Aleksander Murzaku (St. Elisabeth College, États-Unis) a procédé à l'analyse quantitative des transformations qualitatives dans la langue. En observant la langue de deux ouvrages de Kadaré écrits dans deux réalités historiques différentes, il a analysé le texte quantitativement pour déceler l'impact des changements historiques dans l'œuvre de l'auteur.

Besim Kabashi (de l'Université d'Erlangen) a proposé à l'auditoire le sujet d'un dictionnaire de la valence pour l'albanais, un dictionnaire absent, mais possible.

Plusieurs interventions ont été consacrées aux problèmes de l'histoire de l'Albanie et de la façon dont elle se présente dans quelques ouvrages de référence académiques et universitaires.

Michael Schmidt-Neke, responsable pour l'éducation, la culture et la recherche à Kiel, a parlé des voies de la création du lexique des noms de personnes dans l'histoire albanaise, se concentrant surtout sur les problèmes qui ont surgi lors de la rédaction de la deuxième édition du *Dictionnaire encyclopédique albanais*.

Konrad Clewing (de l'Université de Regensbourg) a parlé des déficits dans les recherches sur l'État et la société dans l'Albanie nouvelle (1941-1944), en s'arrêtant longuement sur l'influence de la politique qui se perpétue encore de nos jours dans l'historiographie de l'Albanie.

Peter Bartl (LMU, Munich) a parlé de la perception de la tolérance et de la répression chez les visiteurs ecclésiastiques qui se sont rendus en Albanie du Nord au cours de la domination ottomane, en présentant des faits et des arguments nouveaux sur la situation ecclésiastique et son évolution au fil du temps.

Ines Angjeli-Murzaku (Seton Hall University, États-Unis) a parlé des fractions religieuses dans la société albanaise des années 1939-1944 et a conclu que les missionnaires catholiques n'ont pas réussi à connaître l'Albanie de l'époque, contribuant ainsi à la fragmentation ultérieure de la société.

Les interventions à caractère ethnologique et anthropologique n'ont pas manqué à la Conférence. Shaban Sinani (CÉA, Tirana) a parlé de l'influence des textes des Évangiles sur les codes

traditionnels ethno-juridiques des Albanais. Il a fait remarquer que, depuis le romantisme national, l'identité albanaise repose sur quelques caractéristiques comme la *bessa*, l'honneur et hospitalité. Cependant la *bessa*, dont la signification a changé d'une époque à l'autre, est aussi une des formes universelles de l'expression du Verbe.

Persida Asllani (de l'Université de Tirana) a parlé du mythe du sang dans la prose albanaise, en tant que mythe identitaire et littéraire. Les écrivains albanais, a-t-elle dit, se sont servis de l'originalité d'une mentalité coutumière albanaise pour souligner une identité particulière.

Ardian Ndreca (de l'Université Pontifique Urbiana) s'est arrêté sur l'isonomie de la loi dans le droit coutumier albanais, dans le but de promouvoir deux valeurs, selon lui indiscutables : le caractère républicain et égalitaire du *Kanun* et le rôle particulier qu'il a joué dans l'identité albanaise.

Robert Elsie (de la Haye) a présenté quelques observations sur les traditions épiques albanaise et bosniaque. Les correspondances topographiques et onomastiques entre les deux cycles épiques prouvent, selon l'orateur, des origines communes. La transmission se serait réalisée tout d'abord par des rhapsodes bilingues, surtout dans le sandjak de Novi Pazar.

À la fin, les participants à la conférence ont rendu hommage à la mémoire de Martin Camaj, le fondateur et ancien responsable du département de la langue albanaise à l'Université Ludwig Maximilian de Munich, et se sont recueillis sur sa tombe à Lengrisse.

Sh. S.

TABLE DES MATIÈRES

Pëllumb Xhufi <i>La Macédoine Occidentale dans l'histoire des Albanais du VII^e au XV^e siècle</i>	3
Shaban Demiraj <i>Sur ce que révèle l'extinction de l'infinitif dans les langues balkaniques</i>	23
Ruzhdi Ushaku <i>Un anthroponyme albanais de 1188 - De l'anthroponyme « Floquart » dans Florimont d'Aimon de Varennes -</i>	37
Beqir Meta <i>Quelques données historiographiques sur l'origine, la population et les agglomérations des Valaques</i>	47
Shaban Sinani <i>Le texte biblique dans l'œuvre de Migjeni</i>	77
Eldon Gjikaj <i>Lasgush Poradeci et la théosophie</i>	105
Ledia Dushku <i>La principauté albanaise et l'attitude de la Grèce (mars-avril 1914)</i>	115
Klara Kodra <i>Le roman Karpa et Camaj comme auteur de science-fiction</i>	143
Michael Schmidt-Neke <i>Johann Georg von Hahns politisches Denken</i>	151

LA VIE SCIENTIFIQUE

*Un demi-siècle d'albanologie, une conférence
au Ludwig Maximilian Universität de Munich* 163